

Agatha Christie

Mon petit doigt
m'a dit



AGATHA CHRISTIE

Mon petit doigt m'a dit

(By the pricking of my thumbs)



Librairie des Champs-Élysées

*Le fourmillement de mes pouces me le dit,
Quelque chose d'affreux nous vient par ici.*

Macbeth

Je dédie ce livre aux nombreux lecteurs qui, ici comme ailleurs, m'écrivent pour me demander : « Que sont devenus Tommy et Tuppence ? Que font-ils maintenant ? » Que votre désir soit exaucé ! J'espère que vous aurez plaisir à les retrouver, ayant certes pris de l'âge mais d'esprit inchangé !

AGATHA CHRISTIE

Première partie
LA CRÊTE ENSOLEILLÉE

1

Tante Ada

Tommy et Tuppence Beresford prenaient leur petit déjeuner. C'était un couple sans rien de particulier. Des centaines de couples du même genre et d'âge tout aussi respectable prenaient leur petit déjeuner au même instant dans toute l'Angleterre. La journée non plus n'avait rien de particulier. On en voyait de pareilles cinq jours sur sept. La pluie menaçait mais il pouvait tout aussi bien ne pas pleuvoir.

Les cheveux de Mr Beresford avaient été roux naguère. Ils gardaient encore quelques traces de leur couleur primitive mais, dans l'ensemble, ils étaient maintenant de ce blond-gris que prennent souvent les chevelures rousses vers la maturité. Ceux de Mrs Beresford avaient naguère été noirs, vigoureux et bouclés. Maintenant, le noir était rompu par des fils gris, dispersés comme au hasard. L'effet en était assez plaisant. Mrs Beresford avait bien un jour songé à se teindre, mais elle avait préféré en fin de compte rester telle que la nature l'avait faite. À la place, elle avait décidé, pour se remonter le moral, d'essayer une nouvelle nuance de rouge à lèvres.

Un couple d'un certain âge prenant son petit déjeuner. Un couple charmant, mais sans rien de particulièrement remarquable. Voilà ce qu'aurait pu dire un spectateur. Et si ce spectateur ou cette spectatrice avait été jeune, il ou elle aurait pu ajouter :

— Oh ! oui, tout à fait charmant, mais ennuyeux à périr, cela va de soi. Comme tous les vieux.

Mr et Mrs Beresford n'en étaient cependant pas encore arrivés à se considérer comme vieux. Et l'idée ne leur venait pas qu'on pût automatiquement les considérer, eux et bien d'autres, comme ennuyeux à périr sur cet unique critère. Pleins

d'indulgence, ils auraient estimé, bien sûr, que cela ne pouvait être qu'un point de vue de jeune car les jeunes, que connaissent-ils de la vie ? Les pauvres chéris, toujours soucieux de leurs examens ou de leur vie sexuelle, toujours occupés à s'acheter des vêtements extraordinaires ou à faire subir d'extraordinaires traitements à leurs cheveux de peur de passer inaperçus. De leur point de vue tout ce qu'il y a de personnel, Mr et Mrs Beresford avaient à peine atteint la fleur de l'âge. Ils se plaisaient, à eux-mêmes et l'un l'autre, et les jours pour eux se succédaient, doux et paisibles.

Bien sûr, la règle souffrait des exceptions, aucune règle n'y échappe.

Mr Beresford ouvrit une lettre, la parcourut et la posa sur une pile, à sa gauche. La lettre suivante, il ne l'ouvrit pas mais la garda en main, sans la regarder, l'œil fixé sur le porte-toasts.

Après l'avoir observé un moment, sa femme lui demanda :

— Qu'est-ce qui se passe, Tommy ?

— Ce qui se passe ? répéta Tommy distraitement. Ce qui se passe ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Il ne se passe rien, répondit Mr Beresford. Que veux-tu qu'il se passe ?

— Tu pensais à quelque chose, dit Tuppence d'un ton accusateur.

— Je ne pense pas que je pensais à quoi que ce soit.

— Oh, si, tu pensais ! Il est arrivé quelque chose ?

— Non, bien sûr que non. Qu'est-ce qui pourrait bien arriver ?... j'ai reçu la facture du plombier, ajouta-t-il.

— Ah ! s'écria Tuppence, brusquement éblouie. Plus élevée que tu ne t'y attendais, j'imagine.

— Naturellement, répliqua Tommy. Comme toujours.

— Je ne comprends pas pourquoi nous n'avons pas appris la plomberie, fit observer Tuppence. Si tu étais plombier, je pourrais être ton compagnon et nous entasserions jour après jour des fortunes.

— Nous avons eu la vue courte, ma parole, pour que cette possibilité nous ait filé sous le nez.

— C'était la facture du plombier que tu regardais à l'instant ?

— Oh ! non, c'était juste un appel de fonds.

— Pour des petits délinquants ? Pour l'aide à l'intégration raciale ?

— Non. Juste pour une nouvelle maison de retraite.

— Voilà qui est plus raisonnable, déclara Tuppence. Mais alors, pourquoi cet air soucieux ? Je ne comprends pas.

— Oh ! je ne songeais pas à ça.

— Alors à quoi ?

— Cela a dû m'y faire penser.

— À quoi ? répéta Tuppence. Tu sais bien que tu finiras par me le dire.

— Bah ! c'est sans importance. Je me disais juste que peut-être... Enfin, il s'agissait de tante Ada.

— Ah ! je vois, fit Tuppence qui avait instantanément saisi. Oui, ajouta-t-elle doucement, d'un ton songeur. Tante Ada.

Leurs regards se rencontrèrent. Il est malheureusement bien vrai que, de nos jours, presque chaque famille connaît ce qu'on pourrait appeler son problème « tante Ada ». Les noms changent : tante Amélia, tante Susan, tante Cathy, tante Joan. Qui peuvent à la rigueur se transformer en grand-mères, vieilles cousines, voire même grand-tantes. Mais elles n'en sont pas moins là et il faut bien s'attaquer au problème. Prendre des dispositions. Visiter des établissements spécialisés, poser toutes les questions nécessaires. Se renseigner auprès de médecins, auprès d'amis qui ont également eu chacun leur tante Ada, lesquelles ont été « parfaitement heureuses jusqu'à leur mort » aux Lauriers de Bexhill ou aux Riantes Prairies de Scarborough.

Les temps n'étaient plus où tante Elisabeth, tante Ada et les autres terminaient heureusement leurs jours aux mains de vieilles servantes, parfois tyranniques mais toujours dévouées, dans la maison même où elles avaient vécu de nombreuses années. L'arrangement satisfaisait tout le monde. On disposait aussi d'innombrables parents pauvres, nièces indigentes,

cousines vieilles filles et à moitié débiles qui rêvaient d'un toit, de trois bons repas par jour et d'une agréable chambre à coucher. L'offre et la demande se rencontraient, c'était parfait. Mais aujourd'hui, il en allait tout autrement.

Les tantes Ada actuelles, il importait de les confier à un organisme fiable. On ne pouvait plus se contenter d'improvisation pour gendarmier des vieilles dames qui, vu leur arthrite ou autres problèmes rhumatismaux, risquent de tomber dans l'escalier si on les laisse seules dans la maison, ou qui souffrent de bronchite chronique, ou qui se disputent avec leurs voisins et insultent les fournisseurs.

Malheureusement, les tantes Ada sont une source beaucoup plus grande d'ennuis que l'autre extrémité de l'échelle des âges. Les enfants, on peut les mettre en nourrice, les refiler à des parents, les envoyer dans des écoles qui les gardent pendant les vacances, leur faire faire du camping ou des randonnées à dos de poney et, tout bien considéré, les enfants n'opposent guère d'objections aux dispositions que l'on prend pour eux. Les tantes Ada sont bien différentes. La propre tante de Tuppence – grand-tante Primrose – avait été une authentique emmerdeuse, impossible à satisfaire. Elle n'était pas plus tôt admise dans un établissement offrant aux vieilles dames toutes les garanties d'agrément et de confort qu'après avoir écrit à sa nièce quelques lettres vantant hautement ledit établissement, elle en partait, indignée et sans préavis :

— Impossible. Je n'aurais pas pu y rester une minute de plus !

En l'espace d'une année, tante Primrose avait fait l'aller et retour dans onze de ces établissements et avait fini par écrire qu'elle venait de rencontrer un jeune homme charmant : « Un garçon tout à ma dévotion. Il a perdu sa mère très jeune et il a terriblement besoin qu'on s'occupe de lui. J'ai loué un appartement et il va venir habiter avec moi. L'arrangement nous convient parfaitement à l'un comme à l'autre. Nous avons des affinités naturelles. Vous ne devez plus vous faire de souci, ma chère Prudence. Mon avenir est assuré. Je vais voir mon notaire

demain car il faut que je pourvoie aux besoins de Mervyn au cas où mon décès précéderait le sien, ce qui serait le cours naturel des choses bien que je me sente en ce moment, croyez-moi, au meilleur de ma forme. »

Tuppence avait aussitôt mis le cap vers le nord (l'histoire se passait à Aberdeen). Mais il se trouve que la police s'était présentée la première sur les lieux, histoire d'embarquer l'ensorcelant Mervyn, recherché depuis quelque temps pour extorsion de fonds sous de fausses allégations. Indignée, la tante Primrose avait parlé de persécution, mais après avoir assisté, devant le tribunal, aux débats au cours desquels vingt-cinq autres cas avaient été cités, elle avait bien été obligée de considérer son protégé d'un autre œil.

— Tu sais, Tuppence, je crois que je devrais aller voir tante Ada, dit Tommy. Ça fait un moment...

— Sans doute, répondit sa femme sans enthousiasme. Cela fait combien de temps déjà ?

Tommy réfléchit :

— Presque un an...

— Plus que ça. Je suis persuadée que ça fait plus.

— Seigneur, comme le temps passe ! s'exclama Tommy. Je n'arrive pas à y croire. Et pourtant, tu dois avoir raison, dit-il en calculant. C'est terrible, ce qu'on peut oublier, non ? J'en ai honte, je t'assure.

— Tu ne devrais pas. Après tout, nous lui envoyons des bricoles, nous lui écrivons.

— Oh ! oui, je sais, tu es épatante dans ce domaine-là, Tuppence. Mais quand même, on lit parfois de ces histoires...

— Tu penses à ce livre terrifiant que nous avons pris à la bibliothèque, demanda Tuppence, et à l'horreur que ç'a été pour ces pauvres vieilles créatures ? À tout ce qu'elles ont souffert ?

— C'est sans doute vrai. Tiré d'un fait divers réel.

— Oui, acquiesça Tuppence. Il doit y avoir des endroits comme ça. Et il y a des gens terriblement malheureux, qui ne peuvent être que malheureux. Mais qu'est-ce qu'on peut faire de plus, Tommy ?

— Que peut-on faire, sinon être aussi attentif que possible ? Attentif au choix qu'on fait, tout examiner et s'assurer qu'un bon médecin veille sur elle.

— Personne ne pourrait être meilleur que le Dr Murray, tu dois le reconnaître.

— Oui, admit Tommy qui perdit soudain son air soucieux. Murray est un type épatant. Gentil, patient. Si quoi que ce soit n'allait pas, il nous préviendrait.

— Alors, inutile de nous en faire. Quel âge a-t-elle, maintenant ?

— Quatre-vingt-deux. Non... plutôt quatre-vingt-trois. Ça doit être affreux de survivre à tout le monde.

— C'est notre sentiment à nous. Ce n'est pas ce qu'elles éprouvent, elles.

— On n'en sait rien.

— En tout cas, pas ta tante Ada. Tu ne te rappelles pas avec quelle jubilation elle nous a fait part du nombre de ses vieux amis qu'elle avait déjà enterrés ? Et elle avait ajouté : « Quant à Amy Morgan, j'ai entendu dire qu'elle n'en avait plus que pour six mois environ. Elle qui me trouvait toujours si fragile, voilà que je vais presque certainement lui survivre. Et lui survivre bien des années encore. » Elle triomphait, tout simplement.

— Quoi qu'il en soit...

— Je sais, dit Tuppence, je sais. Quoi qu'il en soit, tu penses que c'est ton devoir d'y aller.

— J'ai tort ?

— Je crois, hélas, que tu as raison. Mille fois raison. Et je vais t'accompagner, ajouta Tuppence avec une légère note d'héroïsme dans la voix.

— Mais non. Pourquoi ? Ce n'est pas ta tante, après tout. Non, j'irai tout seul.

— Pas question. Je veux souffrir, moi aussi. Nous souffrirons ensemble. Cela ne te fera aucun plaisir, cela ne me fera aucun plaisir et je ne pense pas une seconde que cela fera plaisir à tante Ada. Mais ce sont de ces corvées inévitables qu'il est de son devoir de faire.

— Non, je ne veux pas que tu viennes. Après tout, rappelle-toi la grossièreté avec laquelle elle t'a traitée la dernière fois.

— Bah ! ça m'a laissée de marbre, répondit Tuppence. C'est probablement le seul petit moment réjouissant qu'a eu cette pauvre chère vieille au cours de notre visite. Je ne lui en ai pas voulu une seconde.

— Tu as toujours été très gentille avec elle, même si tu ne l'aimes pas beaucoup.

— Qui pourrait l'aimer ? Je doute que ce soit jamais venu à l'idée de quelqu'un.

— On ne peut pas s'empêcher de plaindre les vieux, déclara Tommy.

— Moi, je peux. Je n'ai pas un naturel aussi bienveillant que le tien.

— Tu es plus impitoyable, parce que tu es une femme.

— Ça doit être ça. Après tout, les femmes n'ont pas vraiment le temps de se montrer autrement que réalistes. Je veux dire par là que je compatis à la vieillesse, à la maladie, à tout ce qu'on voudra, quand les gens sont sympathiques. Mais s'ils ne le sont pas, eh bien, reconnais-le, c'est différent. Si vous êtes odieux à vingt ans, tout aussi odieux à quarante, encore plus odieux à soixante et un vrai démon quand vous atteignez quatre-vingts ans... ma foi, je ne vois pas pourquoi on aurait pitié de qui que ce soit sous le seul prétexte qu'il est vieux. Les gens ne changent jamais vraiment. J'en connais qui ont soixante-dix ans, ou quatre-vingts, et qui sont adorables. La vieille Mrs Beauchamp, par exemple, Mary Carr et la grand-mère du boulanger, cette bonne Mrs Poppett qui venait faire le ménage chez nous. Elles ont toujours été des amours et je ferai tout ce que je pourrai pour elles.

— Très bien, très bien, dit Tommy, sois réaliste. Mais si tu veux vraiment faire preuve de noblesse et venir avec moi...

Tuppence l'interrompt :

— Oui, je veux venir avec toi. Après tout, je t'ai épousé pour le meilleur et pour le pire, et tante Ada fait sans contredit partie du pire. J'irai avec toi, main dans la main. Et nous lui

apporterons un bouquet de fleurs, avec une boîte de chocolats et peut-être un magazine ou deux. Tu peux écrire à miss Je-ne-sais-qui que nous arrivons.

— La semaine prochaine ? Mardi m'arrangerait, dit Tommy, si cela te convient.

— Va pour mardi. Comment s'appelle cette femme, déjà ? Je ne m'en souviens plus... l'infirmière en chef ou je ne sais quoi. Ça commence par un P.

— Miss Packard.

— C'est ça.

— Ça sera peut-être différent cette fois-ci, suggéra Tommy.

— Différent ? Dans quel sens ?

— Oh ! je ne sais pas. Il se passera peut-être quelque chose d'intéressant.

— On pourrait avoir un accident de chemin de fer en route, proposa Tuppence, déjà un peu moins sombre.

— Pourquoi diable veux-tu avoir un accident de chemin de fer ?

— Eh bien, pas vraiment, ça va de soi. C'était juste que...

— Que quoi ?

— Eh bien, que ce serait une espèce d'aventure, non ? On pourrait peut-être sauver des vies humaines, faire quelque chose d'utile. D'utile et d'exaltant à la fois.

— En voilà un drôle de souhait !

— Je l'avoue, reconnut Tuppence. Mais ça fait partie de ces idées qui vous viennent parfois.

2

S'agissait-il de votre malheureuse enfant ?

Pourquoi La Crête ensoleillée avait été baptisée ainsi, nul n'aurait pu le dire. C'était une demeure victorienne, relativement grande et en bon état, qui n'était bâtie sur aucune crête ni éminence d'aucune sorte. Le terrain alentour était plat, ce qui convenait beaucoup mieux à l'âge des occupants. Il s'y trouvait un jardin, de belles dimensions mais sans caractère particulier, et quelques arbres procurant une ombre salutaire. De la vigne vierge grimpait sur un côté de la maison et deux araucarias conféraient au paysage un petit air exotique. Quelques bancs étaient disposés pour prendre le soleil en des endroits propices, sans compter deux fauteuils de jardin et une véranda où les vieilles dames pouvaient rester assises à l'abri des vents de l'est.

Tommy sonna à la porte et une jeune femme en blouse de nylon, à l'air épuisé, les introduisit, Tuppence et lui, dans les formes. Après les avoir fait entrer dans un petit salon, elle leur dit, le souffle court ;

— Je vais prévenir miss Packard. Elle vous attend et sera en bas dans une minute. Excusez-moi de vous faire patienter quelques instants, mais c'est la vieille Mrs Carraway. Elle a encore une fois avalé son dé à coudre.

— Comment diable un accident pareil a-t-il pu lui arriver ? s'exclama Tuppence, stupéfaite.

— Elle fait ça pour s'amuser, leur expliqua brièvement la jeune femme. Elle recommence tout le temps.

Quand elle fut partie, Tuppence s'assit et déclara, songeuse :

— Je ne pense pas que ça me plairait d'avaler un dé à coudre. Ça doit chahuter terriblement quand ça descend, tu ne crois pas ?

Ils n'eurent cependant pas à patienter longtemps. Miss Packard entra bientôt en s'excusant. C'était une forte femme d'environ cinquante ans, aux cheveux blonds, dont l'assurance tranquille avait toujours empli Tommy d'admiration.

— Je suis désolée de vous avoir fait attendre, dit-elle. Comment allez-vous Madame ? Je suis ravie que vous soyez venue aussi.

— Il paraît que quelqu'un a avalé quelque chose ? demanda Tommy.

— Ah ! C'est Marlène qui vous l'a dit ? Oui, c'est la vieille Mrs Carraway. Elle avale tout ce qui lui tombe sous la main. C'est bien difficile, vous savez, on ne peut pas les surveiller tout le temps. Tout le monde sait évidemment que c'est une manie chez les enfants, mais c'est plutôt bizarre de la part d'une personne d'un certain âge, non ? Et c'est de pire en pire. Cela ne fait que croître et empirer chaque année. Mais le plus rassurant, c'est que ça n'a pas l'air de lui causer le moindre mal.

— Elle a peut-être eu un père avaleur de sabres, suggéra Tuppence.

— Voilà une idée intéressante, Mrs Beresford. Cela pourrait être une explication... J'ai prévenu miss Fanshawe de votre arrivée, monsieur, poursuivit-elle, mais je ne suis pas sûre qu'elle ait bien saisi. Elle ne comprend pas toujours ce qu'on lui dit, vous savez.

— Comment va-t-elle, ces derniers temps ?

— Ma foi, elle baisse assez rapidement en ce moment, répondit miss Packard d'une voix tranquille. Je lui ai dit hier soir que vous arriviez, mais elle a prétendu que je me trompais certainement parce que c'était la rentrée. Elle avait l'air de penser que vous étiez toujours en classe enfantine. Pauvres vieilles créatures... elles ont souvent les idées brouillées, surtout lorsque la notion de temps entre en jeu. En tout cas, ce matin, quand je lui ai rappelé votre visite, elle m'a rétorqué que c'était

impossible parce que vous étiez mort. Allons, ajouta gaiement miss Packard, j'imagine qu'elle vous reconnaîtra tout de même quand elle vous verra.

— Comment va sa santé ? Stationnaire ?

— Ma foi, elle est aussi bonne que possible. Mais franchement, je ne pense pas qu'elle restera encore très longtemps parmi nous. Elle ne souffre d'aucune façon, mais son état sur le plan cardiaque ne s'est pas amélioré. Bien au contraire. Autant vous y préparer pour vous éviter un choc au cas où elle s'éteindrait brusquement.

— Nous lui avons apporté des fleurs, dit Tuppence.

— Et une boîte de chocolats, ajouta Tommy.

— Oh ! c'est très gentil de votre part. Ça va lui faire très plaisir. Voulez-vous que nous montions, maintenant ?

Tommy et Tuppence suivirent miss Packard dans l'escalier. Dans le couloir du premier, une porte s'ouvrit soudain devant une petite bonne femme d'un mètre cinquante de haut, qui sortit de sa chambre en trotinant et en criant d'une voix haut perchée :

— Mon cacao ! Je veux mon cacao ! Où est Jane ? Je veux mon cacao !

Une femme, en tenue d'infirmière, surgit de la pièce voisine :

— Voilà, voilà, mon petit, tout va bien. Vous l'avez eu, votre cacao. Il y a vingt minutes déjà.

— Non, je ne l'ai pas eu ! Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas eu mon cacao. J'ai soif !

— Bon, vous pouvez en avoir encore une tasse, si vous voulez.

— Je ne peux pas en avoir encore une puisque je n'en ai pas eu du tout !

Ils continuèrent leur chemin et, au bout du couloir, après un coup bref frappé à une porte, miss Packard entra en disant gaiement :

— Nous voilà, mademoiselle. Votre neveu est venu vous rendre visite. C'est gentil à lui, n'est-ce pas ?

La vieille dame qui se trouvait dans le lit, près de la fenêtre, se dressa brusquement sur ses oreillers. Elle avait des cheveux

gris, un gros nez busqué au milieu d'un visage ridé et affichait une expression de désapprobation générale. Tommy s'avança :

— Bonjour, tante Ada. Comment allez-vous ?

Sans lui accorder la moindre attention, la tante Ada s'adressa à miss Packard :

— Je me demande ce que vous avez en tête quand vous introduisez des messieurs dans la chambre d'une dame, déclara-t-elle d'un ton rogue. De mon temps, cela n'aurait pas été concevable ! Et me raconter que c'est mon neveu, voyez-vous ça ! Qui est-ce ? Le plombier ou l'électricien ?

— Allons, allons, ce n'est pas très gentil, minauda miss Packard.

— Je suis Thomas Beresford, votre neveu, intervint Tommy. Je vous ai apporté une boîte de chocolats, ajouta-t-il en la lui tendant.

— Vous ne m'aurez pas de cette façon, répliqua tante Ada. Je les connais, les gens de votre espèce. Ils sont prêts à dire n'importe quoi. Et qui est cette femme ? demanda-t-elle en regardant Mrs Beresford avec dégoût.

— Prudence, répondit Tuppence. Votre nièce, Prudence.

— *Quel prénom ridicule, remarqua tante Ada. C'est un nom de femme de chambre. Mon grand-oncle Mathew en avait une prénommée Réconfort, et sa femme de ménage s'appelait Réjouis-toi-en-Dieu. Une méthodiste, bien sûr, pour qu'on l'ait baptisée comme ça. Mais ma grand-tante Fanny n'a pas tardé à y mettre le holà. Elle lui a déclaré que tant qu'elle serait sous son toit, on l'appellerait Rebecca.*

— Je vous ai apporté quelques roses, dit Tuppence.

— Je n'aime pas les fleurs dans une chambre de malade. Elles absorbent tout l'oxygène.

— Je vais les mettre dans un vase, proposa miss Packard.

— Vous ne ferez rien de pareil. Je sais ce que je veux, vous devriez déjà l'avoir compris.

— Vous avez l'air en pleine forme, tante Ada, observa Mr Beresford. Et même parée pour le combat.

— Soyez tranquille, je peux vous percer à jour. Où voulez-vous en venir en prétendant être mon neveu ? Comment vous appelez-vous déjà ? Thomas ?

— Oui. Thomas, ou Tommy.

— Jamais entendu parler de vous. Je n'ai eu qu'un neveu qui s'appelait William. Il est mort à la guerre. Une chance pour lui. Il aurait certainement mal tourné s'il avait vécu. Je suis fatiguée, déclara brusquement tante Ada en reposant la tête sur ses oreillers. Emmenez-les, dit-elle en s'adressant à miss Packard. Vous ne devriez pas laisser entrer des étrangers dans ma chambre.

— Je pensais qu'une petite visite vous distrairait un peu, répondit miss Packard, sans émotion aucune.

Tante Ada fit entendre une espèce de ricanement gras et profond.

— Très bien, fit gaiement Tuppence. Nous allons partir. Je vous laisse les roses. Vous changerez peut-être d'avis à leur sujet. Viens, Tommy, ajouta-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Eh bien, au revoir, tante Ada, marmonna Tommy. Je regrette que vous ne vous souveniez pas de moi.

Tante Ada resta silencieuse jusqu'à ce que Tuppence et miss Packard soient sur le seuil de la chambre. Comme Tommy les suivait, tante Ada le rappela :

— Reviens, toi, dit-elle en élevant la voix. Je te connais très bien. Tu es Thomas. Tu avais des cheveux roux. Carotte, ils étaient. Reviens. Je veux te parler. Je ne veux pas de la femme. Ce n'est pas la peine de prétendre qu'elle est mariée avec toi. On ne me la fait pas. On ne devrait pas introduire ce genre de dévergondée ici. Viens, assieds-toi dans ce fauteuil et parle-moi de ta chère maman. Allez-vous-en, ajouta-t-elle en agitant la main en direction de Tuppence qui hésitait sur le pas de la porte.

Tuppence disparut immédiatement.

— Elle a ses humeurs, ce matin, constata miss Packard, imperturbable, en descendant l'escalier. Vous savez, il lui arrive d'être parfois très aimable. Évidemment, c'est difficile à croire.

Tommy prit place dans le fauteuil que lui avait assigné tante Ada et lui fit gentiment remarquer qu'il ne pouvait pas lui raconter grand-chose à propos de sa mère, vu que celle-ci était morte depuis près de quarante ans. Cette déclaration ne troubla pas le moins du monde tante Ada :

— Il y a si longtemps que ça ? Comme le temps passe ! ajouta-t-elle en l'examinant. Pourquoi ne te maries-tu pas ? Trouve-toi une gentille petite femme à la hauteur pour s'occuper de toi. Tu prends de l'âge, tu sais. Arrête de promener avec toi toutes ces créatures de mauvaise vie et de les faire passer pour tes épouses.

— La prochaine fois, il va falloir que je demande à Tuppence de vous apporter notre acte de mariage.

— Tu as fait d'elle une honnête femme, c'est ça ?

— Nous sommes mariés depuis plus de trente ans, répliqua Tommy, nous avons un fils et une fille qui sont également mariés tous les deux.

— Le malheur, déclara tante Ada, changeant prestement ses batteries, c'est qu'on ne me dit jamais rien. Si tu m'avais tenu au courant...

Tommy s'abstint de la contredire. Tuppence lui avait donné un jour ce précieux conseil : « Si quelqu'un de plus de soixante-cinq ans t'accuse de quoi que ce soit, ne discute pas. N'essaie pas de lui prouver que tu as raison. Présente-lui aussitôt des excuses, dis-lui que tu es le seul coupable, que tu es désolé et que tu ne recommenceras jamais plus. »

Il venait de lui revenir à l'esprit que c'était indubitablement la ligne de conduite à tenir avec tante Ada, comme cela l'avait d'ailleurs toujours été.

— Je suis absolument désolé, tante Ada. Je crains fort qu'avec le temps, on ait tendance à oublier. Tout le monde ne peut pas, comme vous, posséder une aussi extraordinaire mémoire du passé, déclara-t-il sans rougir.

Tante Ada se rengorgea :

— Il y a du vrai dans ce que tu dis. Excuse-moi de t'avoir reçu si peu aimablement, mais je ne tiens pas à me faire rouler. Ici,

on ne sait jamais. Ils laissent entrer n'importe qui. Absolument n'importe qui. Si je prenais les gens au mot... il y en a peut-être qui ont l'intention de me voler, ou de m'assassiner dans mon lit !

— Oh ! il y a peu de chances, hasarda Tommy.

— On ne sait jamais, riposta tante Ada. Avec tout ce qu'on lit dans les journaux... Sans compter ce que les gens vous racontent... Oh ! je ne crois pas tout ce qu'ils me disent. Mais je me tiens sur mes gardes. Imagine-toi qu'ils m'ont amené un drôle de bonhomme l'autre jour, quelqu'un que je n'avais jamais vu, qui prétendait être le Dr Williams, le nouvel associé du Dr Murray, soi-disant parti en vacances. Nouvel associé ! Qu'est-ce qui me prouvait qu'il était son nouvel associé ? Il le disait, oui, un point c'est tout.

— Et il l'était ?

— Eh bien, répondit tante Ada, légèrement gênée d'avoir à céder du terrain, en fait, il l'était. Mais personne n'aurait pu le jurer. Il arrive comme ça, en voiture, avec cette espèce de petite boîte noire que les médecins promènent partout pour vous prendre la tension ou je ne sais quoi... Enfin, ce que je veux dire, c'est que n'importe qui peut entrer ici, déclarer qu'il est médecin, et aussitôt toutes les infirmières vont se mettre à minauder, à glousser, avec leurs « oui, docteur », « bien sûr, docteur », toutes au garde-à-vous, les idiots ! Et si la malade jure qu'elle ne le connaît pas, elles prétendront qu'elle l'a oublié parce qu'elle oublie tout. Moi, je n'oublie jamais un visage, affirma tante Ada avec force. Cela ne m'est jamais arrivé. Comment va ta tante Caroline ? Il y a un moment que je n'ai pas eu de ses nouvelles. Tu l'as vue, dernièrement ?

Tommy répondit — s'excusant presque — que la tante Caroline était morte depuis quinze ans. Ce décès ne parut pas affliger outre mesure tante Ada. Après tout, tante Caroline n'était pas sa sœur, simplement sa cousine germaine.

— On dirait que tout le monde meurt, remarqua-t-elle non sans une certaine délectation. Petite santé. Voilà leur problème. Cœur faible, thromboses coronariennes, tension, bronchites

chroniques, arthrite, rhumatismes et toute la panoplie. Des petites natures, tous autant qu'ils sont. Et voilà comment les médecins gagnent leur vie. En leur prescrivant des boîtes et des boîtes, des flacons et des flacons de comprimés. Des comprimés jaunes, des roses, des verts, et même des noirs que ça ne m'étonnerait pas. Berk ! De mon temps, on nous donnait de l'huile de foie de morue. Pas pire qu'un autre, ce remède. Quand il fallait choisir entre se bien porter ou avaler de l'huile de foie de morue, on choisissait toujours de se bien porter, constata-t-elle en hochant la tête avec satisfaction. On ne peut pas vraiment se fier aux médecins, n'est-ce pas ? En tout cas pas en matière professionnelle – ils ont toujours de nouvelles marottes – et il paraît qu'on en a empoisonné plus d'une, ici. Pour fournir des cœurs aux chirurgiens, d'après ce qu'on m'a dit. Personnellement, je n'en crois rien. Miss Packard ne marcherait pas dans la combine, ce n'est pas son genre.

Dans le hall, miss Packard ouvrait une porte à Tuppence :

— Je suis désolée, Mrs Beresford, mais vous savez sûrement comment sont les vieilles personnes. Elles s'entichent d'une chose ou la prennent en grippe sans qu'on puisse leur faire changer d'idée.

— Diriger une maison pareille doit être parfois difficile, observa Tuppence.

— Oh ! pas vraiment. J'y prends plaisir, vous savez. Et je les aime, toutes autant qu'elles sont. On éprouve toujours de l'affection pour les gens dont on s'occupe. Bien sûr, elles ont leurs petites manies et leurs caprices, mais elles sont faciles à gérer pour peu qu'on ait la manière.

Miss Packard était certainement de celles qui avaient la manière, se dit Tuppence.

— Elles sont comme des enfants, reprit miss Packard d'un ton plein d'indulgence. À ceci près que les enfants ont beaucoup plus de logique, ce qui ne vous simplifie pas la tâche. Nos vieilles dames, en revanche, sont parfaitement illogiques et demandent seulement, pour être rassurées, qu'on leur dise ce qu'elles ont envie d'entendre. Après ça, les voilà satisfaites pour

un temps. J'ai une très bonne équipe, ici. Des gens calmes, patients, et pas trop intelligents, parce que les gens intelligents perdent obligatoirement patience. Oui, miss Donovan, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à une jeune femme arborant un pince-nez et qui dévalait l'escalier.

— C'est encore Mrs Lockett, miss Packard. Elle dit qu'elle va mourir, elle veut qu'on appelle le médecin tout de suite.

— Ah ! fit miss Packard, impavide, et de quoi meurt-elle, cette fois-ci ?

— Elle prétend qu'il y avait des champignons dans le ragoût, hier, qu'il devait y en avoir de vénéneux dans le lot et qu'elle a été empoisonnée.

— Ça, c'est nouveau, reconnut miss Packard. Je ferais bien d'aller lui parler. Excusez-moi de vous abandonner, Mrs Beresford. Vous trouverez des magazines et des journaux dans cette pièce.

— Ne vous faites pas de souci pour moi, répondit Tuppence en pénétrant dans la pièce qui lui était désignée.

Elle était très agréable, avec des portes-fenêtres qui ouvraient sur le jardin, des fauteuils et des fleurs sur les tables. Dans la bibliothèque, qui couvrait tout un mur, se trouvait un mélange de romans modernes et de récits de voyages, ainsi que de vieux succès que bien des pensionnaires devaient avoir plaisir à retrouver. Des magazines étaient étalés sur une table.

Il n'y avait pour l'instant qu'une seule personne dans la pièce, une vieille dame aux cheveux blancs coiffés en arrière et au joli visage rose et blanc. Installée dans un fauteuil, elle avait les yeux fixés sur un verre de lait qu'elle tenait à la main. Elle adressa un sourire amical à Tuppence :

— Bonjour ! Vous allez venir habiter ici ou bien vous êtes en visite ?

— Je suis en visite, répondit Tuppence. J'ai une tante, ici. Mon mari est auprès d'elle, pour l'instant. Nous avons pensé que deux personnes à la fois, c'était peut-être trop pour elle.

— Voilà qui est très délicat de votre part, répliqua la vieille dame en avalant avec satisfaction une gorgée de lait. Je me

demande... Non, je pense que c'est très bien. Vous ne voulez pas prendre quelque chose ? Un thé, un café peut-être ? Je vais sonner. Ils sont très complaisants, ici.

— Non merci, dit Tuppence. Vraiment pas.

— Ou un verre de lait ? Il n'est pas empoisonné, aujourd'hui.

— Non, non, même pas ça. Nous ne pouvons pas nous attarder très longtemps.

— Ma foi, si vous en êtes sûre... mais cela ne pose aucun problème, vous savez. Rien ne pose de problème à personne ici. À moins, évidemment, que vous n'exigiez quelque chose d'absolument impossible.

— Cela ne m'étonnerait pas que la tante que nous venons voir de temps en temps exige l'impossible, remarqua Tuppence. Miss Fanshawe, précisa-t-elle.

— Ah ! miss Fanshawe, répéta la vieille dame. Ah ! oui...

Quelque chose parut la retenir d'en dire plus, mais Tuppence reprenait déjà gaiement :

— Elle a tout d'une mégère, n'est-ce pas ? Ce n'est pas nouveau, d'ailleurs.

— Oh ! oui, pour ça, elle l'est. J'ai eu une tante très semblable, moi aussi, surtout dans ses vieux jours. Mais nous aimons toutes bien miss Fanshawe. Elle peut être très, très amusante, quand elle veut. Sur le dos des gens, voyez-vous.

— Oui, sans doute, répondit Tuppence qui réfléchissait, cherchant à se représenter tante Ada sous ce nouveau jour.

— Très caustique, ajouta encore la vieille dame. Je m'appelle Lancaster, au fait, Mrs Lancaster.

— Et moi, Beresford, répliqua Tuppence.

— Je crains fort qu'un peu de méchanceté ne nous fasse de temps en temps plaisir. La façon dont elle décrit les autres pensionnaires et les horreurs qu'elle peut dire à leur sujet... ! Enfin, on ne devrait pas trouver ça drôle, voyez-vous, mais on trouve ça drôle quand même.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Cela fait un moment. Attendez, laissez-moi voir... sept, non huit ans. Oui, cela doit faire plus de huit ans, soupira-t-elle.

On perd tout contact avec les choses. Et avec les gens aussi. Les parents qui me restent vivent tous à l'étranger.

— Cela doit être plutôt triste.

— Non, pas vraiment. Ils me sont assez indifférents. D'ailleurs, je les connais à peine. J'ai été malade, très malade, et comme j'étais seule au monde, ils ont pensé que je serais mieux dans un endroit comme celui-ci. J'ai eu beaucoup de chance de me retrouver là. Ils sont si gentils, si attentionnés. Et les jardins sont absolument magnifiques. Je n'aimerais pas du tout être indépendante parce que je sais bien que je perds parfois un peu la tête. Je perds la tête, répéta-t-elle en se tapant le front, je mélange tout. Je ne me rappelle pas toujours ce qui vient d'arriver.

— J'en suis désolée, dit Tuppence. Mais il faut toujours qu'on souffre de quelque chose, n'est-ce pas ?

— Certaines maladies sont très douloureuses, vous savez. Nous avons ici deux pauvres femmes qui sont atteintes de graves rhumatismes... d'arthrite. Elles ont horriblement mal. Alors, je me dis que cela n'a pas tellement d'importance, ma foi, d'oublier un peu ce qui est arrivé et où, et qui c'était, et toutes ces sortes de détails, vous comprenez ? Au moins, ce n'est pas physiquement pénible.

— Oui. Vous avez peut-être raison, acquiesça Tuppence.

La porte s'ouvrit devant une jeune fille en blouse blanche. Elle apportait, sur un petit plateau, une cafetière et deux biscuits qu'elle posa à côté de Tuppence :

— Miss Packard a pensé que vous pourriez avoir envie d'une tasse de café.

— Oh ! merci.

— Vous voyez, souligna Mrs Lancaster quand la jeune fille fut sortie. On ne peut pas être plus attentionné, n'est-ce pas ?

— Non, c'est vrai.

Tuppence se versa une tasse de café et commença à boire. Les deux femmes se turent un moment.

Tuppence tendit l'assiette de biscuits à la vieille dame qui secoua la tête :

— Non merci, mon petit. J'aime mon lait sans rien.

Elle posa son verre vide et se carra dans son fauteuil, les yeux mi-clos. Pensant qu'elle faisait peut-être un petit somme à ce moment de la matinée, Tuppence garda le silence. Puis, tout à coup, Mrs Lancaster parut se réveiller. Elle rouvrit les yeux, regarda Tuppence et dit :

— Je vois que vous contemplez la cheminée.

— Oh ! Je la regardais ? fit Tuppence, légèrement surprise.

— Oui. Je me demandais...

Mrs Lancaster se pencha vers Tuppence en baissant la voix :

— Pardonnez-moi, s'agissait-il de votre malheureuse enfant ?

Un peu ahurie, Tuppence hésita :

— Je... non, je ne crois pas.

— Je me demandais si ce n'était pas pour cette raison que vous étiez ici. Quelqu'un doit venir un jour. Ils viendront peut-être. Et ils regarderont la cheminée, de la même façon que vous. Parce que c'est là qu'elle est, vous savez. Derrière la cheminée.

— Ah, vraiment ? fit Tuppence.

— Toujours au même moment, dit Mrs Lancaster à voix basse. Toujours au même moment de la journée.

Elle jeta un coup d'œil à l'horloge qui se trouvait sur le manteau de la cheminée. Tuppence l'imita.

— 11 h 10, dit la vieille dame. 11 h 10. Oui, c'est toujours au même moment, tous les matins.

Elle soupira :

— Les gens ne comprennent pas... Je leur ai dit ce que je savais, mais ils ne me croient pas !

Tuppence vit avec soulagement la porte s'ouvrir et Tommy entrer. Elle se leva.

— Me voilà, je suis prête, dit-elle en allant vers lui. Au revoir, Madame.

— Alors, comment vous êtes-vous entendus ? demanda-t-elle à Tommy quand ils se retrouvèrent dans le hall.

— *Une fois débarrassés de toi, comme cul et chemise.*

— Je lui ai fait le plus mauvais effet, on dirait. C'est plutôt réconfortant, en un sens.

— Pourquoi réconfortant ?

— Eh bien, à mon âge, avec mon air propre, respectable et plutôt bobonne, c'est agréable de penser qu'on peut vous prendre pour une femme fatale et sexuellement dépravée.

— Idiote ! riposta Tommy en lui pinçant affectueusement le bras. Qui est cette charmante vieille dame poudrée avec laquelle tu fraternisais ?

— Elle est charmante, en effet. Un vrai trésor. Mais zinzin, malheureusement.

— Zinzin ?

— Oui. Elle est persuadée qu'il y a une malheureuse gamine morte derrière la cheminée, ou quelque chose d'approchant. Elle m'a demandé s'il ne s'agissait pas de la mienne.

— Plutôt déconcertant, en effet, reconnut Tommy. Il doit y avoir un certain nombre de créatures légèrement fêlées ici, et d'autres tout à fait normales, sans autre problème que leur âge. Quand même, elle a l'air charmante.

— Oh ! elle l'est, répondit Tuppence. Charmante et très gentille, je pense. Je me demande quelle est la nature exacte de ses fantasmes, et d'où ils viennent.

Miss Packard réapparut brusquement :

— Au revoir, Mrs Beresford. J'espère qu'on vous a apporté du café ?

— Oh ! oui, merci beaucoup.

— C'était très gentil de votre part de venir, dit miss Packard. Miss Fanshawe a beaucoup apprécié votre visite, ajouta-t-elle en s'adressant à Tommy. Je regrette qu'elle se soit montrée si peu aimable avec votre épouse.

— Cela a dû lui procurer beaucoup de plaisir aussi, remarqua Tuppence.

— Oui, vous avez raison. Elle adore rudoyer les gens. Elle est hélas très douée pour ça.

— Et par conséquent elle exerce son art aussi souvent qu'elle le peut, renchérit Tommy.

— Vous êtes très compréhensifs tous les deux, fit observer miss Packard.

— La vieille dame avec laquelle je parlais... Mrs Lancaster, c'est bien ça ?

— Ah ! oui. Mrs Lancaster. Nous l'aimons toutes beaucoup.

— Elle est... Elle n'est pas un peu bizarre ?

— Eh bien, elle a quelques fantasmes, répondit miss Packard avec indulgence. Elle n'est pas la seule à en avoir, ici. Fantasmes très innocents, mais fantasmes tout de même. À propos d'événements qu'elles s'imaginent leur être arrivés. Ou qui seraient arrivés à d'autres. Nous, on minimise, on fait semblant de ne rien remarquer pour ne pas les encourager. C'est de l'imagination pure, à mon avis, des espèces de chimères dans lesquelles elles se complaisent. Parfois exaltantes, parfois tristes ou tragiques, peu importe. Mais, Dieu merci, jamais chez elles de manie de la persécution. Cela n'irait pas du tout.

— Bon, c'est fait, déclara Tommy avec un soupir de soulagement en montant dans la voiture. En voilà pour au moins six mois.

Mais ils n'eurent pas à lui rendre visite six mois après car, trois semaines plus tard, tante Ada mourait pendant son sommeil.

3

Des obsèques

— C'est plutôt triste, des obsèques, tu ne trouves pas ? demande Tuppence.

Ils venaient juste de rentrer, après avoir assisté aux obsèques de tante Ada, lesquelles leur avaient imposé un long et pénible voyage en train, l'enterrement devant avoir lieu dans le village du Lincolnshire où presque toute sa famille, parents et grands-parents, était ensevelie.

— Et qu'est-ce que tu voudrais que soit un enterrement ? Une partie de franche rigolade ?

— *Ma foi, c'est possible dans certains endroits. Les Irlandais, par exemple, organisent une joyeuse veillée. Ils commencent par gémir et se lamenter, après quoi ils se mettent à boire et se livrent à une espèce de fête échevelée. À boire, répéta-t-elle en louchant du côté du buffet.*

Tommy ne se le fit pas dire deux fois et revint avec ce qu'il considérerait comme une boisson de circonstance : une Dame Blanche.

— Ouf ! Ça va déjà mieux, souffla Tuppence.

Elle envoya promener son chapeau noir à l'autre bout de la pièce et se débarrassa de son long manteau tout aussi noir :

— Je déteste les vêtements de deuil. Comme ils ont été relégués depuis des lustres dans un coin, ils sentent toujours la naphthaline.

— Tu n'as pas besoin de porter le deuil. C'était seulement pour assister à la cérémonie.

— Oh ! je le sais bien. Et d'ici deux secondes, je vais aller enfiler un pull-over rouge, histoire de nous remonter le moral. Je te permets de me servir une deuxième Dame Blanche.

— Vraiment, Tuppence, je ne pensais pas que ces obsèques éveilleraient chez toi une telle envie de festoyer.

— J'ai dit que c'était triste, déclara Tuppence quand, un peu plus tard, elle réapparut dans un vêtement rouge cerise orné d'un lézard en rubis et diamants sur l'épaule, mais ce sont les cérémonies comme celle de tante Ada qui sont tristes. Je veux dire, celles des vieux, sans beaucoup de fleurs. Sans un tas de gens qui sanglotent et reniflent tout autour. Les obsèques de quelqu'un de vieux et de seul, qui ne manquera à personne.

— Et moi qui pensais que tu les supporterais beaucoup mieux que s'il s'agissait des miennes, par exemple.

— C'est là où tu te trompes, riposta Tuppence. Je ne tiens pas particulièrement à m'imaginer à ton enterrement, je préfère de beaucoup mourir avant toi. Mais si je devais assister à ton enterrement, j'aurais au moins une orgie de chagrin. Il faudrait que je me munisse d'un monceau de mouchoirs.

— Bordés de noir ?

— Ma foi, je n'y avais pas pensé, mais c'est une bonne idée. En outre, c'est plutôt beau, l'office des morts. Ça vous élève l'âme. Un réel chagrin, c'est réel. C'est terrible, mais cela agit au-dedans de vous. Cela vous sort par tous les pores, comme la transpiration.

— Vraiment, Tuppence, je trouve du plus mauvais goût tes remarques sur ma mort et sur l'effet qu'elle aurait sur toi. Cela ne me plaît pas. Oublions les obsèques.

— D'accord. Oublions-les.

— La pauvre vieille s'en est allée en paix et sans souffrir, conclut Tommy. Alors restons-en là. Je ferais sans doute bien de mettre de l'ordre dans tout ça, ajouta-t-il en entreprenant de farfouiller dans les papiers qui couvraient son bureau. Mais où diable ai-je mis la lettre de Mr Rockbury ?

— Qui est Mr Rockbury ? Ah ! tu veux parler de cet avocat qui t'a écrit ?

— Oui. À propos de la liquidation de la succession. Apparemment, je suis le seul survivant de la famille.

— Dommage qu'elle n'ait pas eu une fortune à te léguer...

— Dans ce cas, elle l'aurait laissée à son Refuge pour chats, commenta Tommy. Le legs qu'elle lui a fait par testament doit engloutir tout le liquide disponible. Il ne va pas me rester grand-chose. Ce n'est pas que j'en aie besoin ou que j'en veuille.

— Elle aimait tellement les chats ?

— Je ne sais pas. Sans doute. Je ne l'ai jamais entendue en parler. Elle devait se payer du bon temps, j'imagine, en disant aux vieux amis qui venaient la voir qu'elle leur avait laissé « un petit quelque chose » par testament ou bien : « Cette broche que vous aimez tant, je vous l'ai léguée. » En fait, elle n'a rien légué à personne, sauf à son Refuge pour chats.

— *Ça devait l'émoustiller, approuva Tuppence. Je la vois d'ici, tenant ce genre de propos à ses vieilles amies, ou à ses soi-disant vieilles amies, parce que je doute fort qu'elle ait jamais aimé qui que ce soit. Elle devait juste se divertir à les mener en bateau. C'était ce qu'on appelle une véritable harpie, non ? Mais le plus drôle, c'est que c'est justement la harpie qu'on appréciait en elle. Cela permet de tirer encore quelque plaisir de la vie quand on est vieux et relégué dans une maison de retraite. Est-ce qu'il va falloir retourner à La Crête ensoleillée ?*

— Où est l'autre lettre, celle de miss Packard ? Ah ! la voilà. Je l'avais mise avec celle de Rockbury. Oui, elle dit qu'il reste certains objets qui m'appartiennent maintenant. Tu comprends, elle avait apporté quelques meubles quand elle est allée s'installer là-bas. Et, bien sûr, il y a ses affaires personnelles, ses vêtements, des lettres, des bricoles... Quelqu'un va devoir trier tout ça. Et comme je suis son exécuteur testamentaire, il est probable que ce devoir m'incombe. Il n'y a rien là-bas dont nous ayons envie, je suppose ? À part un petit bureau qui m'a toujours plu. Il appartenait à l'oncle William, je crois.

— Bon, tu peux le prendre en souvenir, lui accorda Tuppence. Et le reste, nous l'enverrons dans une salle des ventes quelconque.

— Dans ce cas, tu n'as pas besoin de venir, déclara Tommy.

— Mais j'ai plutôt envie d'y aller, répliqua Tuppence.

- Envie ? Pourquoi ? Ça ne va pas t'ennuyer ?
- Quoi ? D'examiner toutes ses affaires ? Je ne crois pas. Je suis plutôt curieuse. Les vieilles lettres et les bijoux anciens m'intéressent, et je pense qu'il vaut mieux les estimer soi-même avant de les mettre en vente et de laisser des étrangers le faire à votre place. Non, nous devons choisir ce que nous voulons garder et tout régler.
- Allons, pourquoi veux-tu y aller, en vérité ? Tu as une autre raison, n'est-ce pas ?
- Oh ! mon Dieu, c'est terrible d'être mariée à quelqu'un qui vous connaît trop bien.
- Donc, c'est vrai, il y a bel et bien une autre raison ?
- Pas vraiment.
- Voyons, Tuppence, tu n'as jamais aimé fouiller dans les affaires des gens.
- Mais cette fois-ci j'estime que c'est de mon devoir, répliqua Tuppence d'un ton ferme. Non, la seule autre raison...
- Vas-y, accouche.
- J'aimerais bien revoir cette... cette charmante petite vieille.
- Celle qui croyait qu'une enfant morte était cachée derrière la cheminée ?
- *Oui. Je voudrais lui parler. Je voudrais savoir ce qu'elle avait en tête quand elle m'a dit ça. Était-ce un souvenir, ou l'avait-elle imaginé ? Plus j'y songe, plus je trouve cela extraordinaire. Est-ce une histoire qu'elle s'est forgée, ou est-il vraiment arrivé quelque chose un jour, en rapport avec une cheminée ou une enfant morte ? Et comment a-t-elle pu s'imaginer que cette enfant morte pouvait être la mienne ? Est-ce que j'ai l'air de quelqu'un qui aurait perdu une enfant ?*
- Cela ne me viendrait pas à l'idée, avoua Tommy. Mais je ne vois pas non plus très bien à quoi tu voudrais que ressemble quelqu'un dont l'enfant est morte. Quoi qu'il en soit, puisque c'est notre devoir d'y aller, tu pourras satisfaire tes goûts macabres par la même occasion. Alors, c'est entendu, nous allons écrire à miss Packard et fixer une date.

4

Paysage avec maison

— *Rien n'a changé, remarqua Tuppence en poussant un profond soupir. Elle se trouvait avec Tommy à la porte de La Crête ensoleillée.*

— Et qu'est-ce qui aurait dû changer ? demanda celui-ci.

— Je ne sais pas. C'est juste une impression... quelque chose en rapport avec le temps. Le temps n'avance pas partout du même pas. Quelquefois, en revenant dans un endroit, on sent que le temps a filé à une vitesse terrifiante et que toutes sortes d'événements s'y sont déroulés, que tout a changé. Mais ici... le temps est demeuré immobile. Tout est resté le même. Comme les fantômes, mais dans l'autre sens.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir. Mais dis-moi, tu vas rester toute la journée comme ça, à parler du temps, sans même appuyer sur la sonnette ? En tout cas, tante Ada n'est plus là. Voilà déjà une différence, remarqua-t-il en sonnant.

— Ça sera bien la seule. Ma vieille dame sera en train de boire son lait et de parler à propos de cheminées, Mrs Unetelle-ou-une-autre aura avalé son dé à coudre ou une cuillère à thé, une drôle de petite bonne femme va surgir en poussant des cris aigus pour réclamer son cacao, miss Packard va descendre l'escalier et...

La porte s'ouvrit devant une jeune femme en blouse de nylon.

— Mr et Mrs Beresford ? Miss Packard vous attend.

La jeune femme allait les introduire dans le même salon que la première fois quand miss Packard vint à leur rencontre. Ses manières, moins vives qu'à l'habitude, étaient graves et teintées de deuil, comme les circonstances l'exigeaient, mais pas trop, ce

qui aurait pu être gênant. Elle était passée maître dans l'art du dosage acceptable de condoléances.

Trois fois vingt ans plus dix, telle était la durée de vie fixée par la Bible, et, dans son établissement, la mort survenait rarement en dessous de ce chiffre. Mais, à partir de là, force était de s'y attendre et de la voir œuvrer sans regrets superflus.

— C'est si gentil à vous d'être venus. Tout a été mis en ordre pour vous faciliter les choses. Je suis contente que vous ayez pu vous déplacer si vite parce que j'ai déjà, à vrai dire, trois ou quatre personnes sur les rangs. Vous me comprenez, j'espère. Je ne voudrais pas que vous pensiez que je cherche le moins du monde à vous bousculer.

— Oh ! bien sûr que non, nous comprenons très bien, lui assura Tommy.

— Tout est encore dans la chambre qu'occupait votre tante, précisa miss Packard.

Elle leur ouvrit la porte de la chambre où ils avaient vu tante Ada pour la dernière fois. L'endroit avait cet air d'abandon que prennent toutes les chambres quand la housse du lit laisse transparaître la forme des oreillers et des couvertures bien pliées qu'elle recouvre.

La penderie était ouverte et les vêtements proprement étalés et pliés sur le lit.

— Que faites-vous en général... je veux dire, que font les gens la plupart du temps avec les vêtements et autres menus objets personnels ? demanda Tuppence.

Compétente et serviable comme à son habitude, miss Packard lui répondit :

— Je peux vous donner le nom de deux ou trois associations qui ne seraient que trop contentes d'entrer en possession de ses affaires. Elle avait aussi une belle étole de fourrure et un manteau de bonne qualité. Je ne pense pas que vous en ayez personnellement l'usage, mais peut-être avez-vous vos propres bonnes œuvres ?

Tuppence secoua la tête.

— Elle possédait quelques bijoux, continua miss Packard. Je les ai mis en sécurité dans le tiroir de droite de la table de toilette, juste avant que vous n'arriviez.

— Merci mille fois pour tout le mal que vous vous êtes donné, dit Tommy.

Tuppence avait les yeux fixés sur un petit tableau qui se trouvait au-dessus de la cheminée.

C'était un paysage à l'huile représentant une maison rose pâle, située à côté d'un canal qu'enjambait un pont en dos d'âne. Une barque était au sec sous le pont, sur la rive. Au loin, on apercevait deux peupliers. Le paysage était plaisant, mais Tommy se demandait néanmoins pourquoi Tuppence le regardait avec tant de gravité.

— Comme c'est drôle, murmura Tuppence.

Tommy lui lança un coup d'œil interrogateur.

Il savait par expérience que les choses qualifiées de drôles par Tuppence relevaient rarement d'un tel adjectif.

— Que veux-tu dire, Tuppence ?

— C'est drôle. Je n'avais jamais remarqué ce tableau auparavant. Mais le plus bizarre, c'est que j'ai vu cette maison quelque part. Ou alors, j'ai vu une maison exactement semblable. Je m'en souviens très bien... Mais c'est drôle... je ne me rappelle ni où ni quand.

— Tu as dû le remarquer sans vraiment remarquer que tu le remarquais, déclara Tommy, conscient de s'exprimer plutôt maladroitement et de répéter les mêmes mots presque aussi souvent que Tuppence le mot « drôle ».

— Et toi, tu l'avais remarqué, la dernière fois que nous sommes venus ?

— Non, mais je n'ai pas fait particulièrement attention.

— Ah ! ce tableau... intervint miss Packard. Non, je ne pense pas que vous l'ayez vu la dernière fois parce que je suis à peu près sûre qu'il n'y était pas. En fait, il appartenait à une autre de nos pensionnaires qui en a fait cadeau à votre tante. Miss Fanshawe l'avait beaucoup admiré et cette dame a vivement insisté pour le lui offrir.

— Ah, bon, fit Tuppence. Ce n'est donc pas ici que j'ai pu le voir. Il n'empêche, j'ai l'impression de très bien la connaître, cette maison. Pas toi, Tommy ?

— Non, affirma Tommy.

— Eh bien, je vous laisse, maintenant, déclara miss Packard. Mais si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition, quand vous voudrez.

Avec un sourire, elle quitta la pièce.

— Je crois que je n'aime pas les dents de cette femme, fit observer Tuppence.

— Qu'est-ce qu'elles ont qui ne va pas ?

— *Elle en a trop. Ou elles sont trop grandes. C'est pour mieux te manger, mon enfant... Comme la grand-mère du Petit Chaperon rouge.*

— Tu es d'humeur vraiment bizarre aujourd'hui, Tuppence.

— En effet. Miss Packard m'avait toujours paru très gentille mais aujourd'hui, Dieu sait pourquoi, je la trouve sinistre. Tu as déjà éprouvé cette impression ?

— Non, jamais. Allez, venons-en à ce que nous sommes venus faire, c'est-à-dire à passer en revue les « effets » – comme les hommes de loi les appellent – de la pauvre tante Ada. Ça, c'est le bureau de l'oncle William, celui dont je t'ai parlé. Il te plaît ?

— Il est très beau. Régence, je dirais. C'est bien que les vieilles personnes, en venant ici, aient le droit d'apporter leurs propres meubles. Je ne tiens pas à ces fauteuils en crin, mais j'aimerais bien cette petite table à ouvrage. Elle irait parfaitement bien dans le coin, près de la fenêtre, à la place de notre hideuse étagère.

— Très bien, approuva Tommy. Je vais noter ces deux-là.

— Et nous emporterons le tableau qui est au-dessus de la cheminée. Il est ravissant, et je suis sûre d'avoir vu cette maison quelque part. Maintenant, voyons les bijoux.

Ils ouvrirent le tiroir de la table de toilette. Il contenait une série de camées, un bracelet florentin, des boucles d'oreilles et une bague sertie de pierres de couleur.

— *J'ai déjà vu des bagues de ce genre, dit Tuppence. En général, les pierres forment un nom. Ou parfois le mot « Amour ». Voyons... Améthyste, Diamant... non, ce n'est pas ça. D'ailleurs, ça m'aurait étonnée. Je ne vois pas quelqu'un donnant à tante Ada une bague formant le mot amour. Agate, Améthyste... le problème c'est qu'on ne sait jamais par quel bout commencer. Je vais encore essayer. Diamant, encore une agate... Ah, mais bien sûr ! Ada ! Elle est vraiment jolie, cette bague. Vieillotte et touchante.*

Elle la fit glisser à son doigt :

— Je crois qu'elle plairait beaucoup à Deborah. Les camées et les boucles d'oreilles aussi. Elle a la passion du Victorien. Comme des tas de gens aujourd'hui, d'ailleurs. Bon, passons aux vêtements. Je trouve ça toujours très macabre. Tiens, voilà l'étole de fourrure. Elle doit avoir de la valeur mais, moi, je n'en veux pas. Il y a peut-être quelqu'un ici... quelqu'un qui aurait été particulièrement gentil avec tante Ada, ou alors quelqu'un avec qui elle aurait été particulièrement amie parmi les « personnes en visite » ou parmi les « hôtes », puisque c'est ainsi qu'on appelle ici les pensionnaires. Ce serait bien de pouvoir la lui offrir. C'est de la vraie zibeline, tu sais. Il faudra interroger miss Packard. Quant au reste, on peut tout donner à une œuvre de charité. Bon, tout est réglé, n'est-ce pas ? Allons trouver miss Packard, maintenant.

« Adieu, tante Ada, poursuivit-elle à haute voix et tournée vers le lit. Je suis contente que nous soyons venus vous voir une dernière fois. Je suis désolée de vous avoir déplu, mais si cela vous a amusée de me trouver atroce et de me rudoyer, je ne vous en veux pas. Il fallait bien vous distraire de temps en temps, comme ça ou autrement. Nous ne vous oublierons pas. Nous penserons à vous en regardant le bureau de l'oncle William. »

Là-dessus, ils allèrent retrouver miss Packard, à laquelle Tommy expliqua qu'il ferait prendre le bureau et la petite table à ouvrage et qu'il s'arrangerait avec une salle des ventes pour le reste des meubles. Et, si cela ne devait pas être un trop grand

dérangement pour elle, il lui laissait le soin de choisir à qui donner les vêtements.

— Je me demande s'il n'y a pas quelqu'un, ici, qui aimerait avoir son étole de zibeline, ajouta Tuppence. Elle est très belle. Une de ses amies, peut-être ? Ou une infirmière qui se serait spécialement occupée d'elle ?

— C'est une très gentille attention de votre part, Mrs Beresford. J'ai bien peur que miss Fanshawe ne se soit fait aucune amie en particulier parmi nos personnes en visite ; mais il y a une infirmière, miss O'Keefe, qui a été très bonne pour elle, qui a beaucoup fait et avec tact. Elle serait certainement heureuse et honorée d'en hériter.

— Et puis il y a la petite peinture au-dessus de la cheminée, ajouta encore Tuppence. J'aimerais bien l'avoir, mais la personne qui la lui a donnée va peut-être vouloir la récupérer ? Il faudrait lui demander...

Miss Packard l'interrompt :

— Oh ! je suis désolée, Mrs Beresford, je crains fort que ce soit impossible. Elle appartenait à Mrs Lancaster, mais celle-ci n'est plus parmi nous.

— Elle n'est plus chez vous ? s'écria Tuppence, surprise. Mrs Lancaster, la vieille dame que j'ai vue la dernière fois que je suis venue, qui avait des cheveux blancs rejetés en arrière ? Qui buvait du lait en bas, dans le salon ? Vous dites qu'elle est partie ?

— Oui. Assez brusquement. Une certaine Mrs Johnson, une parente, est venue la chercher il y a environ une semaine. Mrs Johnson est rentrée brusquement d'Afrique, où elle a vécu ces quatre ou cinq dernières années. Comme elle va s'installer avec son mari en Angleterre, elle peut maintenant prendre Mrs Lancaster chez elle et s'en occuper. Je crois, poursuivit miss Packard, que Mrs Lancaster n'avait pas du tout envie de nous quitter. Elle avait ses petites habitudes, ici, elle était heureuse et s'entendait bien avec tout le monde. Cette histoire l'a beaucoup affectée, elle était au bord des larmes, mais que faire ? Elle n'avait pas son mot à dire dans la mesure où c'était les Johnson

qui payaient son séjour chez nous. J'ai bien fait remarquer qu'elle était ici depuis si longtemps et si bien adaptée qu'il serait peut-être sage de l'y laisser...

— Depuis quand Mrs Lancaster était-elle avec vous ? demanda Tuppence.

— Oh ! bientôt six ans, je crois. Oui, ça doit être ça. Alors, évidemment, elle se sentait chez elle, ici.

— Oui, approuva Tuppence, oui, je comprends ça.

Elle fronça les sourcils, jeta un coup d'œil inquiet à Tommy et leva résolument le menton :

— Je regrette qu'elle soit partie. Quand je l'ai vue, j'ai eu l'impression de la connaître... ses traits me paraissaient familiers. Et après coup, il m'est revenu que je l'avais rencontrée avec une vieille amie à moi, Mrs Blenkinsop. Je m'étais dit que quand je reviendrais voir tante Ada, j'éclaircirais la chose avec elle. Mais, naturellement, si elle est retournée dans sa famille...

— Je comprends très bien. Quand nos personnes en visite peuvent entrer en rapport avec de vieux amis, ou avec quelqu'un qui a connu certaines de leurs relations d'autrefois, cela change beaucoup les choses pour elles. Je ne me rappelle pas avoir entendu Mrs Lancaster mentionner une Mrs Blenkinsop, mais, de toute façon, je ne vois pas pourquoi elle l'aurait fait.

— Pouvez-vous m'en dire un peu plus à son sujet, qui elle fréquentait et comment elle s'est retrouvée chez vous ?

— Il n'y a pas grand-chose à raconter. Comme je vous l'ai dit, il y a environ six ans, Mrs Johnson nous a écrit pour avoir des informations sur la maison, puis elle est venue en personne faire un petit tour d'inspection. Elle nous a dit avoir entendu parler de nous par une amie, elle s'est renseignée sur les conditions et le reste, et puis elle est partie. Une semaine ou deux après, nous avons reçu une lettre d'un cabinet de notaires de Londres nous demandant de plus amples renseignements et, finalement, ils nous ont écrit pour nous prier de prendre Mrs Lancaster chez nous ; Mrs Johnson était prête à nous l'amener dès la semaine suivante si nous avions une place disponible. Il se trouve que nous en avons une. Mrs Johnson nous a amené

Mrs Lancaster, qui a paru contente de l'endroit et de la chambre que nous lui avions proposée. Mrs Johnson nous a dit que Mrs Lancaster aimerait apporter avec elle quelques-unes de ses propres affaires. J'ai bien entendu accepté, car j'estime que les gens s'en trouvent beaucoup plus heureux. Tout a donc été conclu à la satisfaction générale. Mrs Johnson nous a expliqué que Mrs Lancaster était une parente de son mari, pas très proche mais pour laquelle ils se faisaient du souci parce qu'ils étaient sur le point de partir pour l'Afrique... le Nigeria. Je crois que son mari devait rejoindre un poste, là-bas, et il se passerait vraisemblablement quelques années avant qu'ils ne reviennent en Angleterre. Comme ils n'avaient pas de toit à offrir à Mrs Lancaster, ils voulaient s'assurer qu'elle serait heureuse là où elle irait, ce qui leur paraissait à peu près certain étant donné ce qu'on leur avait dit de cet endroit. Tout a donc été arrangé pour le mieux et Mrs Lancaster s'est trouvée très bien ici.

— Je vois.

— Tout le monde l'aimait beaucoup. Elle avait un petit... enfin, vous voyez ce que je veux dire... un petit courant d'air dans la tête. C'est-à-dire qu'elle avait le cerveau un peu confus, qu'elle oubliait parfois les choses, les noms et les adresses.

— Elle recevait beaucoup de lettres ? demanda Tuppence. Des lettres ou des paquets de l'étranger ?

— Eh bien, je crois que Mrs Johnson, ou Mr Johnson, lui a écrit une fois ou deux d'Afrique, mais la première année seulement. Les gens oublient, vous savez. Surtout quand ils entament une nouvelle vie dans un nouveau pays. De toute façon, je ne pense pas qu'ils aient jamais été en relations très étroites avec elle. À mon avis, il s'agissait d'une parente éloignée envers laquelle ils se sentaient une responsabilité familiale, et cela s'arrêtait là. Tous les règlements étaient effectués par leur notaire, Mr Eccles, dont l'étude a une excellente réputation. En fait, nous avons déjà eu affaire à cette étude auparavant, si bien que nous les connaissions comme ils nous connaissaient. Mais je pense que, la plupart des parents et amis de Mrs Lancaster étant morts, plus personne ne pouvait lui donner de ses

nouvelles ou venir la voir. Une seule fois, un an après peut-être, un homme très comme il faut lui a rendu visite. Il me semble qu'il ne la connaissait pas personnellement, mais c'était un ami de Mr Johnson qui avait aussi servi dans l'armée coloniale. Je pense qu'il était juste venu s'assurer qu'elle allait bien et qu'elle était heureuse.

— Après quoi, conclut Tuppence, tout le monde l'a oubliée.

— J'en ai bien peur, répondit miss Packard. C'est triste, n'est-ce pas ? Malheureusement, c'est la règle. Par bonheur, la plupart de nos personnes en visite se font des amies ici. Elles sympathisent avec celles qui partagent leurs goûts ou ont des souvenirs communs, et tout se passe très bien. La plupart d'entre elles oublie même leur vie passée.

— J'imagine que certaines, intervint Tommy, sont un peu... un peu...

Hésitant sur le mot à employer, il se passa lentement la main sur le front :

— Je ne veux pas dire...

— Oh ! je sais parfaitement ce que vous voulez dire, déclara miss Packard. Non, nous ne prenons pas de personnes mentalement dérangées, vous savez, mais nous acceptons ce qu'on appelle des cas limites. Des créatures séniles, qui ne se suffisent pas à elles-mêmes, ou qui nourrissent d'étranges fantasmes. Elles se prennent parfois pour des personnages historiques. Oh ! cela ne tire guère à conséquence. Nous avons eu ici deux Marie-Antoinette. L'une des deux passait son temps à boire du lait en parlant du Petit Trianon. Et nous avons eu aussi une malheureuse qui prétendait être Marie Curie et avoir découvert le radium. Elle lisait les journaux avec grand intérêt, surtout les articles relatifs à la bombe atomique et aux dernières trouvailles scientifiques, puis elle expliquait que son mari et elle en avaient été les initiateurs. En vieillissant, les idées folles et inoffensives font votre bonheur. Elles n'apparaissent d'ailleurs, en général, que par intermittence. Vous n'êtes pas Marie-Antoinette tous les jours, ni même Marie Curie. Une fois par quinzaine, en moyenne. J'imagine qu'on doit se fatiguer à la

longue de tenir un rôle. Mais, évidemment, c'est de pertes de mémoire qu'elles souffrent la plupart du temps. Elles ne se rappellent plus très bien qui elles sont. Ou alors elles n'arrêtent pas de dire qu'elles ont oublié quelque chose de très important et... ah ! si seulement elles pouvaient s'en souvenir. Vous voyez le genre.

— Je comprends, dit Tuppence qui, après avoir hésité, poursuivit : Mrs Lancaster... est-ce que c'était cette cheminée en particulier qui lui rappelait des choses, ou n'importe quelle cheminée ?

Miss Packard ouvrit de grands yeux :

— Une cheminée ? Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Elle m'a dit quelque chose que je n'ai pas saisi. Elle aura peut-être eu une expérience désagréable en rapport avec une cheminée, ou elle aura lu une histoire qui l'aura effrayée ?

— C'est possible.

— Quand même, je suis ennuyée pour ce tableau qu'elle a offert à tante Ada.

— Vous n'avez aucune raison de l'être. Je suis sûre qu'elle l'a complètement oublié depuis. Je ne crois pas qu'elle y attachait beaucoup de prix. Elle a été contente qu'il fasse l'admiration de miss Fanshawe et elle s'est fait un plaisir de le lui offrir. Je suis certaine qu'elle serait ravie que vous l'ayez puisque vous l'admirez. Bien que je n'y connaisse pas grand-chose, je trouve aussi que c'est un très joli tableau.

— Voilà ce que je vais faire. Si vous me donnez son adresse, je vais écrire à Mrs Johnson pour lui demander l'autorisation de le garder.

— *La seule adresse que j'aie, c'est celle de l'hôtel de Londres où ils devaient descendre, le Cleveland, je crois. C'est ça, l'hôtel Cleveland, George Street, W1. Ils avaient l'intention d'y installer Mrs Lancaster trois ou quatre jours, après quoi ils devaient se rendre chez un parent, en Écosse. L'hôtel Cleveland saura sans doute où faire suivre votre lettre.*

— Eh bien, merci beaucoup. Et en ce qui concerne l'étole de fourrure de tante Ada... ?

— Je vais aller vous chercher miss O’Keefe, déclara-t-elle en sortant.

— Toi et ta Mrs Blenkinsop ! s’écria Tommy.

— C’est l’une de mes plus belles créations, se défendit Tuppence, toute fière d’elle. Je suis bien contente d’avoir pu m’en servir encore... J’étais en train de chercher un nom quand, tout à coup, Mrs Blenkinsop m’est revenue à l’esprit. C’était drôle, non ?

— Il y a si longtemps... Fini, pour nous, l’espionnage et le contre-espionnage...

— C’est bien dommage. C’était vraiment amusant, la vie dans cette pension, quand il a fallu que je m’invente un personnage... J’avais réellement fini par me prendre pour Mrs Blenkinsop.

— Tu as eu de la chance de t’en sortir vivante, riposta Tommy. À mon avis, comme je te l’ai déjà dit, tu en faisais trop.

— Pas du tout. J’étais exactement le personnage. Une femme charmante, plutôt bête, et beaucoup trop accaparée par ses trois fils.

— C’est bien ce que je veux dire, répliqua Tommy. Un fils aurait largement suffi. Trois, c’était un trop lourd fardeau pour tes faibles épaules.

— Pour moi, ils étaient devenus tout à fait réels. Douglas, Andrew et... Seigneur, j’ai oublié le nom du troisième ! Je sais encore exactement de quoi ils avaient l’air, quel était leur caractère et où leurs régiments étaient stationnés. Je ne me montrais pas très discrète, quand je recevais des lettres d’eux...

— Bon, tout ça c’est du passé, décréta Tommy. Il n’y a rien à découvrir ici, alors oublie Mrs Blenkinsop. Quand je serai mort et enterré, que tu auras porté mon deuil comme il convient et emménagé dans une maison de retraite, tu te prendras sans doute pour Mrs Blenkinsop les trois quarts du temps.

— Ça sera très ennuyeux de n’avoir qu’un seul rôle à jouer, déplora Tuppence.

— À ton avis, pourquoi les vieillards tiennent-ils à être Marie-Antoinette, Mme Curie ou je ne sais qui ? demanda Tommy.

— Sans doute parce qu'ils s'ennuient. Il y a de quoi. Toi aussi, tu t'ennuierais si tu ne pouvais plus te servir de tes jambes et te promener, ou si tes doigts devenaient si raides que tu ne pourrais plus tricoter. Tu chercherais désespérément une distraction, et alors tu essaierais peut-être un personnage célèbre pour voir comment on se sent quand on est à sa place. Je comprends ça très bien.

— Je n'en doute pas. Que Dieu protège la maison de retraite qui t'accueillera. Tu seras sûrement Cléopâtre, la plupart du temps...

— Non, je ne serai pas un personnage célèbre. Je serai par exemple fille de cuisine au château d'Anne de Clèves et je colporterai tous les potins croustillants que j'aurai entendus.

La porte s'ouvrit et miss Packard apparut en compagnie d'une grande jeune femme au visage couvert de taches de rousseur et à la chevelure carotte, en tenue d'infirmière :

— Voici miss O'Keefe... Mr et Mrs Beresford... Ils ont quelque chose à vous dire. Si vous voulez bien m'excuser, une malade me demande.

Tuppence montra l'étole de tante Ada à miss O'Keefe, qui s'extasia :

— Oh, quelle merveille ! C'est trop beau pour moi. Vous devriez la garder pour vous.

— Non, je n'en veux pas. Elle fait trois fois ma taille. C'est parfait pour quelqu'un comme vous. Tante Ada non plus n'était pas une petite pointure.

— Ah ! C'était une grande dame. Elle avait dû être très jolie, étant jeune.

— Sans doute, répondit Tommy, sceptique. En tout cas, elle ne devait pas être commode à soigner.

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais elle avait beaucoup de courage. Rien ne pouvait l'abattre. Et on ne la lui faisait pas. Elle avait une façon de s'arranger pour tout savoir, vous en auriez été étonnée. Elle était maligne comme un singe.

— Avec un sale caractère, quand même.

— Oui, bien sûr. Mais ce sont celles qui gémissent qui vous mettent à plat, celles qui passent leur temps à se plaindre et à se lamenter. Miss Fanshawe n'était jamais assommante. Elle vous entretenait de tout ce qui lui était arrivé d'extraordinaire... Elle avait grimpé à cheval l'escalier d'une maison de campagne, quand elle était petite... enfin, c'est ce qu'elle disait.

— Ma foi, elle en aurait été bien capable, estima Tommy.

— Vous ne savez jamais quoi croire, ici. Ces histoires que ces chères petites vieilles viennent vous raconter ! Elles ont reconnu des assassins... il faut tout de suite avertir la police, sinon nous serons toutes en danger...

— Je me rappelle que quelqu'un avait été empoisonné, la dernière fois que nous sommes venus, intervint Tuppence.

— Ah ! C'était Mrs Lockett ! Ça lui arrive tous les jours. Mais ce n'est pas la police qu'elle veut, c'est le docteur. Elle a la folie des médecins.

— Et une autre... une petite bonne femme... qui réclamait son cacao...

— Ça, ce devait être Mrs Moody. La pauvre, elle nous a quittées.

— Vous voulez dire qu'elle est partie d'ici ?

— Non, elle a été soudainement emportée par une thrombose... Elle était de celles qui aimaient beaucoup votre tante, bien que celle-ci ne lui ait pas toujours accordé beaucoup de son temps, occupée qu'elle était à discourir comme un moulin à paroles.

— Mrs Lancaster est partie, j'ai cru comprendre...

— Oui, on est venu la chercher. Elle ne voulait pas s'en aller, la pauvre.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire qu'elle m'a racontée, à propos de la cheminée du salon ?

— Oh ! Des histoires, elle en avait tout un tas, à propos d'aventures qui lui seraient arrivées... de secrets qu'elle connaissait...

— Il y avait aussi quelque chose au sujet d'une enfant... une enfant kidnappée, ou assassinée...

— C'est vraiment étrange ce qu'elles vont chercher. En général, elles tirent leurs idées de la télé...

— Vous ne trouvez pas cela très éprouvant de travailler ici, avec toutes ces vieilles personnes ? Ça doit être éreintant.

— Oh ! non. J'aime les vieux. C'est pour ça que je me suis spécialisée en gériatrie.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Un an et demi... Mais je pars le mois prochain, ajouta-t-elle après s'être interrompue un instant.

— Ah ! Et pourquoi ?

Pour la première fois, miss O'Keefe répondit avec une certaine gêne :

— C'est que, comprenez-vous, Mrs Beresford, il faut bien changer de temps en temps...

— Mais vous ferez toujours le même travail ?

— Oh ! oui... Je vous remercie encore, dit-elle en s'emparant de l'étole, et je suis heureuse aussi d'avoir un souvenir de miss Fanshawe... C'était une grande dame... Il n'y en a plus beaucoup comme elle, par les temps qui courent.

5

Une vieille dame disparaît

Les meubles de tante Ada arrivèrent comme convenu. Le bureau fut installé et admiré.

La petite table à ouvrage remplaça l'étagère, reléguée dans un coin sombre du hall. Et Tuppence accrocha le tableau représentant la maison rose près du canal au-dessus de la cheminée de sa chambre à coucher, où elle pouvait le voir tout en buvant son thé, le matin.

Comme sa conscience la tourmentait quand même un petit peu, Tuppence écrivit une lettre pour expliquer comment ce tableau était arrivé en sa possession, en spécifiant que si Mrs Lancaster désirait le récupérer, il lui suffirait de le lui faire savoir. Et elle expédia cette lettre à Mrs Lancaster, aux bons soins de Mrs Johnson, à l'hôtel Cleveland, George Street, Londres W1.

Elle ne reçut pas de réponse. Une semaine plus tard, la lettre lui était retournée avec la mention « Inconnue à l'adresse indiquée ».

— C'est embêtant, dit Tuppence.

— Ils n'y ont peut-être passé qu'une nuit ou deux, suggéra Tommy.

— Ils ont quand même dû laisser une adresse.

— Tu avais indiqué « Faire suivre » ?

— Oui, évidemment... Je sais ce que je vais faire : je vais leur téléphoner et leur poser la question. Ils ont peut-être inscrit une adresse dans le registre de l'hôtel.

— À ta place, je laisserais tomber, conseilla Tommy. Pourquoi faire tant d'histoires ? La brave vieille a sans doute complètement oublié ce tableau.

— Je peux toujours essayer.

Tuppence alla appeler l'hôtel Cleveland au téléphone. Quelques minutes plus tard, elle retournait auprès de Tommy, dans son bureau :

— C'est bizarre, Tommy. Elles ne sont jamais venues... ni Mrs Johnson ni Mrs Lancaster... aucune réservation à leurs noms... aucune trace d'elles auparavant.

— Miss Packard a sans doute mal compris le nom de l'hôtel. Elle l'aura noté en vitesse et se le sera rappelé de travers. Cela arrive souvent, tu sais.

— *Pas à La Crête ensoleillée. Miss Packard est toujours d'une efficacité sans faille.*

— Ils n'avaient peut-être pas réservé, et comme l'hôtel était complet, ils ont été obligés d'aller ailleurs. Tu sais bien comment ça se passe, à Londres. Il faut vraiment que tu te tracasses encore ?

Tuppence sortit.

Et elle revint.

— Je sais ce que je vais faire. Je vais téléphoner à miss Packard pour lui demander l'adresse de leurs notaires.

— Quels notaires ?

— Tu ne te rappelles pas qu'elle a parlé d'une étude de notaires avec laquelle elle avait été en rapport parce que les Johnson étaient à l'étranger ?

Plongé dans la rédaction de son intervention à un colloque qui devait avoir lieu bientôt, Tommy était en train de murmurer : si cet hypothétique événement devait se produire, la politique à suivre...

— Comment écris-tu « hypothétique », Tuppence ? demanda-t-il.

— Est-ce que tu as entendu ce que je viens de te dire ?

— Oui, très bonne idée... excellente... splendide... fais donc ça...

Tuppence sortit, passa de nouveau la tête et épela :

— H-y-p-o-p-h-y-s-a-i-r-e.

— Impossible. Tu dois te tromper de mot.

— Qu'est-ce que tu rédiges ?

— Un papier pour l’U. I. S. S., et j’aimerais l’écrire en paix.

— Mille excuses.

Tuppence disparut de nouveau. Tommy continua à aligner des phrases, et puis les ratura. Soudain illuminé, il se remettait à écrire quand la porte se rouvrit.

— Je l’ai, déclara Tuppence. Partingdale, Harris, Lockeridge & Partingdale, 32, Lincoln Terrace, WC2. Téléphone : Holborn 051386. Le responsable est un certain Mr Eccles. Maintenant, à toi de jouer, ajouta-t-elle en lui mettant un morceau de papier sous le nez.

— Non ! répliqua fermement Tommy.

— Si ! C’est ta tante à toi.

— Qu’est-ce que ma tante Ada vient faire là-dedans ? Mrs Lancaster n’est pas ma tante.

— *Mais ce sont des notaires, insista Tuppence. Ce sont toujours les hommes qui se chargent des rapports avec les notaires. Pour eux, la gent féminine est peuplée d’idiotes qui ne méritent pas qu’on les écoute.*

— C’est un point de vue plein de bon sens.

— Oh, Tommy, aide-moi ! Va téléphoner, et pendant ce temps-là je chercherai dans le dictionnaire comment écrire hypothétique.

Tommy lui lança un regard torve mais s’en alla.

Il revint enfin et déclara, catégorique :

— L’affaire est close maintenant, Tuppence.

— Tu as eu Mr Eccles ?

— À dire le vrai, j’ai parlé à un certain Mr Wills qui, à n’en pas douter, est un sous-fifre de l’étude Partingford, Lockjaw & Harrison. Cela dit, il était parfaitement au courant de l’affaire, et très loquace. Toutes les lettres et tous les messages sont transmis via la Banque des pays du Sud, filiale de Hammersmith. Laisse-moi donc te dire, ma chère Tuppence, que là s’arrête toute piste. Si les banques acceptent de faire suivre les communications, elles n’accepteront jamais de donner une adresse, à toi ou à qui que ce soit. Elles ont leurs règles de

conduite et elles s'y tiennent. Elles ont les lèvres aussi scellées que celles de nos plus solennels premiers ministres.

— Très bien. Je vais envoyer une lettre aux bons soins de la banque.

— *Fais-le et, pour l'amour du ciel, laisse-moi tranquille, sinon mon papier ne sera jamais prêt.*

— Merci, mon chéri. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, dit Tuppence en lui déposant un baiser sur le crâne.

— Voilà comme j'aime qu'on me parle.

*

* *

C'est seulement le jeudi soir suivant que Tommy demanda soudain :

— À propos, tu as reçu une réponse à la lettre que tu as envoyée par la banque à Mrs Johnson ?

— C'est très aimable à toi de t'en soucier, remarqua Tuppence d'un ton sarcastique. Non, je n'en ai pas reçu. Et, d'ailleurs, je ne pense pas que j'en recevrai, ajouta-t-elle, songeuse.

— Pourquoi pas ?

— Ça ne t'intéresse pas vraiment, répliqua Tuppence froidement.

— Voyons, Tuppence, je sais bien que j'ai été préoccupé... C'est à cause de cette U. I. S. S. Mais ça n'a lieu qu'une fois par an, Dieu merci.

— Cela commence lundi, n'est-ce pas ? Pour cinq jours ?

— Quatre jours.

— Et vous allez tous vous retrouver quelque part dans la nature, dans une maison archi-secrète, pour faire des discours et des exposés, et instruire des jeunes gens en vue de missions ultrasecrètes en Europe et au-delà. J'ai oublié ce que signifie U. I. S. S. Avec toutes leurs initiales, aujourd'hui !

— Union Internationale des Services Secrets.

— On en a plein la bouche ! C'est complètement ridicule. Et, bien entendu, l'endroit doit être farci de micros de façon que tout le monde connaisse les conversations les plus secrètes de tout le monde.

— Rien de plus vraisemblable, remarqua Tommy avec un sourire.

— Et, naturellement, tu adores ça ?

— Eh bien, en un sens, oui. On retrouve tout un tas de vieux amis.

— Complètement gâteaux, maintenant, sans doute. Et ça sert à quelque chose, tout ça ?

— Seigneur, quelle question ! Qui pourrait y répondre simplement par « oui » ou par « non » ?

— Et est-ce qu'il y a des gens, là-dedans, qui sont bons à quelque chose ?

— À ça je répondrai : oui, il y en a même de très bons.

— Le vieux Josh sera là ?

— Il y sera.

— Dans quel état est-il, aujourd'hui ?

— *Complètement sourd, à moitié aveugle, perclus de rhumatismes... On est toujours surpris d'apprendre qu'il y a des maladies qu'il n'a pas.*

— Je vois. J'aimerais bien y assister aussi, dit Tuppence, songeuse.

Tommy prit l'air désolé :

— J'espère que tu trouveras de quoi t'occuper pendant mon absence.

— Ce n'est pas impossible...

Son mari la regarda avec cette vague inquiétude qu'elle avait le don de susciter chez lui :

— Tuppence... qu'est-ce que tu mijotes ?

— Rien pour le moment... Je réfléchis seulement.

— À quoi ?

— *À La Crête ensoleillée. Et à une charmante vieille dame sirotant son lait tout en parlant d'une façon assez inconséquente d'enfant morte et de cheminées. Cela m'avait*

intriguée. Je m'étais dit alors que j'essaierais d'en savoir plus la prochaine fois que nous irions voir tante Ada... mais il n'y a pas eu de prochaine fois car tante Ada est morte. Et quand nous sommes retournés à La Crête ensoleillée, Mrs Lancaster... avait disparu !

— Tu veux dire que quelqu'un de sa famille était venu la chercher ? Quoi de plus naturel ? Cela ne s'appelle pas une disparition.

— C'est une disparition : pas d'adresse, pas de réponse aux lettres... C'est une disparition préméditée. J'en suis de plus en plus convaincue.

— Mais...

Tuppence lui coupa la parole :

— Écoute, Tommy... suppose qu'un crime ait été commis à un moment donné... en toute sécurité et toute impunité... Mais suppose maintenant que quelqu'un de la famille ait surpris quelque chose, ou appris quelque chose... quelqu'un de vieux et de bavard... quelqu'un qui se confie volontiers... quelqu'un – tu t'en aperçois soudain – qui représente un danger pour toi... Que ferais-tu alors ?

— Je mettrais de l'arsenic dans sa soupe ? suggéra Tommy gaiement. Je l'assommerais avec un nerf de bœuf ? Je le pousserais dans l'escalier ?

— Ce sont des méthodes un peu radicales. Les morts subites attirent l'attention. Tu chercherais autour de toi une solution plus simple... et tu en trouverais une : une gentille et respectable maison de retraite pour vieilles dames. Tu irais la visiter une fois, sous le nom de Mrs Johnson ou de Mrs Robinson... ou tu enverrais un tiers insoupçonnable conclure les arrangements nécessaires... Tu confierais les règlements financiers à une étude d'hommes de loi à la réputation sans tache. Tu aurais peut-être déjà laissé entendre que ta vieille parente entretient de douces lubies, comme la plupart des vieilles dames, d'ailleurs. Personne ne trouvera bizarre de l'entendre caqueter à propos de lait empoisonné, d'enfants morts derrière une cheminée, ou d'un sinistre kidnapping. En fait, personne ne

l'écouterait vraiment. On se dira simplement que la vieille Mrs Unetelle est reprise par ses fantasmes... et personne n'y prêtera la moindre attention.

— Sauf Mrs Thomas Beresford, remarqua Tommy.

— Oui, parfaitement. Moi, j'y ai fait attention.

— Mais pourquoi ?

— *Je ne sais pas, articula lentement Tuppence. Ça m'a fait le coup des sorcières de Macbeth : « Le fourmillement de mes pouces me le dit, Quelque chose d'affreux nous vient par ici. » À ceci près que, n'étant pas sorcière, c'est mon petit doigt et pas mon pouce qui m'a fait des confidences, et que j'en ai eu soudain froid dans le dos. Jusque-là, La Crête ensoleillée avait toujours été pour moi un endroit parfaitement normal et agréable... et puis, brusquement, j'ai commencé à me poser des questions. Je ne vois pas comment l'expliquer autrement. J'ai voulu en savoir plus. Et maintenant, cette pauvre vieille Mrs Lancaster a disparu. Quelqu'un l'a escamotée.*

— Mais pour quelle raison ?

— Je n'en vois qu'une, à savoir que, de leur point de vue, elle se faisait plus dangereuse. Elle se rappelait plus de choses peut-être, parlait plus, ou alors elle avait reconnu quelqu'un, ou quelqu'un l'avait reconnue, ou on lui avait dit quelque chose qui lui avait fait voir sous un nouveau jour ce qui s'était passé. Quoi qu'il en soit, elle était devenue une menace pour quelqu'un.

— Écoute, Tuppence, ton histoire n'est qu'un salmigondis de « quelque chose » et de « quelqu'un ». C'est une idée que tu t'es forgée de toutes pièces. Tu n'as pas à te mêler de ce qui ne te regarde pas.

— De quoi pourrais-je me mêler puisque, d'après toi, tout cela n'existe pas ? Alors, inutile de te faire du souci.

— *Laisse La Crête ensoleillée où elle est.*

— *Je n'ai pas l'intention d'y retourner. Elles m'ont dit tout ce qu'elles savaient, là-bas. Je veux découvrir où est maintenant Mrs Lancaster et, où qu'elle soit, je veux le faire à temps, avant qu'il ne lui arrive quelque chose.*

— Que diable pourrait-il bien lui arriver ?

— Je préfère ne pas y penser. Mais je suis sur la piste. Prudence Beresford, Enquêteur privé. Tu te rappelles les brillants détectives Blunt que nous avons été ?

— *Que j'ai été, riposta Tommy. Toi, tu étais miss Robinson, ma secrétaire personnelle.*

— Pas tout le temps. En tout cas, c'est ce que je vais faire. Pendant que tu joueras à l'Espion International au Manoir Top Secret, « Sauvez Mrs Lancaster », voilà la mission qui va, moi, m'occuper.

— Tu vas probablement la trouver en pleine forme.

— Je n'espère que ça. Personne ne pourrait en être plus heureuse.

— Comment vas-tu t'y prendre ?

— Je te l'ai déjà dit, il faut d'abord que je réfléchisse. Je vais peut-être passer une annonce ? Non, ce serait une erreur.

— Bon, sois prudente, lui conseilla bien inutilement Tommy.

Tuppence ne daigna même pas répondre.

*

* *

Le lundi matin, Albert, pilier domestique des Beresford depuis de longues années – depuis qu'il avait été entraîné par eux, en qualité de garçon de courses, dans leurs activités anticriminelles –, déposa sur la table, entre leurs deux lits, le plateau de leur thé matutinal, alla tirer les rideaux, annonça qu'il faisait beau et s'employa à extraire de la pièce ses formes devenues opulentes.

Tuppence se mit en position assise, se frotta les yeux, se versa une tasse de thé, y ajouta une tranche de citron et remarqua que le temps paraissait s'être mis au beau, mais sait-on jamais ?

Tommy se retourna en grognant.

— Réveille-toi, dit Tuppence. Rappelle-toi : tu dois aller voir du pays, aujourd'hui.

— Oh ! Seigneur... en effet...

Il s'assit et se versa, lui aussi, une tasse de thé. Il regarda d'un œil appréciateur le tableau qui se trouvait au-dessus de la cheminée :

— Il est très joli ton tableau, Tuppence, je dois le reconnaître.

— À cause du soleil qui arrive de côté et qui éclaire tout.

— Il donne une impression de paix, remarqua Tommy.

— Si seulement je pouvais me rappeler où j'ai déjà vu tout ça...

— Quelle importance ! Ça te reviendra un jour.

— Non, c'est maintenant que je voudrais que ça me revienne !

— Mais pourquoi ?

— Tu ne comprends pas ? C'est ma seule piste. Ce tableau a appartenu à Mrs Lancaster.

— *Les deux faits ne sont pas nécessairement liés, répliqua Tommy. C'est vrai qu'il appartenait à Mrs Lancaster, mais elle, ou quelqu'un de sa famille, l'a peut-être tout simplement acheté dans une exposition. Ou quelqu'un le lui aura offert. Et comme elle le trouvait beau, elle l'a emporté avec elle à La Crête ensoleillée. Il n'y a aucune raison pour qu'il la concerne personnellement. Si c'était le cas, elle n'en aurait pas fait cadeau à tante Ada.*

— C'est ma seule piste, répéta Tuppence.

— C'est une jolie maison bien tranquille, remarqua Tommy.

— Oui, mais c'est une maison vide.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

— Je pense que personne n'y vit. Je pense que personne ne va jamais sortir de cette maison. Que personne ne va traverser ce pont, que personne ne va détacher cette barque et partir en ramant.

— Pour l'amour de Dieu, Tuppence ! s'écria Tommy en ouvrant de grands yeux. Qu'est-ce qui te prend ?

— La première fois que je l'ai vue, je me suis dit qu'il devait être bien agréable de vivre dans cette maison. Et puis j'ai pensé : « Mais personne n'habite là, j'en suis sûre. » C'est bien la preuve

que je l'avais déjà vue. Attends une minute. Attends... attends... Ça vient... ça vient...

Tommy la regardait avec des yeux ronds.

— Par une vitre... dit Tuppence, le souffle court. Par la vitre d'une voiture ? Non, non, l'angle n'irait pas. Roulant le long du canal... et un petit pont en dos d'âne, et les murs roses de la maison, les deux peupliers... non, plus de deux. Il y avait beaucoup plus de peupliers. Oh ! Seigneur, oh, là, là, si je pouvais...

— Ça suffit, Tuppence !

— Ça me reviendra.

— Nom de Dieu ! s'écria Tommy en regardant sa montre. Il faut que je me dépêche. Toi et tes impressions de « déjà-vu » !

Il sauta du lit et bondit en direction de la salle de bains. Tuppence reposa la tête sur ses oreillers et ferma les yeux, essayant de ramener à elle un souvenir insaisissable.

Tommy était en train de se verser une seconde tasse de café dans la salle à manger quand Tuppence fit irruption, triomphante :

— Ça y est, je l'ai... Je sais où j'ai vu cette maison. Par la vitre d'un train.

— Où ? Quand ?

— Je ne sais pas. Il va falloir que je réfléchisse. Je me rappelle m'être dit : « Un jour j'irai voir cette maison », et j'ai essayé de lire le nom de la gare suivante. Mais les chemins de fer, aujourd'hui, tu sais ce que c'est. On a supprimé la moitié des arrêts. Celle qui est venue ensuite était complètement démolie, l'herbe poussait sur le quai, et il n'y avait pas le moindre panneau indicateur.

— Où diable est passé mon porte-documents ? Albert !

Une recherche frénétique s'ensuivit.

Tommy revint, hors d'haleine, dire au revoir à Tuppence qui fixait d'un œil songeur son œuf sur le plat.

— Je pars, dit Tommy. Et pour l'amour du ciel, Tuppence, ne va pas remuer des choses qui ne te regardent pas.

— Je crois que je vais m'offrir quelques petits voyages en train.

Tommy parut quelque peu soulagé.

— C'est bien, dit-il d'un ton encourageant. Essaie ça. Achète-toi un billet circulaire. Il existe des combinaisons qui permettent de parcourir quinze cents kilomètres à travers toutes les îles Britanniques moyennant un forfait très abordable. Cela devrait faire ton affaire. Tu peux prendre n'importe quel train n'importe où. Cela devrait te tenir occupée jusqu'à mon retour.

— Fais mes amitiés à Josh.

— Je n'y manquerai pas. Je regrette que tu ne viennes pas avec moi, ajouta-t-il en regardant sa femme avec inquiétude. Ne... Ne fais pas de bêtises, hein ?

— Bien sûr que non, répondit Tuppence.

6

Tuppence sur la piste

— Oh ! mon Dieu... soupira Tuppence. Oh ! mon Dieu...

Elle jeta un coup d'œil morne autour d'elle. Elle ne s'était jamais sentie si misérable. Elle savait bien que Tommy lui manquerait, mais à ce point-là, elle ne l'aurait jamais cru.

Depuis le temps qu'ils étaient mariés, ils ne s'étaient pratiquement jamais séparés. Dès avant leur mariage, ils formaient déjà ce qu'ils avaient appelé un couple de « jeunes aventuriers ». Ils avaient couru ensemble de multiples dangers, ils s'étaient mariés, ils avaient eu deux enfants et, au moment où le monde leur paraissait vieillir et s'assombrir, la Seconde Guerre mondiale était miraculeusement venue les reprendre dans les filets de l'Intelligence Service. Couple peu orthodoxe, ils avaient été recrutés par un homme tranquille et inclassable, qui se faisait appeler « Mr Carter » et devant qui tout le monde avait l'air de s'incliner. Ils avaient de nouveau participé ensemble à de nombreuses aventures, ce qui, d'ailleurs, n'avait pas été prévu par Mr Carter. En fait, celui-ci n'avait recruté que Tommy. Mais, déployant toutes ses ressources naturelles, Tuppence s'était si bien arrangée pour écouter aux portes que quand Tommy était arrivé sur la côte, jouant le rôle d'un certain Mr Meadows, la première personne qu'il avait aperçue était une dame entre deux âges, maniant des aiguilles à tricoter et qui, avec un regard innocent, s'était présentée sous le nom de Mrs Blenkinsop. Après quoi, ils avaient travaillé en tandem.

« Quoi qu'il en soit, se disait Tuppence, cette fois-ci il n'y a rien à faire. » Aucune indiscretion, aucune habileté, rien ne pouvait la faire pénétrer dans le Manoir Top Secret pour participer aux intrigues de l'U. I. S. S. « C'est un Club pour Hommes seuls », se dit-elle avec amertume. Sans Tommy, la

maison lui paraissait vide, le monde tragiquement dépeuplé. « Que vais-je bien pouvoir faire de moi ? » se demandait-elle.

Question de pure rhétorique car elle avait déjà effectué les premiers pas vers ce qu'elle comptait faire d'elle-même. Rien à voir cette fois avec le contre-espionnage ou quoi que ce soit de ce genre. Rien d'officiel. « Prudence Beresford, Enquêteur privé », voilà ce que je suis, se dit Tuppence.

Après un déjeuner pris en hâte, la table aussitôt débarrassée fut à nouveau couverte d'horaires de chemins de fer, de guides, de cartes et de quelques vieux agendas que Tuppence avait réussi à déterrer.

À un moment donné, au cours des trois dernières années (pas plus, elle en était certaine), elle avait fait un voyage en train et aperçu une maison par la vitre. Mais quel voyage et dans quel train ?

Comme la plupart des gens aujourd'hui, les Beresford se déplaçaient surtout en voiture. Ils ne prenaient le train que rarement et pour de longs trajets.

Pour aller en Écosse, bien sûr, afin de rendre visite à leur fille mariée, Deborah, mais on voyageait de nuit...

Pour aller à Penzance l'été, en vacances, mais elle connaissait cette ligne par cœur.

Non, ce voyage avait dû être beaucoup plus fortuit.

Avec application et persévérance, Tuppence avait établi la liste de tous les déplacements possibles qu'elle avait pu faire et qui pouvaient correspondre à ce qu'elle cherchait. Ils étaient allés une ou deux fois assister à des courses, s'étaient rendus une fois dans le Northumberland, à une ou deux reprises au pays de Galles, avaient assisté à un baptême, à deux mariages, à une vente aux enchères, avaient livré de jeunes chiots pour rendre service à l'ami qui les élevait mais qui se trouvait immobilisé par la grippe. Elle n'arrivait pas à se rappeler le nom de la gare de cette campagne aride où avait eu lieu le rendez-vous.

Tuppence soupira. Après tout, la solution de Tommy était peut-être la bonne : acheter un billet circulaire et parcourir les lignes de chemin de fer les plus probables.

Elle avait noté dans un petit carnet toutes les bribes de souvenir – de vagues éclairs – qui pouvaient lui venir en aide.

Un chapeau, par exemple... oui, un chapeau qu'elle avait abandonné dans le filet à bagages. Et si elle portait un chapeau... alors il s'agissait d'un des mariages, ou du baptême, certainement pas des chiots.

Et – autre éclair – elle avait enlevé ses chaussures parce qu'elle avait mal aux pieds. Oui, c'était une certitude : elle était bel et bien en train de regarder la maison quand elle avait enlevé ses chaussures.

Donc, sans aucun doute, elle allait, ou elle revenait, d'une réunion mondaine. Elle en revenait, bien sûr, puisqu'elle avait mal aux pieds pour être restée trop longtemps debout dans ses plus belles chaussures. Et son chapeau, de quel genre était-il ? Cela pourrait l'aider aussi. Un chapeau fleuri, pour un mariage en été ? Ou un chapeau d'hiver en velours ?

Tuppence était très occupée à noter les horaires des trains de différentes lignes quand Albert vint lui demander ce qu'elle voulait pour son dîner, et ce qu'il fallait commander chez le boucher et chez l'épicier.

— Je vais m'absenter quelques jours, lui répondit Tuppence. Inutile par conséquent de commander quoi que ce soit. Je vais faire un voyage en chemin de fer.

— Voulez-vous emporter quelques sandwiches ?

— C'est une idée. Achète-moi un peu de jambon par exemple.

— Œuf et fromage ? Il y a aussi une boîte de pâté dans le garde-manger. Il y a belle lurette qu'il est là, il serait temps de le manger.

Bien que ce ne fût pas très engageant, Tuppence acquiesça :

— Très bien. Ça ira.

— Vous voulez qu'on vous fasse suivre le courrier ?

— Je ne sais même pas encore où je vais, répondit Tuppence.

— Ah ! bon, dit Albert.

Ce qu'il y avait de reposant, avec lui, c'était qu'on n'avait jamais besoin de lui fournir une explication. Il acceptait tout comme allant de soi.

Il sortit et Tuppence se remit à son planning. Ce qu'elle cherchait, c'était une réunion mondaine exigeant un chapeau et des chaussures habillées. Malheureusement, celles qui figuraient sur sa liste se trouvaient chacune sur une ligne de chemin de fer différente : pour un des mariages, il fallait emprunter les Chemins de Fer du Sud ; pour l'autre, ceux de l'Est-Anglie. Quant au baptême, il avait eu lieu au nord de Bedford.

Si seulement elle se rappelait un peu mieux le paysage... Elle était assise à droite du train. Qu'avait-elle vu avant le canal ? Des bois ? Des vergers ? Des fermes ? Un village dans le lointain ?

Tuppence se creusait la tête. Sourcils froncés, elle leva les yeux : Albert était de nouveau là, attendant qu'elle fasse attention à lui. Elle était bien loin de se douter, à ce moment-là, qu'il allait représenter plus ou moins la réponse à ses attentes.

— Eh bien, qu'y a-t-il encore, Albert ?

— Si vous devez être absente toute la journée, demain...

— Et après-demain aussi, probablement.

— Est-ce que je ne pourrais pas prendre ma journée ?

— Si, bien sûr.

— C'est Elisabeth... elle est couverte de boutons. Milly pense que c'est la rougeole.

Milly était la femme d'Albert et Elisabeth sa plus jeune enfant.

— Seigneur ! Et Milly aimerait bien que tu restes avec elle, évidemment.

Albert vivait dans une gentille petite maison à quelques rues de là.

— Ce n'est pas tellement ça... Elle ne veut pas que je reste dans ses jambes quand elle est occupée... je la dérange... Mais c'est les autres enfants. Je pourrais les emmener quelque part, la débarrasser d'eux.

— Naturellement. Ils sont en quarantaine, je suppose.

— Oh ! ma foi, il vaudrait mieux qu'ils l'attrapent tous et qu'on en finisse une bonne fois. Charlie l'a eue, et Joan aussi. Enfin, cela ne vous pose pas de problème ?

Tuppence lui assura que cela ne lui posait effectivement aucun problème.

Cependant, au tréfonds de son subconscient naissait un sentiment d'heureuse anticipation... de réminiscence... La rougeole... Oui, la rougeole. Cela avait quelque chose à voir avec la rougeole.

Pourquoi diable la maison près du canal avait-elle eu un rapport quelconque avec la rougeole ?

Mais bien sûr ! Anthea ! Anthea était la filleule de Tuppence... et Jane, la fille d'Anthea était en pension... au collège... c'était sa première année... et c'était la distribution des prix... et Anthea lui avait téléphoné : ses deux cadets avaient attrapé la rougeole et elle n'avait personne à la maison pour les garder, et Jane serait terriblement déçue qu'aucun proche ne vienne assister à la fête. Tuppence ne pourrait-elle pas, peut-être...

« Mais comment donc ! » avait acquiescé Tuppence qui n'avait rien de particulier à faire. Et elle avait entrepris le voyage. (Un train spécial avait été mis à la disposition des parents et assimilés.) Elle était allée chercher Jane à son collège, l'avait emmenée déjeuner dehors, puis l'avait escortée aux festivités sportives et autres.

Tout lui revint avec une étonnante clarté, jusqu'à la robe d'été imprimée de bleuets qu'elle portait.

La maison, c'était au retour qu'elle l'avait vue.

À l'aller, elle s'était plongée dans un magazine mais, au retour, n'ayant rien à lire, elle avait regardé par la vitre jusqu'à ce que, épuisée par sa journée et les pieds endoloris, elle se soit endormie.

Elle s'était réveillée au moment où le train roulait le long du canal. La campagne était partiellement boisée avec, de-ci de-là,

un pont, un chemin en lacet, une route secondaire, une ferme au loin, mais pas de villages.

Le train s'était mis à ralentir, sans raison apparente, répondant sans doute à un signal. Avec quelques à-coups, il s'était arrêté près d'un petit pont en dos d'âne qui enjambait un canal, lequel était visiblement tombé en désuétude. De l'autre côté de ce canal, tout près de l'eau, se trouvait une maison, la plus plaisante que Tuppence se rappelait avoir jamais vue, paisible et irradiée par la lumière dorée du soleil de cette fin d'après-midi.

Il n'y avait pas un être humain à l'horizon, pas de chien, pas de bétail. Pourtant, les volets verts n'étaient pas fermés. La maison devait être habitée mais, pour l'instant, elle était vide.

« Il faut que je me renseigne, s'était dit Tuppence. Que je revienne la voir un jour. C'est dans ce genre de maison que j'aimerais vivre. »

Avec quelques soubresauts, le train s'était lentement remis en marche.

« Je vais noter le nom de la prochaine gare, pour savoir où je suis », avait pensé Tuppence.

Mais il n'y avait pas eu de prochaine gare à proprement parler. C'était une époque de changements dans les chemins de fer, où les petites stations étaient fermées, voire même démolies, et où l'herbe poussait sur les quais laissés à l'abandon. Le train avait roulé encore vingt bonnes minutes sans rien d'identifiable en vue. Tuppence n'avait aperçu, au loin, par-dessus les champs, que la flèche d'une église.

Ils étaient passé devant un complexe industriel – de hautes cheminées et une rangée de maisons préfabriquées – puis ç'avait été de nouveau la campagne.

« Cette maison, c'est une espèce de rêve ! s'était dit Tuppence. Peut-être était-ce d'ailleurs vraiment un rêve... Je ne pense pas que je reviendrai jamais la voir... trop compliqué. Sans compter que je risquerais d'être déçue... Oh ! et puis après tout, qui sait, je tomberai peut-être dessus un jour sans le vouloir... »

Et voilà, elle l'avait complètement oubliée jusqu'à ce qu'un tableau, aperçu sur un mur, soit venu réveiller ce souvenir enfoui.

Et maintenant, grâce à un mot qu'Albert avait prononcé par hasard, sa recherche était terminée.

Ou plus exactement, sa recherche commençait.

Tuppence étala trois cartes, un guide et divers accessoires.

Elle connaissait en gros, à présent, la région qu'elle devait explorer. Elle marqua d'une grande croix le collège de Jane... la ligne secondaire jusqu'à son embranchement avec la principale vers Londres, la portion de trajet durant laquelle elle avait dormi.

Finalement, ainsi délimité, ce parcours représentait un kilométrage considérable qui s'étirait du nord de Medchester au sud-est de Market Basing – ville modeste mais importante jonction ferroviaire – pour s'en aller se perdre à l'ouest de Shaleborough.

Elle décida de prendre sa voiture et de se mettre en route de bonne heure le lendemain matin.

Elle passa dans sa chambre à coucher et examina de nouveau le petit tableau accroché au-dessus de la cheminée.

Non, il n'y avait pas de doute, c'était bien la maison qu'elle avait aperçue du train, trois ans auparavant. La maison qu'elle s'était promise de revoir un jour...

Ce jour était venu. Ce jour, c'était demain.

Deuxième partie
LA MAISON PRÈS DU CANAL

7

Une sympathique sorcière

Le lendemain matin, avant de partir, Tuppence regarda une dernière fois attentivement le tableau accroché dans sa chambre, non tant pour en imprimer tous les détails dans son esprit que pour situer sa position dans le paysage. Cette fois-ci, elle ne l'apercevrait pas du train mais de la route. L'angle de vue serait tout à fait différent. Il existait peut-être de nombreux ponts en dos d'âne, de nombreux canaux désaffectés identiques, et peut-être même d'autres maisons pareilles à celle-ci (mais cela, Tuppence se refusait à le croire).

Le tableau était signé, mais la signature était illisible. Elle commençait par un B, c'était tout ce qu'on pouvait en dire.

Tuppence vérifia ensuite son attirail : un guide comportant une carte des chemins de fer ; un choix de cartes d'état-major ; une liste de noms – Medchester, Westleigh, Market Basing, Middlesham, Inchwell – tous endroits marquant le triangle qu'elle avait décidé d'explorer. Elle emportait aussi un petit sac de voyage car il lui faudrait bien trois heures avant d'arriver sur le théâtre de ses opérations, après quoi elle devrait parcourir lentement les routes et les chemins de campagne à la recherche de son canal.

Après s'être arrêtée à Medchester pour un café et un snack, elle continua à rouler sur une route secondaire qui longeait une ligne de chemin de fer, à travers un paysage boisé et riche en cours d'eau.

Comme dans la plupart des régions rurales d'Angleterre, il y avait abondance de panneaux indicateurs, lesquels portaient des noms que Tuppence n'avait jamais entendus et qui paraissaient rarement conduire aux endroits indiqués. Le système routier semblait doté ici d'une fourberie manifeste.

Quand la route s'éloignait en zigzag d'un canal et que vous vous dirigiez, plein d'espoir, vers l'endroit où vous vous attendiez à retrouver ce canal, vous tombiez sur un bec. Si vous étiez parti en direction de Great Michelden, le panneau indicateur suivant vous offrait le choix entre deux routes, l'une pour Pennington Sparrow et l'autre pour Farlingford. Si vous choisissiez Farlingford et que vous arriviez effectivement dans un endroit ainsi nommé, le prochain panneau vous renvoyait aussitôt et fermement à Medchester, si bien qu'il ne vous restait plus qu'à revenir sur vos pas. Et, en effet, Tuppence n'arriva jamais à Great Michelden et fut longtemps sans pouvoir retrouver son canal perdu. Si seulement elle avait eu en tête un nom de village, tout aurait été plus facile. Traquer les canaux sur une carte tenait tout simplement de la devinette. Par instants, elle atteignait une ligne de chemin de fer et, ragaillardie, mettait le cap sur Bees Hill, South Winterton et Farrell St. Edmund. Il y avait eu une gare, autrefois, à Farrell St. Edmund, mais elle venait d'être supprimée.

« Si seulement, songeait Tuppence, il pouvait se trouver une route de bonne composition, qui accepte de longer un canal ou une voie ferrée, cela me faciliterait l'existence ! »

Au fur et à mesure que la journée avançait, Tuppence était de plus en plus dépitée. Une fois, elle arriva au-dessus d'une ferme jouxtant un canal, mais la route qui l'avait menée à cette ferme, refusant toute espèce de connivence avec ce canal, s'obstina à grimper une colline et déboucha sur un patelin dénommé Westpenfold, qui possédait une église et une tour carrée dont Tuppence n'avait que faire.

Alors qu'elle roulait, désespérée, sur une route semée d'ornières, la seule qui, visiblement, permettait de s'éloigner de Westpenfold mais qui, aux yeux de Tuppence (dont le sens de l'orientation laissait de plus en plus à désirer), paraissait mener dans la direction opposée à toutes celles qu'elle aurait voulu prendre, elle se retrouva brusquement devant deux chemins bifurquant l'un à droite, l'autre à gauche. Entre les deux, les

restes d'un panneau indicateur, dont les deux potences étaient cassées.

« Par où ? se demanda Tuppence. Quelqu'un le sait certainement. Mais en tout cas pas moi. »

Et elle opta pour la gauche.

La route, en méandres, tournait tantôt à gauche, tantôt à droite. Finalement, après un brusque virage, elle s'élargissait, grimpait une colline et, sortie des bois, continuait dans un espace découvert. Arrivée sur la crête, elle redescendait à pic. Un son plaintif se fit entendre, non loin.

« *On dirait un train* », pensa Tuppence, reprenant soudain espoir.

C'était bien un train. En bas, elle aperçut la voie ferrée et un convoi de marchandises qui passait en crachant sa fumée avec des ululements de détresse. Derrière lui il y avait un canal, traversé par un petit pont de briques roses en dos d'âne qui menait, sur l'autre rive, à une maison que Tuppence reconnut aussitôt. La route plongeait sous la voie ferrée, remontait et passait sur le pont. Tuppence s'y engagea doucement. De l'autre côté, la route continuait, avec la maison sur sa droite. Tout en conduisant, Tuppence chercha la porte d'entrée. On aurait dit qu'il n'y en avait pas. Un mur relativement haut la dissimulait à la vue.

Elle arrêta sa voiture, retourna à pied jusqu'au pont et, de là, examina les lieux.

La plupart des fenêtres étaient fermées par de grands volets verts. La maison paraissait vide et tranquille, douce et paisible dans le soleil couchant. Pas le moindre signe de vie. Tuppence retourna à sa voiture et roula encore un peu. Elle avait le mur à sa droite. À sa gauche, une simple haie en bordure des champs.

Arrivée enfin devant un portail en fer forgé, elle gara sa voiture sur le talus et alla jeter un coup d'œil à travers la grille. En se hissant sur la pointe des pieds, elle arrivait même à regarder par-dessus. Et ce qu'elle vit, c'était un jardin. Cet endroit avait peut-être été une ferme autrefois, mais ne l'était certainement plus aujourd'hui. Derrière la maison s'étendaient

sans doute des champs. Le jardin était cultivé et entretenu. Pas particulièrement bien entretenu, toutefois, comme si quelqu'un se donnait beaucoup de mal pour y parvenir mais sans pourtant posséder le talent nécessaire.

Un chemin circulaire, partant de la grille, faisait le tour de la propriété. Ce qu'elle apercevait devait être la porte d'entrée, et pourtant cela n'avait pas l'air d'une porte d'entrée. Non, c'était, discrète mais solide, une porte de service. Vue de là, la maison paraissait tout à fait différente. Tout d'abord elle n'était pas vide, des gens y vivaient. Les fenêtres étaient ouvertes, des rideaux y flottaient et il y avait une poubelle près de la porte. Tout au bout du jardin, un vieil homme, grand et mince, creusait la terre avec lenteur et obstination. D'ici, la maison n'offrait plus rien d'enchanteur, elle n'aurait été pour aucun artiste un sujet d'inspiration. Ce n'était plus, en définitive, qu'une maison comme une autre, et quelqu'un l'habitait. Tuppence hésita. Devait-elle s'en aller et oublier toute l'histoire ? Non, c'était impossible. Pas après tout le mal qu'elle s'était donnée pour la retrouver. Quelle heure était-il ? Elle jeta un coup d'œil à sa montre, mais celle-ci s'était arrêtée. Elle entendit la porte s'ouvrir. Elle regarda de nouveau à travers la grille.

Une femme était sortie de la maison. Elle posa une bouteille de lait par terre puis se redressa, regarda du côté de la grille, aperçut Tuppence et hésita un moment. Elle se décida enfin à s'approcher. « Tiens, tiens ! se dit Tuppence. Voilà une très sympathique sorcière ! »

C'était une femme dans la cinquantaine. Ses cheveux épars, soulevés par le vent, flottaient derrière elle. Elle rappela vaguement à Tuppence le tableau (de Nevinson ?) représentant une jeune sorcière chevauchant son balai. D'où l'expression qui lui était venue à l'esprit. Mais cette femme-là n'était ni jeune ni belle. Entre deux âges, elle avait un visage ridé et une tenue négligée. Une sorte de chapeau à large bord était perché sur sa tête, et son nez et son menton avaient tendance à se rejoindre. Décrite ainsi, on pourrait s'imaginer qu'elle était

cauchemardesque. En réalité, elle n'avait rien de cauchemardesque. Elle semblait au contraire pleine d'une inépuisable et chaleureuse bienveillance. « Oui, songea Tuppence, vous ressemblez tout à fait à une sorcière, mais vous, vous êtes une très sympathique sorcière. »

La femme s'approcha en hésitant.

— Vous cherchez quelque chose ? demanda-t-elle d'une voix agréable, avec un léger accent paysan indéfinissable.

— Excusez-moi, répondit Tuppence. Vous devez trouver très mal élevé de ma part de regarder ainsi dans votre jardin, mais... je me posais des questions sur cette maison.

— Voulez-vous venir en faire le tour par le jardin ? demanda la sympathique sorcière.

— Eh bien... ma foi... merci, mais je ne voudrais pas vous déranger.

— Oh ! vous ne me dérangez pas du tout. Je n'ai rien de mieux à faire. Quelle belle journée, n'est-ce pas ?

— Oui, vraiment.

— J'ai cru que vous vous étiez perdue, reprit la sympathique sorcière. Cela arrive assez souvent.

— J'ai simplement aperçu la maison en descendant la colline, de l'autre côté du pont, et elle m'a paru très jolie.

— En effet, c'est son meilleur côté. Des artistes viennent même parfois la dessiner, du moins il fut un temps où ils le faisaient.

— Oui, ça ne m'étonne pas, répondit Tuppence. Je crois... j'ai vu un tableau... dans une exposition, ajouta-t-elle vivement. Il représentait une maison qui ressemblait beaucoup à celle-ci. Peut-être était-ce justement elle ?

— Oh ! c'est possible. C'est drôle, vous savez. Si un artiste vient faire un tableau, aussitôt d'autres artistes arrivent derrière. C'est la même chose à l'exposition qui a lieu ici, tous les ans. On dirait que les peintres choisissent tous de représenter le même endroit. Je me demande pourquoi. C'est soit l'éternel coin de prairie avec ruisseau, soit un chêne bien précis, soit trois fois le même bosquet de saules, ou encore la

même perspective de la même église romane. Cinq ou six tableaux différents de la même chose, la plupart très mauvais, à mon avis. Mais je ne m'y connais pas du tout. Venez, entrez.

— Vous êtes très aimable, dit Tuppence. Il est très joli, votre jardin, ajouta-t-elle.

— Oh ! il n'est pas mal. Nous avons quelques fleurs et quelques légumes. Mais mon mari ne peut plus guère travailler dur, et moi je n'ai pas le temps, il y a toujours une chose ou une autre qui attend.

— J'avais déjà aperçu cette maison depuis un train, reprit Tuppence. Il avait ralenti juste devant, et je m'étais demandé si je la reverrais un jour. Il y a un bout de temps de ça.

— Et aujourd'hui, vous descendez la colline dans votre voiture et, soudain, la voilà ! C'est bizarre comme les choses arrivent, vous ne trouvez pas ?

« Dieu merci, se dit Tuppence, cette femme n'est pas d'un commerce difficile. Pas besoin d'aller chercher très loin des explications. Il suffit de dire ce qui vous passe par la tête. »

— Cela vous dirait d'entrer jeter un coup d'œil ? demanda la sympathique sorcière. Je vois que la bâtisse vous intéresse. Elle est vieille, vous savez, fin XVIII^e ou quelque chose d'approchant, paraît-il, seulement elle a été achevée plus tard. Nous, nous n'en possédons que la moitié.

— Ah ! je comprends. Elle est divisée en deux, c'est bien ça ?

— Ici, en fait, c'est le dos de la maison, expliqua la femme. L'autre côté, celui que vous avez vu du pont, c'est la façade. Drôle de façon de la partager, à mon avis. Ça aurait été plus commode dans l'autre sens. Droite – gauche. Et pas devant – derrière.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ?

— Trois ans. Quand mon mari s'est retiré, nous avons cherché un endroit tranquille, à la campagne. Et bon marché. Celui-ci était bon marché parce qu'il est, évidemment, très isolé. Il n'y a rien, pas de village tout près.

— J'ai aperçu la flèche d'une église au loin.

— Ah ! ça, c'est Sutton Chancellor. À 3-4 kilomètres d'ici. Nous faisons partie de la paroisse, bien sûr, mais il n'y a pas une seule autre maison avant d'arriver au village. Et c'est un très petit village. Vous voulez une tasse de thé ? Je venais de mettre l'eau à chauffer quand je vous ai vue. Amos ! cria-t-elle, les mains en porte-voix. Amos !

L'homme, au loin, tourna la tête.

— Le thé dans dix minutes ! cria-t-elle encore.

De la main, il lui fit signe qu'il avait entendu.

Elle ouvrit la porte à Tuppence.

— Je m'appelle Perry, dit-elle. Alice Perry.

— Et moi Beresford. Mrs Beresford.

— Entrez, Mrs Beresford, faites comme chez vous.

Tuppence resta un instant immobile. Elle avait soudain l'impression de se trouver à la place de Hansel et Gretel. La sorcière vous fait entrer dans sa maison. Une maison en pain d'épice, peut-être... Ou qui aurait dû l'être...

Elle posa de nouveau les yeux sur Alice Perry : non, ce n'était pas la sorcière de la maison en pain d'épice de Hansel et Gretel. C'était une femme parfaitement ordinaire. Et puis non, pas tout à fait ordinaire. Il émanait d'elle une espèce d'étrange et primitive bonté. « Elle pourrait très bien jeter des sorts, se dit Tuppence, mais dans ce cas, je suis sûre que ce seraient de bons sorts. » Elle baissa un peu la tête pour entrer dans la maison.

À l'intérieur, il faisait assez sombre et les dégagements étaient réduits au strict minimum. Elles traversèrent une cuisine et pénétrèrent dans une pièce en enfilade qui était de toute évidence la salle de séjour de la famille. Cette partie de la bâtisse n'avait rien d'enthousiasmant. Ce devait être un ajout tardif, ne remontant guère plus avant que l'époque victorienne. La configuration générale faisait penser à une sorte de long boyau, de corridor qui aurait autrefois desservi l'ensemble des pièces du rez-de-chaussée. Pas de doute, la façon dont on avait divisé la maison ne manquait pas de bizarrerie.

— Asseyez-vous, j'apporte le thé, dit Mrs Perry.

— Permettez-moi de vous aider.

— Ne vous donnez pas cette peine, je n'en ai que pour deux secondes. Le plateau est déjà prêt.

Un sifflement leur parvint de la cuisine. La bouilloire avait manifestement dépassé le stade de la sérénité. Mrs Perry sortit et revint une minute plus tard avec, sur un plateau, le thé, des scones, un pot de confiture, trois tasses et trois soucoupes.

— Vous êtes sûrement déçue, maintenant que vous avez vu l'intérieur, dit Mrs Perry.

La remarque était judicieuse et bien près de la vérité.

— Oh ! non, se défendit sans conviction Tuppence.

— Eh bien moi, à votre place, je le serais. Parce qu'ils ne vont pas ensemble, vous ne trouvez pas ? Je veux dire, l'avant et l'arrière de la maison. Cela dit, elle est confortable. Il n'y a certes pas beaucoup de pièces, pas beaucoup de lumière non plus, mais on s'y retrouve dans le prix.

— Qui a divisé la maison ? Et pourquoi ?

— Oh ! ça s'est fait il y a de nombreuses années, je crois. Je suppose que les propriétaires la trouvaient trop grande ou trop inconfortable. Ils ne voulaient sans doute qu'y passer les week-ends. Alors ils ont gardé les belles pièces, la salle à manger et le salon, ils ont transformé le petit bureau en cuisine et, au premier étage, ils ont pris encore deux chambres à coucher et une salle de bains, et puis ils ont muré le tout, laissant de l'autre côté les cuisines et les vieilles arrière-cuisines qu'ils ont un peu retapées pour donner ceci.

— Qui vit dans l'autre partie de la maison ? Quelqu'un qui ne vient que le week-end ?

— Personne n'y vit en ce moment, répondit Mrs Perry. Prenez donc encore un scone, mon petit.

— Merci.

— Du moins, personne n'est venu ces deux dernières années. Je ne sais même pas à qui appartient la maison aujourd'hui.

— Mais quand vous êtes arrivés la première fois ?

— Une jeune femme avait l'habitude d'y venir en coup de vent, une actrice, paraît-il. Du moins c'est ce qu'on nous a dit. Mais nous ne l'avons jamais vraiment vue. À peine entrevue de

temps à autre. Elle arrivait tard le samedi soir, après le spectacle je suppose, et elle repartait le dimanche en fin d'après-midi.

— Une femme très mystérieuse, hasarda Tuppence d'un ton encourageant.

— C'est bien comme ça que je me la représentais, justement. J'inventais des histoires à son sujet. Parfois je la voyais en Greta Garbo, se promenant comme le faisait la divine, vous savez, avec des lunettes noires, le feutre enfoncé sur la tête. Oh ! mon Dieu, et moi qui ai gardé mon chapeau de sorcière sur la mienne !

Elle l'ôta en riant.

— C'est pour une pièce que nous allons donner à Sutton Chancellor, expliqua-t-elle. Une espèce de conte de fées, surtout destiné aux enfants. Je joue le rôle de la sorcière.

— Oh ! s'écria Tuppence, légèrement déconcertée. Comme c'est amusant, ajouta-t-elle aussitôt.

— Oui, n'est-ce pas ? Je serai parfaite, en sorcière, non ? ajouta-t-elle en riant et en se tapotant le menton. J'ai la tête de l'emploi. J'espère que cela ne va pas donner des idées aux gens. D'ici qu'ils s'imaginent que j'ai le mauvais œil !

— Je ne crois pas qu'on puisse penser ça de vous ! se récria Tuppence. Ou sinon, je suis sûre que vous seriez une sorcière bienfaisante.

— Je suis contente que ce soit votre opinion, répliqua Mrs Perry. Comme je vous le disais, cette actrice — je n'arrive pas à me rappeler son nom maintenant... miss Marchmont je crois bien, mais c'est peut-être tout à fait autre chose —, vous ne pouvez pas imaginer tout ce que je me suis raconté à son sujet. En réalité, je l'ai à peine vue et je lui ai à peine parlé. Parfois je me dis qu'elle devait être tout simplement très timide, un peu névropathe. Elle n'acceptait jamais de recevoir les reporters qui se présentaient. À d'autres moments — vous allez trouver que je suis folle —, je me figurais toutes sortes de choses sinistres à son sujet. Qu'elle avait peur d'être reconnue, par exemple. Qu'elle n'était peut-être pas actrice du tout. Que c'était une criminelle et qu'elle était recherchée par la police. C'est très amusant, parfois,

d'inventer des histoires de ce genre. Surtout quand... eh bien... quand on ne voit pas grand monde.

— Elle venait toujours seule ?

— Ma foi, je n'en jurerais pas. Ces murs qu'on a élevés quand on a partagé la maison en deux, eh bien ils ne sont pas très épais et on entendait parfois des voix. Il me semble qu'elle amenait quelqu'un avec elle à l'occasion. Sans doute un homme, ajouta-t-elle en hochant la tête. C'est peut-être pour ça qu'ils désiraient un coin tranquille comme celui-là.

— Un homme marié, suggéra Tuppence, entrant dans le jeu.

— Oui, marié, c'est ce qu'il y a de plus vraisemblable.

— Ou alors c'était son mari qui venait avec elle. Il avait acheté cette maison isolée parce qu'il voulait la tuer. Il l'a peut-être enterrée dans le jardin ?

— Seigneur ! s'écria Mrs Perry. Vous en avez une imagination ! Je n'avais jamais pensé à ça !

— Il y a quand même quelqu'un qui doit savoir qui elle est, remarqua Tuppence. J'entends, un agent immobilier, quelqu'un de ce genre.

— Ça, sans doute, acquiesça Mrs Perry. Mais je préfère ne pas le savoir, si vous comprenez ce que je veux dire.

— Oh ! oui, répliqua Tuppence. Je comprends.

— Cette maison a une drôle d'atmosphère, vous savez. Elle donne l'impression... l'impression que n'importe quoi peut arriver.

— Personne ne venait faire son ménage, par exemple ?

— C'est difficile de trouver quelqu'un, ici. Il n'y a pas âme qui vive dans les environs.

La porte d'entrée s'ouvrit devant l'homme qui travaillait dans le jardin. Il se lava d'abord les mains au robinet de l'office et pénétra ensuite dans la salle de séjour.

— Je vous présente Amos, mon mari, dit Mrs Perry. Nous avons de la visite, Amos. Mrs Beresford.

— Comment allez-vous ? dit Tuppence.

Amos Perry était grand et dégingandé. Plus grand et plus imposant qu'il n'avait d'abord paru à Tuppence. En dépit de sa

minceur et de la lenteur de sa démarche, il était fort et tout en muscles.

— Enchanté de faire votre connaissance, Mrs Beresford, répondit-il.

Il avait une voix et un sourire agréables, mais Tuppence se demanda un instant s'il avait bien toute sa tête. Il avait le regard un peu ailleurs. Mrs Perry avait-elle cherché à habiter un endroit tranquille à cause de quelque trouble mental chez son mari ?

— Il adore son jardin, signala Mrs Perry.

En sa présence, la conversation s'éteignit. Mrs Perry était à peu près seule à parler encore, mais elle n'était plus la même. Inquiète, elle gardait l'œil fixé sur son mari. Tuppence avait l'impression qu'elle s'efforçait de l'encourager, comme une mère, craignant qu'il ne soit pas à la hauteur, peut pousser son fils à parler et à se montrer sous son meilleur jour devant un étranger. Dès qu'elle eut fini son thé, Tuppence se leva :

— Je dois m'en aller. Merci beaucoup, Mrs Perry, pour votre hospitalité.

— Il faut que vous voyiez le jardin avant de partir, intervint Mr Perry en se levant à son tour. Venez. Moi, je vais vous le montrer.

Elle le suivit dehors, jusqu'à l'endroit où elle l'avait vu bêcher.

— Jolies fleurs, hein ? J'ai des roses anciennes, ici. Regardez celle-là, avec son panachage de rouge et de blanc.

— « Commandant Beaurepaire », diagnostiqua Tuppence.

— Nous, ici, on les appelle « York et Lancastre », rectifia Perry. En souvenir de la guerre des Deux-Roses. Elle sent bon, non ?

— Délicieusement bon.

— Bien meilleur que leurs hybrides de thé actuels.

Ce jardin avait des aspects touchants. Les mauvaises herbes n'étaient pas vraiment tenues en respect, mais les fleurs elles-mêmes, bien qu'en amateur, étaient amoureusement soignées.

— Des couleurs vives, reprit Mr Perry. J'aime les couleurs vives. Des tas de gens s'intéressent à notre jardin. Je suis content que vous soyez venue.

— Je trouve votre jardin et votre maison vraiment très jolis, le félicita Tuppence.

— Vous devriez voir l'autre côté.

— Votre femme m'a dit que personne ne vit dans cette maison. Elle est à louer ? Ou à vendre ?

— Nous n'en savons rien. Il n'y a pas d'écriteau et personne ne vient jamais la visiter.

— Elle doit être bien agréable à habiter.

— Vous cherchez une maison ?

— Oui, répondit Tuppence, saisissant la balle au bond. En fait, oui, nous cherchons quelque chose dans la campagne pour le jour où mon mari se retirera. L'année prochaine, probablement. Mais nous voulons prendre notre temps.

— C'est tranquille ici, si vous aimez la tranquillité.

— Je peux sans doute m'adresser à l'agence immobilière locale ? C'est ce que vous aviez fait ?

— Nous avons d'abord vu une annonce dans le journal. Et après, nous sommes allés à l'agence, oui.

— Où cela ? À Sutton Chancellor ? C'est bien le village dont vous dépendez ?

— Non. L'agence est à Market Basing. Son nom, c'est Russel & Thompson. Vous pourriez les interroger.

— Oui, en effet, acquiesça Tuppence. C'est loin d'ici, Market Basing ?

— Il y a quatre kilomètres jusqu'à Sutton Chancellor, et encore dix kilomètres après jusqu'à Market Basing. À partir de Sutton Chancellor, la route est bonne, mais ici, ce ne sont que des chemins de campagne.

— Je vois. Eh bien, au revoir, Mr Perry, et merci de m'avoir montré votre jardin.

— Attendez une seconde.

Il cueillit une énorme pivoine et, attrapant Tuppence par le revers de sa veste, la lui mit à sa boutonnière :

— Et voilà. Voilà, voilà... Vous êtes très jolie avec ça. Très jolie, ça oui.

Tuppence eut un bref instant de panique. Ce brave homme, grand et fort, l'effrayait soudain. Il la dévisageait en souriant. D'un sourire un peu hagard, presque lubrique.

— Ça fait très joli, sur vous, reprit-il. Très joli.

« Je bénis le ciel de ne plus être une gamine, songea Tuppence. Je ne crois pas du tout que j'aurais apprécié qu'il me mette une fleur à la boutonnière. »

Elle lui dit au revoir et se dépêcha de s'éloigner.

La porte de la maison était ouverte. Tuppence entra pour prendre également congé de Mrs Perry. Celle-ci était dans la cuisine, en train de laver la vaisselle du thé. Machinalement, Tuppence attrapa un torchon et se mit à l'essuyer.

— *Je vous remercie beaucoup, dit-elle. Vous vous êtes montrés si aimables, votre mari et vous, si hospitaliers avec moi... Qu'est-ce que c'est que ça ?*

Du mur de la cuisine, ou plutôt de derrière le mur où, autrefois, devait se trouver une vieille cuisinière à charbon, de grands cris rauques leur parvenaient, ainsi que des coups de griffe.

— C'est un choucas, qui a dû tomber dans la cheminée de l'autre maison. Ça leur arrive, à cette époque de l'année. La semaine dernière, il y en a un qui est tombé dans la nôtre. C'est dans les cheminées qu'ils font leurs nids, vous savez.

— Quoi... dans l'autre maison ?

— Oui. Ça y est, ça recommence.

De nouveau, les criaillements de détresse de l'oiseau leur parvenaient.

— Il n'y a personne pour s'en soucier, à côté, vous comprenez. Les cheminées, ça devrait être entretenu et nettoyé régulièrement.

Les coups de griffe et les criaillements ne cessaient toujours pas.

— Pauvre oiseau, s'émut Tuppence.

— Je sais. Il ne pourra jamais ressortir de là.

— Vous voulez dire qu'il va mourir là-dedans ?

— Oh ! oui. Comme je vous l'ai dit, il y en a un qui est tombé dans notre cheminée. Deux, en fait. L'un était tout jeune. Il était indemne, on l'a porté dehors et il s'est envolé. Mais l'autre était mort.

L'agitation et les criaillements frénétiques n'en finissaient pas.

— Oh ! s'écria Tuppence, si seulement on pouvait y aller !

Mr Perry passa la tête par la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en les regardant tour à tour.

— Il y a un oiseau, Amos. Il doit être dans la cheminée du salon, à côté. Tu l'entends ?

— Eh, ça vient droit du nid de choucas.

— Si seulement on pouvait leur venir en aide, dit Mrs Perry.

— Bah ! de toute façon tu ne pourrais rien faire. Ils vont mourir de peur, sinon d'autre chose.

— Alors ça va sentir, souligna Mrs Perry.

— D'ici, tu ne sentiras rien. Vous avez le cœur tendre, remarqua-t-il en les regardant l'une et l'autre. Comme toutes les femelles. On peut y aller, si vous voulez.

— Comment ça ? Il y a une fenêtre ouverte ?

— On peut entrer par la porte.

— Quelle porte ?

— Celle qui donne ici, sur la cour. Les clefs sont accrochées au-dessus.

Il les conduisit jusqu'au bout de la maison et ouvrit une petite porte qui donnait sur une espèce de serre de bouturage. De là, une autre porte menait dans la maison. À droite du chambranle, six ou sept clefs rouillées étaient suspendues à un clou.

— C'est celle-là, décréta Mr Perry.

Il en attrapa une qu'il mit dans la serrure et, après force ruses et cajoleries, finit par la faire tourner.

— J'y suis déjà entré une fois, expliqua-t-il. J'avais entendu de l'eau couler. Quelqu'un avait mal refermé un robinet.

Les deux femmes le suivirent à l'intérieur, dans un réduit où se trouvaient encore des vases sur une étagère et un évier doté d'un robinet.

— C'est sans aucun doute là qu'on s'occupait des fleurs. Vous voyez ? Il reste encore tout un tas d'ustensiles.

Une autre porte y donnait, pas même verrouillée. Ils l'ouvrirent. Tuppence eut l'impression, cette fois, de pénétrer dans un autre monde. Il y avait un tapis de laine dans le couloir et d'une porte entrouverte leur parvenaient les cris d'un oiseau en détresse.

Les volets intérieurs étaient clos, mais l'un d'eux, mal fermé, laissait pénétrer un rai de lumière. Malgré la semi-obscurité, on distinguait sur le sol un magnifique tapis vert cendré et, contre le mur, une bibliothèque. En revanche, il n'y avait ni table ni chaises. Les meubles avaient été enlevés et on n'avait laissé que les rideaux et les tapis à l'intention du prochain locataire.

Mrs Perry s'approcha de la cheminée. Empêtré dans la grille, un oiseau poussait des cris de détresse. Elle l'attrapa.

— Ouvre la fenêtre si tu peux, Amos, dit-elle.

Amos alla ouvrir les volets intérieurs et poussa la fenêtre. Mrs Perry libéra aussitôt le choucas. Celui-ci retomba sur la pelouse et sautilla deux ou trois fois.

— Il vaut mieux l'achever, dit Perry. Il est blessé.

— Laisse-le un moment, répliqua sa femme. On ne sait jamais. Les oiseaux se remettent très vite. C'est la frayeur qui leur donne l'air d'être paralysés.

Effectivement, quelques instants plus tard, dans un dernier effort et avec un croassement accompagné d'un battement d'ailes, l'oiseau s'envola.

— J'espère qu'il ne va pas retomber dans la cheminée, s'inquiéta Alice Perry. Ils ont l'esprit de contradiction, ces oiseaux. Ils ne savent pas ce qui est bon pour eux. Une fois entrés dans une pièce, ils ne savent plus comment en sortir. Oh ! fit-elle soudain, quelle saleté !

De la cheminée, il était tombé une quantité de suie, de moellons et de morceaux de brique. De toute évidence, elle n'avait pas été remise en état depuis longtemps.

— Il faudrait que quelqu'un vienne habiter ici, soupira Mrs Perry en jetant un coup d'œil autour d'elle.

— Il faudrait en effet que quelqu'un s'occupe de la maison, confirma Tuppence. Qu'un maçon l'examine et fasse le nécessaire, sinon tout finira bientôt par s'écrouler.

— De l'eau a dû s'infiltrer par le toit à l'étage supérieur. Oui, regardez le plafond, ça traverse.

— Quel malheur de laisser une aussi belle maison tomber en ruine, déplora Tuppence. Cette pièce est vraiment magnifique, vous ne trouvez pas ?

Elle regardait autour d'elle et Mrs Perry suivit son exemple. La maison datait de 1790 et possédait toute la grâce des constructions de l'époque. On distinguait encore, sur le papier peint décoloré, les feuilles de saule du dessin original.

— Une ruine, ça l'est déjà, grommela Mr Perry.

Tuppence farfouillait dans les débris récemment tombés dans l'âtre.

— Il faudrait balayer tout ça, observa Mrs Perry.

— Qu'est-ce que tu as à te soucier d'une maison qui ne t'appartient pas ? intervint son mari. Laisse ça tranquille, femme. De toute façon, ce serait du pareil au même demain matin.

Tuppence écartait des morceaux de brique avec les pincettes. Soudain, elle poussa une exclamation de dégoût :

— Ooh !

Deux oiseaux morts gisaient dans les débris.

À en juger par leur aspect, ils étaient morts depuis pas mal de temps.

— Ça, c'est le nid qui est tombé il y a quelques bonnes semaines déjà. Un miracle que ça ne sente pas plus fort, déclara Perry.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Tuppence.

Avec ses pincettes, elle remua une sorte de paquet de loques recouvert de gravats. Puis elle voulut le prendre en main.

— Il ne faut jamais toucher un oiseau mort, lui enjoignit Mrs Perry.

— Ce n'est pas un oiseau, rétorqua Tuppence. Il est tombé quelque chose d'autre par la cheminée. Ça alors ! s'exclama-t-elle, les yeux écarquillés. Une poupée !

Dépenaillé, déchiré, en haillons, la tête roulant sur les épaules, l'objet avait un jour été une poupée. Il lui tomba un œil.

— Voilà qui n'est pas banal, marmonna Tuppence. Je me demande, oui, je me demande comment une poupée a pu réussir à grimper dans une cheminée.

8

Sutton Chancellor

Après avoir quitté la maison du canal, Tuppence roula lentement sur l'étroit chemin en zigzag qui, lui avait-on assuré, devait la conduire à Sutton Chancellor. L'endroit était désert. Aucune habitation en vue, rien que des champs et des barrières d'où partaient des pistes boueuses. La circulation était quasi nulle : elle n'avait rencontré qu'un tracteur et une camionnette, laquelle arborait fièrement une enseigne à la gloire du « Délice de Maman », énorme miche de pain à la mine on ne peut moins naturelle. La flèche de l'église qu'elle avait remarquée au loin semblait s'être volatilisée, mais elle finit par réapparaître, presque à portée de main, après que le chemin eut brusquement tourné de façon abrupte autour d'une ceinture d'arbres. Tuppence jeta un coup d'œil à son compteur : elle avait parcouru trois kilomètres depuis la maison.

L'église – une belle et vieille église – était située dans un enclos de bonne taille, planté d'un if solitaire à sa porte.

Tuppence laissa sa voiture devant le portail couvert du cimetière, entra et resta un moment à examiner l'église et l'enclos. Puis elle gagna l'arche romane du porche et souleva la lourde poignée de la porte. Celle-ci n'était pas fermée. Elle entra.

L'intérieur n'avait rien de remarquable. L'église était sans contredit ancienne, mais elle avait été remise au goût du jour avec un soin jaloux à l'ère victorienne. Ses bancs de pitchpin et ses vitraux rouge et bleu flamboyants avaient eu raison du charme qu'elle avait dû posséder. Une femme entre deux âges, en tailleur de tweed, disposait des fleurs dans des vases de cuivre autour de la chaire après en avoir fini avec la décoration de l'autel. Elle jeta à Tuppence un regard insistant

autant qu'inquisiteur. Celle-ci remontait un des bas-côtés au mur tapissé de plaques commémoratives. Une famille du nom de Warrender semblait avoir été particulièrement bien représentée autrefois en ces lieux. Tous ses membres avaient habité Le Prieuré, à Sutton Chancellor. Le capitaine Warrender, le commandant Warrender, Sarah Elisabeth Warrender, épouse bien-aimée de George Warrender. Une plaque plus récente signalait la mort de Julia Starke, épouse – bien-aimée, elle aussi – de Philip Starke, également du Prieuré, à Sutton Chancellor – ce qui semblait indiquer que la lignée des Warrender s'était éteinte. Aucune de ces plaques commémoratives n'était particulièrement évocatrice ou intéressante. Tuppence ressortit de l'église et en fit le tour. Décidément, l'extérieur était beaucoup plus séduisant que l'intérieur. Début XIV^e, se dit-elle, l'architecture religieuse ayant été au programme de sa formation.

L'édifice étant de bonne taille, Tuppence en déduisit que Sutton Chancellor avait du être, par le passé, beaucoup plus important qu'il ne l'était aujourd'hui. Laissant sa voiture où elle se trouvait, elle entreprit de parcourir le cœur du village.

Il se réduisait à une classique épicerie-bazar de campagne, un bureau de poste et une douzaine de maisonnettes. Deux ou trois d'entre elles arboraient encore leur toit de chaume, mais la plupart étaient sans caractère aucun. Tout au bout se dressaient quelques « logements sociaux », manifestement un peu embarrassés de se trouver là. Sur une porte, une plaque de cuivre indiquait : Arthur Thomas, ramoneur. Un agent immobilier conscient de ses responsabilités n'aurait-il pas dû solliciter les services de ce ramoneur au profit de la maison du canal, qui en avait un sérieux besoin ? Quelle idiote elle faisait de ne pas avoir demandé comment s'appelait cette maison.

Elle revint lentement vers l'église et s'arrêta pour examiner plus attentivement le cimetière. Ce cimetière lui plaisait. Il ne s'y trouvait guère de tombes récentes. La plupart des pierres tombales remontaient à l'époque victorienne ; d'autres, plus anciennes, avaient été à demi-effacées par le lichen et les injures

du temps. Toutes étaient belles. Certaines stèles étaient surmontées de chérubins et entourées de couronnes mortuaires. Tuppence les parcourut en jetant un œil aux inscriptions. Warrender, de nouveau. Mary Warrender, 47 ans, Alice Warrender, 33 ans, colonel John Warrender, tué en Afghanistan. Divers enfants Warrender, morts en bas âge – profondément regrettés – et qu’accompagnaient d’éloquents poèmes porteurs de pieux espoirs. Restait-il encore un Warrender en vie ? Ils avaient cessé d’être enterrés ici, apparemment. Tuppence ne trouva aucune tombe Warrender postérieure à 1843. Après avoir contourné le grand if, elle tomba, derrière l’église, sur un vieil ecclésiastique, penché sur une rangée de pierres tombales, le long d’un mur. Elle s’approcha de lui.

— Bonjour, dit-il aimablement.

— Bonjour, répondit Tuppence. Je visitais l’église...

— Détruite par ses rénovations victoriennes, déplora l’ecclésiastique.

Sa voix était agréable et son sourire amical. On lui aurait donné soixante-dix ans au bas mot, mais Tuppence avait l’impression qu’en dépit de ses rhumatismes et de la difficulté qu’il semblait éprouver à tenir sur ses jambes, il devait être moins âgé que cela.

— On avait trop d’argent, à l’époque victorienne, reprit-il tristement. Et trop de maîtres de forges. Ils étaient pieux, mais n’avaient hélas aucun sens artistique. Aucun goût. Vous avez vu le vitrail est ? demanda-t-il en frissonnant.

— Effroyable, reconnut Tuppence.

— Je ne saurais mieux dire. Je suis le pasteur, ajouta-t-il comme si cela n’allait pas de soi.

— Je m’en serais doutée, répondit poliment Tuppence. Vous êtes dans le pays depuis longtemps ?

— Dix ans, mon petit. C’est une bonne paroisse. Les gens – pour autant qu’il y en a – sont gentils. J’ai été très heureux ici. Ils n’aiment pas beaucoup mes sermons, remarquez. Je fais de mon mieux mais, évidemment, je ne peux pas me vanter d’être

outrageusement moderne. Asseyez-vous, dit-il, en lui offrant l'hospitalité d'une pierre tombale toute proche.

Tuppence y prit place avec reconnaissance et le pasteur s'assit à côté d'elle, sur la tombe voisine.

— Je ne peux pas rester debout très longtemps, expliqua-t-il en s'excusant. Puis-je vous être de quelque utilité ou êtes-vous seulement de passage ?

— Seulement de passage. J'ai eu envie de jeter un coup d'œil à l'église. Je me suis vaguement perdue en voiture, dans toutes ces petites routes.

— Oui, oui. Il n'est pas très commode de trouver son chemin, par ici. Les panneaux indicateurs sont presque tous cassés et la municipalité ne s'occupe pas de les faire réparer comme elle le devrait. D'ailleurs, ça n'a pas beaucoup d'importance. En général, les gens qui empruntent nos voies vicinales n'ont pas d'objectif particulier. Ceux qui en ont un ne quittent pas les routes principales. Épouvantables, ajouta-t-il. Surtout la nouvelle autoroute. Du moins, c'est mon avis. Ce bruit, cette vitesse, cette manière insensée de conduire... Oh ! et puis ne faite pas attention à moi. Je suis un vieil ours. Vous ne devinerez jamais ce que je fais ici, poursuivit-il.

— J'ai vu que vous examiniez les pierres tombales, répondit Tuppence. Elles ont fait l'objet de vandalisme ? Des adolescents les ont mises en pièces ?

— Non. Remarquez, il est normal qu'une telle pensée vous vienne à l'esprit, avec toutes ces cabines téléphoniques saccagées et toutes ces déprédations auxquelles se livrent nos jeunes vandales par les temps qui courent. Les pauvres enfants, ils n'ont rien de mieux à faire, je suppose. Rien ne les amuse plus que casser. C'est triste, non ? Très triste. Non, il ne s'est rien passé de tel. Ils sont très gentils, ici, pour la plupart. Non, je cherche simplement la tombe d'un enfant.

Tuppence s'agita sur sa pierre tombale.

— La tombe d'un enfant ?

— Oui, une fillette. J'ai reçu une lettre, d'un certain commandant Waters, me demandant si par hasard une petite

filles n'avait pas été enterrée ici. J'ai regardé dans le registre de la paroisse, bien sûr, mais je n'ai rien trouvé à ce nom. J'ai pensé qu'on avait peut-être commis une erreur de transcription, c'est pourquoi je suis venu ici, jeter un coup d'œil aux pierres tombales.

— Quel était son prénom ?

— Il n'en savait rien. Peut-être Julia, comme sa mère.

— Quel âge avait cette enfant ?

— De cela non plus, il n'était pas sûr. Plutôt vague, tout ceci. Je crois que cet homme se trompe de village. Je ne me rappelle pas avoir jamais entendu parler d'un Waters qui aurait vécu ici.

— Et les Warrender ? demanda Tuppence. L'église est pleine de plaques commémoratives à ce nom, et on le trouve aussi sur de nombreuses pierres tombales.

— Ah ! la lignée est maintenant éteinte. Ils possédaient une magnifique propriété, un vieux prieuré du XIV^e siècle. Il a été détruit dans un incendie il y a une centaine d'années, à la suite de quoi les Warrender sont partis pour ne plus jamais revenir. À l'époque victorienne, un dénommé Starke a fait construire au même endroit une nouvelle maison. Hideuse, mais confortable paraît-il. Très confortable. Avec salles de bains, voyez-vous, et tout ce qui s'ensuit. Je veux bien croire que c'est d'une certaine importance, toutes ces fantaisies modernes...

— C'est quand même bizarre que quelqu'un écrive pour s'enquérir de la tombe d'une fillette, remarqua Tuppence. Ce quelqu'un... c'est un parent ?

— C'est le père de l'enfant, répondit le pasteur. Encore une tragédie de la guerre, sans doute. Un mariage qui s'est défait quand le mari a été envoyé au combat sur le Continent. Une enfant est née, qu'il n'a jamais vue. Ce serait une adulte aujourd'hui, si elle avait vécu. Il doit y avoir vingt ans de ça, ou plus.

— Il a attendu bien longtemps pour la chercher, non ?

— Apparemment, il n'aurait appris que récemment l'existence de cette enfant. Par pur hasard. C'est une curieuse histoire.

— Qu'est-ce qui lui a fait penser que la fillette pourrait avoir été enterrée ici ?

— J'imagine que quelqu'un qui avait rencontré sa femme pendant la guerre lui a dit que celle-ci vivait à Sutton Chancellor. Cela arrive, vous savez. Vous vous trouvez tout à coup nez à nez avec un ami, ou une connaissance, que vous n'avez pas vu depuis des années, et voilà qu'il vous donne soudain des nouvelles du passé, que vous n'auriez pu obtenir d'aucune autre manière. Mais elle n'habite certainement plus ici. Personne de ce nom n'a vécu ici, du moins depuis que j'y suis. Ni, pour ce que j'en sais, dans les environs. Évidemment, la mère pourrait avoir changé de nom. Quoi qu'il en soit, le père doit avoir mis des notaires et des détectives sur la piste, et ils finiront bien par trouver quelque chose. Mais cela prendra du temps.

— *S'agissait-il de votre malheureuse enfant ? murmura Tuppence.*

— Que dites-vous, mon petit ?

— *Rien, répondit Tuppence. C'est une question que quelqu'un m'a posée l'autre jour. S'agissait-il de votre malheureuse enfant ? S'entendre demander ça tout à coup, c'est plutôt surprenant. Mais je ne pense pas que la vieille dame qui a prononcé cette phrase savait de quoi elle parlait.*

— J'imagine, j'imagine. J'en fais souvent autant. Je me surprends parfois à dire des choses sans en comprendre la signification. C'est démoralisant.

— Vous n'ignorez rien des gens qui habitent ici à l'heure actuelle, je suppose ? reprit Tuppence.

— Ma foi, non. Mais il n'y a pas grand-chose à savoir. Pourquoi ? Vous cherchez des renseignements sur quelqu'un ?

— Je me demandais si une Mrs Lancaster avait jamais vécu ici.

— Lancaster ? Non, cela ne me rappelle rien.

— Et puis il y a une maison... Je roulais sans but, aujourd'hui, par les chemins creux...

— Je sais ce que c'est. Ils sont très jolis, nos chemins creux. Et vous pouvez y trouver des spécimens très rares. Botaniques, j'entends. Dans les haies, surtout. Personne ne cueille les fleurs de ces haies. Il n'y a pas beaucoup de touristes, par ici. Oui, il m'est arrivé de trouver des spécimens très rares, le géranium sauvage dit Bec-de-grue à feuille molle, pour ne citer que celui-là...

— J'ai vu une maison, près du canal, intervint Tuppence qui n'avait pas l'intention de se laisser égarer dans la botanique. Près d'un petit pont en dos d'âne. À trois kilomètres d'ici à peu près. Je me demande comment elle s'appelle.

— Attendez. Le canal... un pont en dos d'âne... Ma foi, il y a plusieurs maisons dans ce cas. Il y a la ferme Merricot...

— Non, ce n'était pas une ferme.

— Ah ! alors c'est la maison des Perry, Amos et Alice Perry.

— C'est exact, confirma Tuppence. Mr et Mrs Perry.

— C'est une femme au physique remarquable, n'est-ce pas ? Très remarquable. Elle a un visage médiéval, vous ne trouvez pas ? Elle va jouer la sorcière dans la pièce que nous préparons avec les élèves de l'école. Elle ressemble assez à une sorcière, non ?

— Oui, acquiesça Tuppence. À une sorcière sympathique.

— Comme vous dites, mon petit, vous avez tout à fait raison. Oui, à une sorcière sympathique.

— Mais lui...

— *Oui, le pauvre... Il n'est pas tout à fait compos mentis, mais il ne ferait pas de mal à une mouche.*

— Ils ont été très gentils avec moi. Ils m'ont invitée à prendre le thé, raconta Tuppence. Mais j'aimerais connaître le nom de la maison. J'ai oublié de le leur demander. Ils n'en habitent que la moitié, n'est-ce pas ?

— *Oui, oui. Dans ce qui était autrefois les cuisines. Eux, ils l'appellent Waterside, « Au bord de l'Eau », je crois, alors qu'auparavant son nom était Watermead, « La Noue ». Beaucoup plus joli, à mon avis.*

— À qui appartient l'autre moitié ?

— Eh bien, toute la propriété appartenait à l'origine aux Bradley. Mais cela fait un bout de temps, trente ou quarante ans, à mon avis. Puis elle a été vendue et revendue, et ensuite elle est restée vide longtemps. Quand je suis arrivé ici, elle ne servait que de maison de week-end à une actrice, miss Margrave, je crois. Elle n'était pas souvent là. Elle ne venait que de temps en temps. Je ne l'ai jamais vue. Elle ne mettait jamais les pieds à l'église. Je l'ai seulement aperçue de loin. Une belle créature. Une très, très belle créature.

— Et qui possède maintenant la maison ? insista Tuppence.

— Je n'en ai aucune idée. Peut-être lui appartient-elle encore. La moitié occupée par les Perry ne leur est que louée.

— Je l'ai reconnue tout de suite, dès que je l'ai vue, expliqua Tuppence, parce que je possède un tableau la représentant.

— Vraiment ? Ce doit être un de ceux de Boscombe, ou ne s'appelait-il pas plutôt Boscobel ? J'ai oublié. Un nom comme ça en tout cas. Un Cornouaillais assez connu, je crois. Il doit être mort, à l'heure qu'il est. Oui, il venait ici assez souvent et il croquait tous les alentours. Il faisait aussi des peintures à l'huile. De très jolis paysages, parfois.

— Ce tableau, c'est un cadeau qu'on a fait à ma tante, qui est morte il y a un mois. C'est une certaine Mrs Lancaster qui le lui a donné. C'est pourquoi je vous ai demandé si vous connaissiez ce nom.

Mais le pasteur, une fois de plus, secoua la tête :

— Lancaster ? Lancaster... Non, ça ne me rappelle rien. Ah ! mais il y a quelqu'un ici que vous pourriez interroger. C'est notre chère miss Bligh. Très active, miss Bligh. Elle sait tout sur toute la paroisse. Elle dirige tout. Le Cercle des Femmes, les Scouts, les Guides, absolument tout. Adressez-vous à elle et à personne d'autre. Très active, miss Bligh, vraiment très, très active.

Le pasteur soupira. L'activité de miss Bligh semblait lui peser.

— *On l'appelle Nellie De-quoi-j'me-mêle, au village. Les gosses le scandent même parfois sur son passage. Nellie De-*

quoi-j'me-mêle ! Nellie De-quoi-j'me-mêle ! Mais Nellie n'est même pas son vrai nom. Elle doit se prénommer quelque chose comme Gertrude ou Geraldine.

Miss Bligh, qui n'était autre que la femme en tailleur de tweed que Tuppence avait aperçue dans l'église, s'approchait d'eux à pas pressés, un arrosoir à la main. Elle regardait Tuppence avec une intense curiosité et, accélérant encore le pas, entama la conversation avant même de les avoir rejoints.

— J'ai fini ! s'exclama-t-elle gaiement. Ç'a été un tourbillon, aujourd'hui. Un tourbillon ! Évidemment, comme vous le savez, mon cher pasteur, je fais d'habitude l'église le matin. Mais vous n'imaginez pas le temps qu'a pris cette réunion d'urgence à la salle paroissiale ! Des discussions à n'en plus finir. Je me dis parfois que les gens émettent des objections juste pour le plaisir. Mrs Parrington a été particulièrement agaçante. Elle voulait qu'on discute tout par le menu et trouvait toujours qu'on n'avait pas obtenu assez de devis de firmes différentes. De toute façon, tout cela représente si peu d'argent que quelques shillings de plus ou de moins n'y changeront pas grand-chose. Et on peut faire confiance à Burkenhead. Entre nous, mon cher pasteur, j'estime que vous ne devriez pas rester assis sur cette tombe.

— C'est irrévérencieux, sans doute ?

— *Oh ! non, bien sûr que non, je ne songeais pas du tout à ça. Je pensais à la pierre, elle est humide, comprenez-vous, et avec vos rhumatismes...*

Elle eut un regard oblique, interrogateur, en direction de Tuppence.

— Permettez-moi de vous présenter à miss Bligh, dit le pasteur. Voici... voici...

— Mrs Beresford, dit Tuppence.

— Ah ! oui, je vous ai vue tout à l'heure, vous visitiez l'église, n'est-ce pas ? J'aurais dû venir à vous et attirer votre attention sur quelques points intéressants, mais j'étais tellement pressée de terminer mon travail...

— C'est moi qui aurais dû venir à vous et vous aider, répliqua Tuppence de son ton le plus suave. Mais je ne vous aurais sans doute pas servi à grand-chose car on voit bien que vous possédez à fond l'art du bouquet.

— Ma foi, c'est très gentil à vous de le dire, mais c'est la vérité. J'arrange les fleurs dans l'église depuis... oh ! j'ai perdu le compte des années. Pour les fêtes scolaires, nous laissons les élèves composer eux-mêmes leurs brassées de fleurs sauvages, mais évidemment, les pauvres petits, ils n'y entendent rien. Je leur montrerais volontiers comment faire, mais Mrs Peake décrète qu'il ne saurait en être question. Elle est tellement bizarre. Elle prétend que ça leur ôterait tout esprit d'initiative. Vous séjournez ici ?

— Je me rends à Market Basing, répondit Tuppence. Peut-être seriez-vous en mesure de m'indiquer là-bas un petit hôtel tranquille où je pourrais descendre ?

— *Eh bien, je crains que vous ne soyez un peu déçue. C'est une place marchande, vous savez. Une de ces bourgades qui ne vivent que pour leur champ de foire. Elle ne pourvoit pas du tout aux besoins des automobilistes. Le Dragon Bleu s'est vu attribuer deux étoiles, mais en vérité, ces étoiles ne signifient souvent rigoureusement rien. Je pense que le Lamb vous plaira mieux. Il est plus tranquille. Vous comptez rester là longtemps ?*

— Oh ! non, un jour ou deux, le temps d'explorer un peu les environs.

— Il n'y a hélas pas grand-chose à y voir, déplora le pasteur. Pas de vieilles pierres, rien de ce genre. Notre région est purement rurale et agricole. Mais paisible, vous savez, très paisible. Avec, comme je vous l'ai dit, quelques fleurs sauvages que vous ne trouverez nulle part ailleurs.

— Ah ! oui, confirma Tuppence, j'en ai entendu parler et j'ai hâte d'en cueillir quelques spécimens. Je profiterai des moments de répit que me laissera ma chasse aux maisons.

— Mon Dieu, comme c'est intéressant ! s'exclama miss Bligh. Vous pensez vous installer dans les environs ?

— C'est-à-dire, mon mari et moi ne sommes pas fixés sur une région en particulier, répondit Tuppence, et nous ne sommes pas non plus pressés. Il ne prendra pas sa retraite avant dix-huit mois. Mais je trouve qu'il vaut toujours mieux avoir l'œil fureteur. Personnellement, ce que je préfère, c'est m'installer quelque part pendant quatre ou cinq jours, prendre la liste de toutes les petites propriétés sur le marché, et en faire le tour. Faire l'aller et retour depuis Londres pour visiter une seule et unique maison, c'est à mon avis trop fatigant.

— Comme je vous comprends ! Vous êtes en voiture, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Tuppence. Je dois passer voir un agent immobilier demain matin, à Market Basing. Il n'y a rien dans ce village-ci où je pourrais passer la nuit, par hasard ?

— Nous avons bien sûr Mrs Copleigh, s'empressa miss Bligh. Elle prend des hôtes l'été. Des vacanciers. Elle est d'une propreté exemplaire. Toutes ses chambres le sont aussi. Évidemment, elle n'offre que le lit et le petit déjeuner, à la rigueur un léger souper le soir. Mais je ne crois pas qu'elle prenne qui que ce soit avant le mois d'août, ou de juillet au plus tôt.

— Peut-être pourrais-je pousser jusque chez elle afin d'en avoir le cœur net, suggéra Tuppence.

— C'est une femme des plus respectables, mais elle a la langue trop bien pendue, prévint le pasteur. Elle n'arrête jamais de parler, pas une seconde.

— Les bavardages et les potins font partie de la vie de ces petits villages, fit observer miss Bligh. Si j'aidais Mrs Beresford, ce serait une bonne idée. Je peux la conduire chez Mrs Copleigh et voir ce qu'il est possible d'envisager.

— Ce serait très aimable de votre part, reconnut Tuppence.

— Alors, allons-y, répliqua vivement miss Bligh. Au revoir, pasteur. Vous cherchez toujours ? Triste besogne, d'autant plus qu'elle a peu de chances d'aboutir. Cette requête n'est vraiment pas raisonnable, à mon avis.

Tuppence prit congé du pasteur en lui assurant qu'elle serait heureuse de l'aider, si faire se pouvait :

— Je serais prête à passer une heure ou deux à inspecter les diverses pierres tombales. J'ai une très bonne vue pour mon âge. C'est juste le nom de Waters que vous cherchez ?

— Pas vraiment, répondit le pasteur. C'est surtout l'âge qui compte. Une enfant de sept ans environ. Le commandant Waters estime que sa femme a pu changer de nom et que l'enfant figure peut-être sous son nouveau patronyme. Et comme il n'a pas la moindre idée de ce que le nouveau patronyme en question pourrait bien être, cela ne nous facilite pas les recherches.

— Tout cela ne tient pas debout, décréta miss Bligh. Vous n'auriez jamais dû accepter une corvée pareille. C'est monstrueux, une demande comme ça.

— Le pauvre homme semble tellement perdu, se défendit le pasteur. Toute cette histoire est bien triste. Mais je m'en voudrais de vous retenir.

En route, chaperonnée par miss Bligh, Tuppence se dit que Mrs Copleigh, quelle que soit sa réputation, pouvait difficilement être plus bavarde que miss Bligh elle-même. Un torrent de déclarations à la fois précipitées et impérieuses s'échappait de sa bouche.

La maison de Mrs Copleigh, agréable et spacieuse, était en retrait de la rue, avec un jardinet fleuri sur le devant, un perron peint en blanc et une poignée de cuivre étincelant de mille feux. Quant à Mrs Copleigh elle-même, Tuppence eut l'impression qu'elle sortait tout droit d'un roman de Dickens. Toute petite et boulotte, elle paraissait arriver vers vous en roulant comme une balle de caoutchouc. Elle avait les yeux vifs et brillants, les cheveux blonds en boudins et un air d'extraordinaire vigueur. Elle commença par émettre des réserves :

— Ma foi, vous comprenez, je n'ai pas l'habitude. Non. Nous deux avec mon mari, nous disons toujours : « Les vacanciers, c'est différent, » Aujourd'hui, tous ceux qui le peuvent le font. Et moi la première, bien sûr. Mais pas à cette saison. Pas avant

juillet. Cependant, si c'est seulement pour quelques jours et si la dame ne craint pas un peu d'inconfort, alors peut-être que...

Tuppence lui assura qu'elle n'était pas difficile et Mrs Copleigh, après l'avoir observée avec attention – sans pour autant interrompre son flot de paroles –, l'invita à monter voir la chambre, après quoi on pourrait envisager un arrangement.

Mrs Bligh s'arracha alors à leur compagnie, à grand regret car elle n'avait pas encore réussi à extorquer à Tuppence tous les renseignements qu'elle désirait : à savoir d'où elle venait, quels étaient la profession et l'âge de son mari, si elle avait des enfants, et autres questions d'un intérêt vital. Mais il se trouvait qu'une réunion devait se tenir chez elle, sous sa présidence, et elle tremblait de peur que quelqu'un d'autre ne s'empare de ce poste tant convoité.

— Vous serez très bien chez Mrs Copleigh, assura-t-elle à Tuppence. Elle va s'occuper de vous, je n'en doute pas. Et votre voiture ?

— J'irai la chercher tout à l'heure. Mrs Copleigh me dira où la garer, La rue est assez large ici, je peux même la laisser dehors, non ?

— Mon mari fera beaucoup mieux, trancha Mrs Copleigh. Il la mettra dans le hangar, juste là-derrrière, dans le champ. Elle y sera très bien.

Les choses amicalement arrangées sur cette base, miss Bligh se dépêcha de courir à son rendez-vous. Le problème soulevé ensuite fut celui du dîner. Tuppence demanda s'il y avait un pub dans le village.

— Oh ! aucun endroit qu'une dame puisse fréquenter, répondit Mrs Copleigh. Mais si vous pouvez vous contenter de deux œufs et d'une tranche de jambon, avec un peu de pain et de la confiture maison, peut-être que...

Tuppence lui assura que ce serait plus que parfait. Sa chambre était petite mais gaie et agréable, avec un papier orné de boutons de roses, un lit apparemment confortable et un petit air de propreté immaculée.

— Oui, c'est un très joli papier peint, miss, dit Mrs Copleigh, qui semblait décidée à attribuer à Tuppence un statut de célibataire. On l'a choisi rapport aux jeunes mariés qui viendraient ici en voyage de noces. Romantique, si vous voyez ce que je veux dire...

Tuppence tomba d'accord avec elle qu'un état d'esprit romantique était en l'occurrence chose éminemment désirable.

— Ils n'ont pas des mille et des cents à dépenser, de nos jours, ces jeunes mariés. Ce n'est plus comme dans le temps. La plupart en sont à faire des économies pour s'acheter un pavillon, ou ont déjà des mensualités à régler. Ou alors ils veulent se meubler à crédit, ce qui ne leur permet pas de s'offrir une lune de miel mirobolante. Ils sont prudents, les jeunes, vous savez. Ce n'est pas eux qui jetteraient leur argent par les fenêtres.

Elle redescendit l'escalier en faisant claquer ses chaussures et sans cesser de parler. Tuppence s'allongea sur le lit pour faire un petit somme d'une demi-heure après cette journée plutôt fatigante. Cela dit, elle fondait de grands espoirs en Mrs Copleigh. Elle se faisait fort, une fois bien reposée, de rendre la conversation on ne peut plus fructueuse. Elle apprendrait certainement tout ce qu'il était possible de savoir sur la maison près du pont, sur qui avait vécu là, qui avait bonne ou mauvaise réputation dans le voisinage, quels avaient été les principaux scandales et autres sujets d'intérêt de ce genre.

Elle en fut plus convaincue que jamais après avoir fait la connaissance de Mr Copleigh, spécimen humain qui ouvrait à peine la bouche. Sa conversation était essentiellement composée de grommellements, la plupart du temps affirmatifs. D'un ton plus assourdi, il exprimait parfois un désaccord. Mais, pour autant que Tuppence pût en juger, il se contentait de laisser sa femme parler. Il n'écoutait la plupart du temps que d'une oreille, occupé qu'il était à organiser sa journée du lendemain, qui se trouvait cette fois être jour de marché.

Rien n'aurait pu mieux convenir à Tuppence. La situation aurait pu se résumer par le slogan suivant : « L'information que

vous cherchez, c'est nous qui la détenons. » Mrs Copleigh valait tous les postes de radio et de télévision du monde. Il suffisait de tourner le bouton et les mots s'en échappaient, accompagnés de gestes et d'une infinité d'expressions de physionomie. Si sa silhouette était celle d'une balle en caoutchouc, son visage, lui, paraissait pétri de pâte à modeler. Les gens dont elle parlait prenaient aussitôt forme de caricatures vivantes.

Tuppence mangea ses œufs au bacon avec d'épaisses tranches de pain et de beurre, chanta les louanges de la confiture de mûre maison – sa confiture favorite comme elle le proclama sincèrement haut et fort –, tout en faisant de son mieux pour emmagasiner le flot des informations qui lui parvenaient de façon à pouvoir les noter plus tard. Un panorama complet du passé de la région se déroulait devant ses yeux.

Malheureusement, ces récits n'obéissaient pas à un ordre chronologique, ce qui en rendait parfois la compréhension difficile. Mrs Copleigh sautait allègrement de quinze ans en arrière à deux ans en arrière pour retourner sans crier gare aux années vingt avec un détour par le mois précédent. Il faudrait soigneusement trier tout ça. Mais pour obtenir quoi, en fin de compte ?

Le premier bouton que Tuppence avait tourné n'avait rien donné. Il s'agissait de Mrs Lancaster.

— Je pense qu'elle était des environs, avait hasardé Tuppence d'un ton aussi vague que possible. Elle possédait un tableau, un très joli tableau, peint par un artiste qui devait être connu par ici...

— Quel nom que vous avez dit, déjà ?

— Lancaster.

— Non. Je ne me souviens d'aucun Lancaster dans les parages. Lancaster... Lancaster... Je me rappelle un monsieur qui a eu un accident de voiture. Non, c'est la voiture qui m'y fait penser. Une Lancaster. Mais pas de Mrs Lancaster. Ça ne serait pas par hasard miss Bolton ? Elle aurait dans les soixante-dix ans actuellement. Elle aurait pu épouser un Mr Lancaster. Elle

est partie pour l'étranger et j'ai entendu dire qu'elle s'y était mariée.

— L'auteur du tableau qu'elle a donné à ma tante est un certain Boscobel, si je me souviens bien, avait précisé Tuppence... Quel délice, cette confiture !

— À cause que je n'y mets pas de pommes, comme la plupart des gens. Ça gélifie mieux, à ce qu'il paraît, mais ça enlève tout le goût.

— Oui, avait approuvé Tuppence. Je suis bien d'accord avec vous.

— Qui c'est, le peintre que vous avez dit ? Ça commence par un B, mais je n'ai pas bien compris le nom.

— Boscobel, je crois.

— Oh ! je me rappelle très bien Mr Boscowan. Attendez voir. Ça devait être... La dernière fois qu'il est venu ici, ça remonte à au moins quinze ans. Il était venu plusieurs années de suite. Il aimait l'endroit. Même qu'il louait une maison. Une de celles que la ferme Hart destinait à ses ouvriers agricoles. Mais la municipalité en a fait construire d'autres. Quatre nouvelles maisons spécialement pour eux.

« C'était un vrai artiste, ce Mr Boscowan, avait repris Mrs Copleigh. Il portait de drôles de vestons. En velours côtelé, je crois bien. Troués aux coudes et qu'il enfilait sur des chemises vertes et jaunes. Oh ! il était très pittoresque, ça oui. J'aimais beaucoup ses tableaux. Il faisait une exposition tous les ans. Aux environs de Noël, je crois. Non, qu'est-ce que je raconte, ça devait être en été. En hiver, il n'était jamais là. Oui, très jolis, ses tableaux. Rien d'angoissant, si vous voyez ce que je veux dire. Juste une maison, avec deux ou trois arbres, ou bien une ou deux vaches qui regardent par-dessus une barrière. Mais très jolis, très paisibles, avec de belles couleurs. Pas comme font certains de ces jeunes, au jour d'aujourd'hui. »

— Vous avez beaucoup d'artistes, par ici ?

— Pas vraiment. Oh ! à franchement parler, non. Parfois, en été, une ou deux dames qui dessinent. Mais ne me demandez pas ce que j'en pense. On a eu un jeunot l'année dernière, qui se

prétendait artiste. Mal rasé. Je ne peux pas dire que ses tableaux me plaisaient. Des drôles de couleurs qui tourbillonnaient dans n'importe quel sens. Une poule n'y aurait pas retrouvé ses petits. Ça ne l'a pas empêché d'en vendre pas mal, de ces peintures. Avec ça qu'elles n'étaient pas bon marché.

— Cinq livres, voilà ce qu'elles auraient dû coûter, intervint Mr Copleigh, si soudainement que Tuppence sursauta.

— C'est ce que pense mon mari, expliqua Mrs Copleigh, reprenant son rôle d'interprète. Pour lui, aucun tableau ne devrait coûter plus de cinq livres. Les tubes de peinture, c'est moins cher que ça. C'est bien ce que tu penses, n'est-ce pas, George ?

— Ah ! fit George.

— *Mr Boscowan a peint la maison près du canal et du pont... Waterside, ou Dieu sait comment elle s'appelle. Je suis arrivée par là, aujourd'hui.*

— Ah ! c'est par là que vous êtes venue ? Quelle route, hein ? Tellement étroite. C'est une maison bien isolée, c'est ce que j'ai toujours pensé. Moi qui vous cause, je ne voudrais pas y vivre. Trop à l'écart. Tu ne trouves pas, George ?

George émit un borborygme qui exprimait un vague désaccord, peut-être même un peu de mépris pour la couardise des femmes.

— Alice Perry habite là, signala Mrs Copleigh.

Tuppence abandonna son enquête sur Mr Boscowan pour bifurquer sur la piste des Perry. Il valait toujours mieux, elle l'avait compris, suivre Mrs Copleigh dans sa façon de sauter d'un sujet à l'autre.

— Drôle de couple, ces deux-là, commenta Mrs Copleigh.

George émit un grognement d'approbation.

— Ils vivent dans leur cocon. Ils ne se mélangent pas beaucoup, comme on dit. Et cette dégaine qu'elle affiche, je vous le demande un peu, cette Alice Perry.

— Une folle, décréta Mr Copleigh.

— *Bon, je n'irais pas jusque-là. Elle a l'air d'une folle, c'est vrai, avec tous ses cheveux qui flottent au vent. Et ces vestes*

d'homme et ces grandes bottes de caoutchouc qu'elle porte tout le temps. Et les choses étranges qu'elle dit, sans compter qu'elle répond souvent à côté de la question que vous lui posez. Mais folle, non, je ne dirais pas ça. Bizarre, c'est tout.

— Est-ce que les gens l'aiment ?

— On la connaît à peine, et pourtant ça fait plusieurs années qu'ils sont là. Évidemment, on colporte toutes sortes de ragots à son sujet, mais c'est toujours comme ça, pas vrai ?

— Quelles sortes de ragots ?

Mrs Copleigh n'avait rien contre les questions directes, elle n'était que trop impatiente d'y répondre :

— Elle convoquerait les esprits le soir, à ce qu'on dit. À s'asseoir autour d'une table. Et à ce qui paraîtrait que, la nuit, il y a comme des lumières qui rôdent autour de la maison. Et on dit aussi qu'elle lit des livres pour initiés. Avec tout plein de dessins... des cercles et puis des étoiles. Mais si vous voulez mon avis, celui des deux qui n'a pas toute sa tête, c'est Amos Perry.

— Il est un peu simplet, c'est tout, intervint Mr Copleigh avec indulgence.

— Là, tu n'as peut-être pas tort. N'empêche qu'il a eu droit pendant un temps à son lot de racontars lui aussi. Il adore son jardin, mais il n'y connaît pas grand-chose.

— Ils n'ont que la moitié de la maison, n'est-ce pas ? enchaîna Tuppence. Mrs Perry m'a invitée très gentiment à entrer.

— Vraiment ? Elle vous a invitée ? Je ne crois pas que j'aurais aimé entrer dans cette maison, frissonna Mrs Copleigh.

— Leur côté est sans problème, lui garantit Mr Copleigh.

— L'autre côté ne l'est pas ? demanda Tuppence. Le côté qui donne sur le canal ?

— Ma foi, il court un tas d'histoires à ce propos. Évidemment, ça fait des années que personne n'y vit plus. On raconte qu'il y a quelque chose d'étrange, là-bas. Tout un tas d'histoires. Mais quand vous cherchez à creuser, aucune que quelqu'un se rappelle vraiment. Toutes d'il y a très longtemps.

Elle a été construite il y a plus de cent ans, vous savez. Par un gentilhomme de la Cour pour une jolie dame, à ce qu'on dit.

— De la cour de la reine Victoria ? demanda Tuppence avec intérêt.

— Non, je ne crois pas. Elle, elle était bizarre, la vieille reine. Non, avant ça. Du temps d'un des George. Ce gentilhomme, il venait la voir régulièrement, et un jour qu'ils s'étaient disputés, il lui a coupé la gorge.

— Quelle horreur ! s'écria Tuppence. Et il a été pendu ?

— Non. Oh ! non, pensez donc ! D'après ce qui se dit, pour se débarrasser de sa dépouille, il l'aurait emmurée dans la cheminée.

— Emmurée dans la cheminée !

— Il y en a qui prétendent que c'était une nonne qui s'était enfuie de son couvent, et que c'est pour ça qu'il fallait qu'elle soit emmurée. C'est comme ça qu'ils pratiquent, dans les couvents.

— Mais ce ne sont pas des nonnes qui l'ont emmurée !

— Non, non. C'est lui, son amant, celui qui lui avait fait passer le goût du pain. Il a briqueté la cheminée de bas en haut, d'après ce qu'on dit, et scellé une grande plaque de métal par là-dessus. Quoi qu'il en soit, on ne l'a plus jamais vue se promener dans ses beaux atours, la malheureuse. Vous en trouverez bien sûr pour vous dire qu'elle est partie avec lui, vivre en ville ou ailleurs. Les gens entendaient des bruits et voyaient des lumières, le soir, dans la maison et, à la nuit tombée, il y en a encore beaucoup qui refusent de s'en approcher.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? demanda Tuppence, qui estimait que remonter au-delà du règne de la reine Victoria était aller chercher un peu loin dans le passé.

— *Ma foi, tellement de choses, je ne sais pas au juste. Je crois qu'un fermier, un nommé Blodgick, l'a achetée. Il n'est pas resté longtemps. Un gentleman-farmer, comme on dit. La maison lui plaisait, sans doute, mais les terres, il ne savait pas trop qu'en faire. Alors il l'a revendue. Elle a changé de main plus souvent qu'à son tour, avec des ouvriers qui venaient*

toujours faire des transformations... des nouvelles salles de bains, ce genre de fantaisies. Un moment, il y a eu un couple, je crois, qui élevait des poulets. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que cette maison commençait à avoir la réputation de porter la poisse. Tout ça, c'était avant mon temps. Je crois que Mr Boscowan a songé, lui aussi, à l'acheter. C'est à ce moment-là qu'il a peint son tableau.

— Quel âge, à peu près, avait Mr Boscowan quand il était ici ?

— Quarante, je dirais, peut-être un peu plus. Il n'était pas mal, dans son genre. Un peu trop enveloppé, quand même. Et sacré coureur de jupons, avec ça.

— Ah ! grogna Mr Copleigh, et cette fois c'était une mise en garde.

— Enfin, les artistes, nous savons toutes ce que c'est, reprit Mrs Copleigh, incluant Tuppence dans la possession de cette science. Ils vont souvent en France et prennent des manières françaises...

— Il n'était pas marié ?

— Non. Pas quand il est venu la première fois. Il avait le béguin pour la fille de Mrs Charrington, mais ça n'a rien donné. Une fille charmante, mais trop jeune pour lui. Elle n'avait pas plus de vingt-cinq ans.

— Qui était Mrs Charrington ? interrogea Tuppence, prise au dépourvu par cette introduction de nouveaux personnages.

« Mais qu'est-ce que je fabrique ici ? se demandait-elle, tout à coup submergée par la fatigue. Je prête l'oreille à tout un tas de potins en imaginant des meurtres qui n'ont jamais eu lieu. C'est clair, maintenant... Tout a commencé quand une charmante vieille dame au cerveau brouillé s'est mise à se remémorer les histoires que Mr Boscowan – ou un autre qui lui aurait offert ce tableau – lui avait autrefois racontées sur la maison et sur la légende selon laquelle quelqu'un aurait été emmuré vivant dans la cheminée. Et pour Dieu sait quelle raison, elle s'est figurée qu'il s'agissait d'une fillette. Et du coup me voilà ici, en train d'enquêter sur des chimères. Tommy m'a

dit que j'étais une idiote, eh bien il avait raison. Je suis la reine des idiots. »

Elle attendait une interruption dans le flot régulier des paroles de Mrs Copleigh pour pouvoir se lever, dire poliment bonsoir et aller se coucher.

Cependant, Mrs Copleigh s'en donnait à cœur joie et la fontaine ne tarissait pas :

— *Mrs Charrington ? Oh ! elle a habité Watermead un moment, avec sa fille. Une dame charmante, Mrs Charrington. Veuve d'un officier, je crois. Désargentée, mais le loyer de la maison était très bas. Elle faisait du jardinage. Elle adorait le jardinage. Pas femme d'intérieur pour deux sous. J'y suis allée quelquefois pour lui rendre service, mais j'ai dû renoncer. Il fallait que je prenne ma bicyclette, vous comprenez, et il y a plus de trois kilomètres. Il n'y a pas de bus sur cette route.*

— Elle est restée là longtemps ?

— Pas plus de deux ou trois ans, si je me souviens bien. Elle aura pris peur, sans doute, quand les ennuis sont arrivés. Et puis, question ennuis, elle en avait déjà sa pleine par rapport à sa fille. Lilian, je crois qu'elle s'appelait.

Tuppence avala une gorgée du thé très fort qui accompagnait le repas et résolut d'en finir avec Mrs Charrington avant de prendre congé :

— C'était quoi, les ennuis de sa fille ? Ç'avait à voir avec Mr Boscowan ?

— Non, ce n'était pas Mr Boscowan qui l'avait mise dans les ennuis. Ça, personne ne me le fera jamais croire. C'était l'autre.

— Qui ça, l'autre ? demanda Tuppence. Quelqu'un qui vivait ici ?

— Je ne crois pas que celui-là ait jamais habité par ici. C'était quelqu'un dont elle avait fait la connaissance à Londres. Elle y allait pour étudier la danse. Ou est-ce que ça n'était pas plutôt la peinture ? Tout ce que je sais, c'est que Mr Boscowan l'avait inscrite dans une école, là-bas. Slate, qu'elle s'appelait, je crois bien.

— Slade ? suggéra Tuppence. Où on vous enseigne les Beaux-Arts ?

— Peut-être bien. Un nom comme ça. De toute façon, elle allait à Londres et c'est comme ça qu'elle avait connu ce type, quel qu'il soit. Ça n'était pas du goût à sa mère. Elle lui défendait de le voir. Vous pensez le grand bien que ça pouvait faire. Elle n'était pas très futée, par certains côtés. Comme toutes ces femmes d'officiers, vous savez. Elle s'imaginait que les filles marchaient encore à la baguette. Elle retardait un peu. Elle avait été aux Indes, par là, mais ce n'est pas pour autant qu'elle était plus maligne qu'une autre. Quand il y a un beau garçon dans les parages et que vous quittez votre fille des yeux, il ne faut pas vous imaginer qu'elle va rester dans le droit chemin. Pas celle-là, en tout cas. Lui, il venait ici de temps en temps, et ils se retrouvaient pour fricoter dans les coins.

— Sur quoi elle s'est retrouvée dans les ennuis, c'est ça ? hasarda Tuppence, usant de l'euphémisme bien connu pour éviter, autant que faire se pouvait, de heurter chez Mrs Copleigh le sens des convenances.

— Ça devait bien être lui le fautif, j'imagine. N'importe comment, ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Je m'en étais aperçue avant sa propre mère. Une magnifique créature, que c'était. Grande, belle, splendide. Mais à mon avis pas suffisamment coriace pour faire face à la situation, voyez-vous. Elle allait craquer, pour sûr. Elle allait et venait comme un ours en cage, en marmonnant des mots sans suite. Si vous voulez que je vous dise, ce garçon s'est très mal conduit avec elle. Il l'a abandonnée dès qu'il a su de quoi il retournait. Évidemment ; une mère qui en est une serait allée lui parler, elle lui aurait fait comprendre où était son devoir, mais Mrs Charrington n'en aurait jamais eu le courage. En tout cas, dès qu'elle a été au courant, elle a emmené sa fille loin d'ici. Elle a fermé la maison, et plus tard on l'a mise en vente. Elles ont dû revenir chercher leurs affaires, j'imagine, mais elles ne sont pas retournées au village et elles n'ont parlé à personne. Une

histoire a quand même circulé, mais je n'ai jamais su s'il y avait du vrai ou non dans tout ça.

— Il y a des gens pour inventer n'importe quoi, intervint Mr Copleigh de façon inattendue.

— Ma foi, tu as bien raison, George. Pourtant, c'est peut-être la vérité. Ça arrive, ces choses-là. Et, comme tu dis, cette fille n'avait pas l'air d'avoir toute sa tête.

— Qu'est-ce que c'était, cette histoire ? demanda Tuppence.

— Eh bien, vraiment, ça ne me plaît pas d'en parler. Ça remonte à loin et je ne voudrais pas raconter des choses dont je n'en suis pas sûre. C'est la Louise à Mrs Badcock qui avait colporté ça. Une fieffée menteuse, cette fille-là. Les ragots qu'elle n'allait pas inventer ! N'importe quoi pour se rendre intéressante.

— Mais qu'est-ce que c'était ? insista Tuppence.

— Que la jeune Charrington aurait tué le bébé et qu'elle se serait tuée elle-même après ça. Sa mère serait devenue à moitié folle de chagrin et sa famille aurait dû la placer dans une maison de santé.

Tuppence sentit de nouveau ses idées se brouiller. Elle avait l'impression d'osciller dans son fauteuil. Se pouvait-il que Mrs Lancaster soit Mrs Charrington ? Sous un autre nom, le cerveau légèrement dérangé, obsédée par le sort de sa fille ? Mrs Copleigh poursuivait, impitoyable :

— Pour ma part, je n'en ai jamais cru un mot. Cette petite Badcock, elle aurait fait brouiller la terre entière. Et puis, les racontars et les histoires comme ça on ne les écoutait pas, on avait bien d'autres soucis en tête. On était tous morts de frousse dans la région à cause de ce qui se manigançait... des drames bien RÉELS, ceux-là.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se manigançait au juste ? demanda Tuppence, stupéfaite par la quantité d'événements qui pouvaient survenir dans un village apparemment aussi paisible que Sutton Chancellor.

— Je vous le dis comme vous auriez pu le lire dans tous les journaux, à l'époque. Voyons, il doit bien y avoir vingt ans de ça.

Pour sûr que vous l'auriez lu. Des meurtres d'enfants. Une gamine de neuf ans, pour commencer. Un jour, elle n'est pas revenue de l'école. Tous les voisins se sont mis à sa recherche. On l'a retrouvée dans le bois de Diggle. Étranglée. J'en frissonne encore, rien que d'y penser. Bon, ça c'était la première, et puis trois semaines après, une autre. Hors de Market Basing, mais dans les environs quand même. Un homme avec une voiture aurait pu le faire sans problème. Et puis il y en a eu d'autres. Rien pendant un mois ou deux, parfois, et puis, boum, une autre. Pas à plus de deux ou trois kilomètres d'ici, une fois. Quasiment dans le village, comme qui dirait.

— Est-ce que la police... est-ce que quelqu'un a su qui était le coupable ?

— Ce n'est pas faute d'avoir essayé, répondit Mrs Copleigh. Ils ont arrêté un type. Presque tout de suite. Quelqu'un qu'était pas de Market Basing. Pour les aider dans leur enquête, soi-disant. On sait ce que ça veut dire. Ils pensaient avoir mis le grappin sur le bon numéro. Ils en ont arrêté un, et puis un second. Seulement après vingt-quatre heures, il a fallu à chaque fois le relâcher. Parce qu'on découvrait que ce n'était pas lui qui pouvait l'avoir fait : soit qu'il ne s'était pas trouvé là, soit que quelqu'un lui avait fourni un alibi.

— Tu n'en sais rien, Liz, intervint Mr Copleigh. Peut-être qu'ils le savaient très bien. Je parierais même qu'ils étaient parfaitement au courant. C'est comme ça que ça se passe, d'après ce qu'on dit. La police sait qui c'est mais elle n'a pas de preuves.

— C'est les femmes, reprit Mrs Copleigh. Les femmes, les mères, ou encore les pères. Même la police, elle peut rien faire, malgré tout ce qu'elle pense. Si une mère dit : « Ce soir-là, mon fils a dîné ici » ou si sa petite copine affirme qu'elle est allée au cinéma avec lui ce soir-là et qu'il est resté tout le temps avec elle, ou si le père raconte que son fils et lui étaient aux cinq cent mille diables dans les champs à traficoter Dieu sait quoi, qu'est-ce que vous pouvez contre ça ? Ils peuvent penser que la mère, le père ou la bonne amie mentent, mais à moins que quelqu'un

d'autre vienne dire qu'il a vu l'homme, ou le garçon, ou quoi ou qu'est-ce dans un autre endroit, ils peuvent pas faire grand-chose. On a passé des mauvais moments. On était tous survoltés. Quand on apprenait qu'une gamine manquait, on formait aussitôt des équipes...

— Ouais, ça, c'est vrai, reconnut Mr Copleigh.

— Elles se réunissaient et allaient patrouiller. Quelquefois ils la retrouvaient tout de suite, quelquefois ils cherchaient pendant des semaines. Quelquefois elle était tout près de sa maison, là où vous vous seriez pensé qu'on avait déjà regardé. Un maniaque, que ça devait être. C'est épouvantable ! s'exclama Mrs Copleigh dans un sursaut d'indignation vertueuse. C'est épouvantable qu'il existe des hommes pareils. Il faudrait les fusiller. Il faudrait qu'on les étrangle, eux aussi. Tous ceux qui tuent et violent des enfants. Je le ferais bien moi-même, si on me laissait faire. À quoi ça sert de les mettre chez les fous avec tout le confort et à se la couler douce ? Tôt ou tard, on les laisse sortir, on dit qu'ils sont guéris et ils rentrent chez eux. C'est arrivé quelque part dans le Norfolk. J'ai ma sœur qui habite par là, c'est elle qui me l'a raconté. Il est rentré chez lui et, pas plus tard que deux jours après, il a recommencé sur quelqu'un d'autre. Ils ont rien dans la tête, ces docteurs, ceux qui disent qu'ils sont guéris quand c'est qu'ils le sont pas.

— Et personne ne sait, ici, qui cela a bien pu être ? interrogea Tuppence. Vous pensez vraiment qu'il s'agissait d'un étranger au village ?

— Ça se pourrait bien. Comme ça se pourrait aussi que ce soye quelqu'un qui vivait... oh ! je dirais dans les trente kilomètres à la ronde. Mais pas forcément ici, dans le village.

— Tu as toujours pensé que si, Liz.

— *On se laisse monter le bourrichon, répliqua Mrs Copleigh. On pense que c'est sûr, c'est ici, à deux pas de chez vous, parce qu'on a peur, peut-être. Je reluquais tout le monde. Et toi aussi, George. On se demandait : « Est-ce que ça ne serait pas lui, par hasard... Il est un peu bizarre, ces derniers temps. » Ce genre de commentaires.*

— Il n'avait sans doute pas l'air bizarre du tout, remarqua Tuppence. Il devait ressembler à tout un chacun.

— Oui, peut-être bien que vous avez mis le doigt dessus. Il y en a qui disent qu'on ne peut pas savoir, qu'il ne devait pas avoir l'air fou du tout, mais il y en a d'autres qui pensent qu'ils ont toujours comme une lueur terrible dans les yeux.

— Jeffreys, qu'était brigadier à ce moment-là, il répétait à qui voulait l'entendre qu'il avait sa petite idée mais qu'il avait pas les mains libres, déclara Mr Copleigh.

— Alors il n'a jamais été pris ?

— Non. Ç'a duré six bons mois, quasiment un an. Et puis tout a cessé. Il n'y a plus jamais rien eu de ce genre, ici, depuis. Non, je pense qu'il a dû s'en aller. S'en aller pour de bon. C'est pour ça que les gens pensent qu'ils savent peut-être qui c'était.

— Vous voulez dire que quelqu'un aurait effectivement quitté la région ?

— Eh bien, évidemment, ça prête à causer, vous comprenez. On racontait comme ça que ç'aurait bien pu être celui-là.

Tuppence hésita un instant avant de poser la question suivante, mais elle décida que, la passion de Mrs Copleigh pour le bavardage l'emportant sur tout, cela ne tirait pas à conséquence :

— *Et à qui pensiez-vous ?*

— Ma foi, ça fait si longtemps que je tiens pas trop à le dire. Mais il y a bel et bien des noms qui avaient été prononcés. Des gens qui avaient été désignés et sur le compte de qui on ne s'était pas privé de clabauder. Certains disaient que ce pouvaient être Mr Boscowan.

— Vraiment ?

— Oui, parce que c'était un artiste, et les artistes sont bizarres. On l'a dit et répété. Mais moi, je ne crois pas que c'était lui.

— Il y en avait plus encore pour dire que c'était Amos Perry, signala Mr Copleigh.

— Le mari de Mrs Perry ?

— Oui. Il n'est pas tout à fait normal, vous comprenez, un simple d'esprit. C'est le genre à faire ça.

— Les Perry vivaient ici, à cette époque ?

— *Oui. Mais pas à Watermead. Ils avaient une maison à cinq ou six kilomètres du village. La police le tenait à l'œil, lui, j'en suis sûr.*

— *On n'a rien pu lui mettre sur le dos, reprit Mrs Copleigh. Sa femme se portait toujours garante pour lui. Il était resté avec elle à la maison ce soir-là. Tous les soirs, même, qu'elle prétendait. Il allait quelquefois au pub le samedi soir, mais ces meurtres n'avaient jamais lieu le samedi soir, alors ça ne comptait pas. D'ailleurs, Alice Perry, on est obligé de la croire. Elle ne cède jamais, elle ne recule jamais. Vous ne lui faites pas peur. De toute façon, celui qui a fait le coup, ce n'est pas lui. Ça, je ne l'ai jamais cru. Je sais bien que je n'ai rien pour le prouver, c'est seulement une impression, mais si je devais montrer quelqu'un du doigt, je désignerais sir Philip.*

— Sir Philip ? s'écria Tuppence qui sentit de nouveau la tête lui tourner avec l'irruption d'un personnage supplémentaire. Qui est sir Philip ?

— *Sir Philip Starke. Il habite la maison Warrender. On l'appelait le Vieux Prieuré, du temps où les Warrender y vivaient encore, avant l'incendie. Vous pouvez voir leurs tombes dans le cimetière et aussi des plaques commémoratives dans l'église. Il y a toujours eu des Warrender ici, pratiquement depuis le roi James.*

— Sir Philip est un parent des Warrender ?

— Non. Il a fait une grosse fortune dans les affaires, à ce que je crois, à moins que ce soit son père. Dans les aciéries, ou quelque chose d'approchant. Drôle de type, ce sir Philip. Ses aciéries étaient quelque part dans le nord, mais il vivait ici. Replié sur lui-même. Ce qu'on appelle un rec... rec... quelque chose.

— Un reclus, proposa Tuppence.

— C'est bien le mot que je cherchais. Il était maigre et pâle, vous savez, tout en os. Et puis amoureux des fleurs. Un

botaniste, que c'était. Il collectionnait toutes sortes de petites fleurs sauvages moches comme pas deux, du genre que vous ne les auriez même pas regardées. Je crois qu'il a même écrit un livre là-dessus. Oh ! pour sûr, il était intelligent, très intelligent. Sa femme, elle, c'était une dame bien sous tous rapports, et très jolie, mais je lui ai toujours trouvé l'air triste.

Mr Copleigh émit un des grommellements dont il avait le secret :

— Tu es maboule si tu penses que c'était sir Philip. Il aimait beaucoup les enfants, sir Philip. Il organisait toujours des réunions pour eux.

— Oui, je sais. Il donnait sans arrêt des fêtes, avec des prix pour les enfants, fallait voir. Des courses en sac, des goûters de fraises à la crème... Il n'avait pas d'enfants à lui, vous comprenez. Il arrêtait souvent les enfants en chemin pour leur donner un bonbon, ou une pièce pour en acheter. Mais je ne sais pas, moi, je trouve qu'il en faisait trop. C'était un drôle de type. Et ce n'est pas normal que sa femme l'ait quitté comme ça tout soudain.

— Sa femme l'a quitté quand ?

— *Environ six mois après le début de toutes ces histoires. Il y avait déjà eu trois gamines de tuées. Lady Starke est partie brusquement pour le midi de la France, et elle n'est jamais revenue. Ce n'était pourtant pas le genre à faire ça. C'était une dame respectable, tout ce qu'il y a de bien. Ce n'est pas comme si elle l'avait quitté pour un autre homme. Non, ce n'était pas le genre. Alors pourquoi elle est partie, pourquoi elle l'a quitté ? Je l'ai toujours dit, c'est parce qu'elle savait quelque chose, parce qu'elle avait découvert quelque chose.*

— Il habite toujours ici ?

— Pas régulièrement. Il vient une ou deux fois l'an et la maison est la plupart du temps fermée, confiée à un gardien. Miss Bligh s'occupe encore un peu de ses affaires. Elle lui avait servi de secrétaire, à un moment.

— Et sa femme ?

— Elle est morte, la pauvre dame. Dès qu'elle a été à l'étranger. Il y a une plaque à sa mémoire, dans l'église. Ça a dû être terrible pour elle. Peut-être qu'elle n'en était pas sûre au début, et puis qu'elle aura commencé à le soupçonner, et puis allez savoir si elle n'en aura pas été tout à fait certaine ensuite. Elle n'a pas pu le supporter et elle est partie.

— Vous, les femmes, ce que vous allez pas imaginer ! marmonna Mr Copleigh.

Mrs Copleigh se leva et se mit à débarrasser la table.

— Il commençait à être temps, commenta encore son mari. Tu vas lui faire avoir des cauchemars, à cette pauvre dame, si tu continues à lui parler de choses qui se sont passées il y a des années et qui n'ont aujourd'hui plus rien à voir ici avec personne.

— Ça m'a beaucoup intéressée, s'empressa de déclarer Tuppence. Mais j'ai très sommeil. Je crois que je ferais mieux d'aller me coucher.

— Faut dire que, nous aussi, nous allons en général au lit de bonne heure, approuva Mrs Copleigh. Avec ça que vous devez être fatiguée après la longue journée que vous avez eue.

— Je le suis. J'ai horriblement sommeil, répondit Tuppence avec un grand bâillement. Eh bien, bonne nuit et merci beaucoup.

— Vous voulez qu'on vous réveille avec une tasse de thé demain matin ? 8 heures, c'est pas trop tôt pour vous ?

— Non, c'est parfait. Mais ne vous mettez pas martel en tête si ça doit vous déranger.

— Ça ne me dérangera pas du tout, répliqua Mrs Copleigh.

Tuppence se hissa péniblement dans sa chambre. Elle sortit de sa valise les quelques affaires dont elle avait besoin, se déshabilla, fit sa toilette et s'effondra dans son lit. Elle n'avait pas menti à Mrs Copleigh. Elle était morte de fatigue. Tout ce qu'elle avait entendu se bousculait dans sa tête, formait un kaléidoscope de personnages mouvants et de visions horribles. Des gamines qu'on avait tuées... trop de gamines qu'on avait tuées. Tuppence n'aurait voulu qu'une seule fillette

morte derrière une cheminée. La cheminée avait peut-être un rapport avec Waterside, La poupée de l'enfant. Une enfant assassinée par une jeune démente éplorée dont le cerveau débile n'aurait pas résisté lorsque l'homme de sa vie l'avait abandonnée. « Mon Dieu, qu'est-ce qui me prend d'employer un langage aussi mélodramatique ! » se dit Tuppence. Et tout ça si embrouillé... sans aucun ordre chronologique... sans aucun moyen de savoir au juste ce qui était arrivé et quand.

Tuppence s'endormit et rêva. Une Dame de Shalott d'un genre nouveau se penchait, non sur un miroir, mais par la fenêtre de la maison. On entendait des grattements dans la cheminée. On frappait de grands coups derrière une plaque de métal rivetée à cet endroit. Un bruit de marteau. Pan, pan, pan. Tuppence se réveilla. C'était Mrs Copleigh qui frappait à la porte. Elle entra, virevoltante, posa une tasse de thé près du lit, tira les rideaux et exprima l'espoir que Tuppence avait bien dormi. Tuppence n'avait encore jamais vu quelqu'un afficher une aussi bonne humeur que le faisait Mrs Copleigh. En voilà une, au moins, qui n'avait pas l'air d'être souvent torturée par les cauchemars !

9

Une matinée à Market Basing

— C'est pas pour dire, s'écria Mrs Copleigh, tout en se dépêchant de sortir de la chambre de Tuppence, mais voilà une journée nouvelle qui s'annonce ! C'est ce que je me répète toujours quand je me réveille.

« Une journée nouvelle ? s'interrogea Tuppence en buvant son thé noir et fort. Je me demande si je me conduis comme une idiote ou si... ? Et est-ce qu'il se pourrait que... Ah ! si seulement Tommy était là pour que je puisse lui en parler. La séance d'hier soir m'a brouillé la cervelle. »

Avant de quitter sa chambre, Tuppence nota dans son carnet les faits nouveaux et les noms qu'elle avait entendus la veille, ce qu'elle avait été beaucoup trop fatiguée pour faire avant de se coucher. Toutes ces histoires mélodramatiques, qui contenaient peut-être quelques grains de vérité ici et là, mais qui n'étaient pour la plupart que on-dit, malveillance, potins, inventions romanesques.

« Je commence vraiment à remonter jusqu'au XVIII^e siècle dans la vie amoureuse de tout un tas de gens, songea-t-elle. Mais où cela me mène-t-il ? Et qu'est-ce que je cherche ? Je n'en sais même plus rien. Le plus terrible, c'est que j'ai foncé là-dedans tête baissée et qu'il est maintenant trop tard pour faire machine arrière. »

Soupçonnant fort que la première personne qui pouvait vouloir l'embringer serait miss Bligh — principale menace qui, selon Tuppence, pesait sur elle à Sutton Chancellor —, elle décida de circonvenir toute espèce d'offre de sa part en filant en voiture à la poste de Market Basing. Mais elle fut obligée de s'arrêter lorsque miss Bligh l'interpella à grands cris, et de lui expliquer qu'elle se rendait d'urgence à un rendez-vous... Quand

serait-elle de retour ? Tuppence resta dans le vague. Était-elle libre pour le déjeuner ? Très gentil de la part de miss Bligh, mais Tuppence craignait...

— Pour le thé, alors. À 4 heures et demie. Je vous attendrai.

C'était presque un oukase. Tuppence sourit, hocha la tête, embraya et démarra.

Si elle parvenait à tirer quelque chose d'intéressant des agents immobiliers de Market Basing, estimait Tuppence, il n'était après tout pas impossible que Nellie De-quoi-j'me-mêle puisse lui fournir des informations supplémentaires. C'était le genre de femme qui se targuait de tout savoir sur tout le monde. L'ennui, c'est qu'elle devait être résolue à tout savoir sur Tuppence.

« Bah ! avec un peu de chance, tu auras peut-être recouvré ton inventivité naturelle d'ici cet après-midi ! Rappelle-toi Mrs Blenkinsop ! » s'admonesta Tuppence au moment où, dans un virage en épingle à cheveux elle serrait de trop près une haie pour éviter d'être anéantie par un tracteur à la charge gigantesque.

Arrivée à Market Basing, elle abandonna sa voiture sur le parking de la grand-place, gagna la poste et s'engouffra dans une cabine téléphonique.

Albert, comme à son habitude, lui répondit par un simple « Allô », prononcé sur un ton soupçonneux.

— Écoute, Albert. Je rentrerai demain. À temps pour dîner de toute façon, peut-être avant. Sauf contrordre de sa part, Mr Beresford sera de retour également. Prépare-nous quelque chose... du poulet, peut-être.

— Très bien, madame. Où êtes-vous ?

Mais Tuppence avait déjà raccroché.

Toute la vie de Market Basing paraissait concentrée sur sa grand-place. Tuppence avait consulté un annuaire avant de quitter la poste : trois des quatre agences immobilières de la ville étaient situées sur ladite grand-place, la quatrième dans une certaine George Street.

Elle commença par l'agence de M^Mrs Lovebody & Slicker, qui paraissait la plus florissante du lot.

Une créature au visage boutonneux l'accueillit.

— Je voudrais des renseignements sur une maison, confia-t-elle à cette dernière.

Laquelle ne parut pas plus intéressée que si Tuppence lui avait demandé des renseignements sur une espèce animale en voie de disparition.

— Je ne sais pas trop, dit-elle en cherchant des yeux autour d'elle un collègue sur lequel elle pourrait se débarrasser de Tuppence.

— *Une maison, répéta Tuppence. Vous êtes bien agents immobiliers, non ?*

— Agents immobiliers et commissaires-priseurs. La vente aux enchères de Cranberry Court aura lieu mercredi, si c'est ce qui vous intéresse. Le catalogue, c'est deux shillings.

— Je ne m'intéresse pas aux enchères. Je veux des renseignements sur une maison.

— Meublée ?

— Non meublée. À louer. Ou à acheter.

Le visage aux boutons s'éclaira légèrement :

— Dans ce cas, vous feriez bien de voir Mr Slicker.

Tuppence ne demandait qu'à voir Mr Slicker.

Elle se retrouva enfin assise dans un petit bureau, en face d'un jeune homme en costume de tweed qui se mit à feuilleter les nombreuses offres de demeures disponibles en murmurant pour lui-même : « 8, Mandeville Road... maison d'architecte, trois chambres, cuisine américaine... oh ! non, celle-là, elle est vendue... Annabel Lodge... résidence pittoresque, deux hectares... prix revu à la baisse en cas de conclusion rapide... »

Tuppence l'interrompit avec vigueur :

— J'ai vu une maison qui me plaît... à Sutton Chancellor... ou plutôt près de Sutton Chancellor... au bord d'un canal...

— Sutton Chancellor, répéta Mr Slicker d'un air dubitatif. Je ne crois pas que nous ayons quoi que ce soit à vendre par là-bas en ce moment. Son nom ?

— *Je n'ai rien vu d'écrit... Peut-être Waterside ou Rivermead... appelée autrefois Bridge House. Si j'ai bien compris, la maison est en deux parties. Une moitié est louée, mais les locataires n'ont rien pu me dire en ce qui concerne l'autre partie, qui donne sur le canal et qui est celle qui m'intéresse. Elle semble inoccupée.*

Mr Slicker lui répondit d'un air distant qu'il craignait de ne pouvoir lui venir en aide, mais condescendit à lui signaler que MMs Blodget & Burgess le pourraient peut-être. À son ton, il était évident qu'il tenait MMs Blodget & Burgess pour une espèce très inférieure.

Tuppence se transporta de l'autre côté de la place, chez MMs Blodget & Burgess, dont la devanture ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle de MMs Lovebody & Slicker : mêmes petits écriteaux d'offres de vente et d'annonces de ventes aux enchères dans une vitrine plutôt lugubre. La porte d'entrée avait été récemment repeinte dans une nuance d'un vert bilieux, si toutefois on pouvait considérer cela comme une amélioration.

L'aménagement du service d'accueil avait été conçu de façon tout aussi décourageante, et Tuppence fut dirigée vers un Mr Sprig, individu d'un âge certain et à la mine plutôt abattue. Une fois de plus, elle exposa ses desiderata.

Mr Sprig connaissait l'existence de la résidence en question mais n'était ni en mesure de l'aider, ni très intéressé :

— Elle n'est pas sur le marché, je le crains. Le propriétaire ne désire pas la vendre.

— Qui est le propriétaire ?

— Du diable si je le sais. Elle a changé de mains si souvent... Un moment, le bruit a couru qu'on allait exercer sur elle un droit de préemption.

— Qu'est-ce qu'une municipalité pourrait bien vouloir en faire ?

— Franchement, Mrs... euh...

Il jeta un coup d'œil à ce qu'il avait noté sur son bloc :

— ... Beresford, si vous pouviez me donner la réponse à cette question, vous seriez beaucoup plus avisée que la plupart des

victimes de nos urbanistes et de nos conseillers municipaux. Leurs motivations sont impénétrables. On a fait quelques réparations indispensables dans la partie arrière de la maison et on l'a louée à un prix ridiculement bas à... euh... ah ! oui, à Mr et Mrs Perry. Quant à son propriétaire actuel, ce monsieur vit à l'étranger et semble s'en désintéresser complètement. À mon avis, il a dû y avoir un problème d'héritier mineur, et les biens ont sans doute été administrés par les exécuteurs testamentaires. Et puis quelques petites questions légales ont dû survenir... Entreprendre une procédure tend à se montrer extraordinairement dispendieux, Mrs Beresford, et j'imagine que le propriétaire préfère de loin voir sa maison tomber en ruine. Sauf dans la partie qu'habitent les Perry, on n'y fait aucune réparation. Si les terres peuvent se révéler d'un bon rapport dans l'avenir, en revanche on tire rarement profit de la remise en état d'une maison délabrée. Si vous êtes intéressée par une propriété de ce genre, je suis certain que nous pouvons vous proposer quelque chose de beaucoup plus avantageux. Si je puis me permettre, pourriez-vous me signaler ce qui vous a particulièrement attirée dans cette maison ?

— Son aspect, répondit Tuppence. Elle est très jolie. Je l'ai aperçue d'un train, la première fois...

— Ah ! je vois...

Mr Sprig retint comme il put une expression signifiant : « Les femmes sont décidément complètement folles » et reprit d'un ton apaisant :

— À votre place, j'oublierais tout cela.

— Vous pourriez quand même écrire aux propriétaires pour leur demander s'ils ne seraient pas disposés à vendre, ou au moins me donner leur – ou son – adresse...

— Si vous y tenez, nous nous mettrons en rapport avec leur notaire, mais il ne faut pas fonder trop d'espoir là-dessus.

— *Quoi qu'on fasse, il faut toujours en passer par un notaire, aujourd'hui, fit mine de s'emporter Tuppence en prenant son air le plus buté, et les hommes de loi font toujours tellement traîner les choses...*

— Ah ! ça... la loi est fort éprise de délais en tous genres...

— Et les banques ne valent pas mieux !

— Les banques ? répéta Mr Sprig, surpris.

— *Il y a un tas de gens qui vous donnent une banque comme adresse. C'est pénible, ça aussi.*

— Oui... oui... comme vous dites... Mais les gens ont la bougeotte, de nos jours, ils n'arrêtent pas de déménager... ils s'en vont Dieu sait où, à l'étranger... Maintenant, poursuivit-il en ouvrant un tiroir de son bureau, j'ai une propriété à Crossgates, à trois kilomètres de Market Basing... très bon état... beau jardin...

Tuppence se leva.

— Non merci.

Après avoir fermement souhaité le bonsoir à Mr Sprig, elle se retrouva sur la place.

Elle fit une brève apparition dans la troisième agence, spécialisée surtout dans les ventes de bétail, d'élevages de poulets et de fermes en mauvais état.

Elle rendit finalement visite à M^{mes} Roberts & Wiley, dans George Street, petite entreprise dynamique et apparemment désireuse d'obliger le client... à ceci près que Sutton Chancellor ne les intéressait pas et qu'ils n'en voulaient rien savoir, axés qu'ils étaient sur la vente de résidences en cours de construction et à des prix qui paraissaient ridiculement exorbitants. Un jeune employé en montra un exemple à Tuppence, qui en frémit d'horreur. La voyant décidée à s'en aller, le jeune homme finit par reconnaître de mauvaise grâce qu'il existait en effet un endroit dénommé Sutton Chancellor.

— Vous avez dit Sutton Chancellor... Adressez-vous plutôt à Blodget & Burgess, sur la place. Ils ont une propriété à vendre par là, mais dans un piteux état... le toit est tombé.

— Il y a une jolie maison dans les environs, près d'un canal. Je l'ai aperçue du train. Comment se fait-il que personne n'y habite ?

— Oh ! je connais cette baraque... *Riverbank*. Vous ne trouverez personne pour s'y installer. On raconte que la maison est hantée.

— Vous voulez dire... par des fantômes ?

— C'est ce qu'on prétend. Il court des tas d'histoires sur elle. On entendrait des bruits la nuit. Et des gémissements. Si vous voulez mon avis, ce qu'ils entendent, c'est le festin des termites.

— Oh ! mon Dieu... Elle avait l'air si jolie, si isolée...

— Beaucoup trop isolée pour le commun des mortels. Et les inondations l'hiver... est-ce que vous y avez pensé ?

— Je vois que ce ne sont pas les choses auxquelles il faut penser qui manquent, se désola Tuppence.

Et elle se dirigea vers le Lamb & Flag, où elle se proposait de se revigorer en déjeunant.

— Toutes ces choses auxquelles il faut penser... marmonna-t-elle en chemin. Les inondations, les termites, les fantômes, les bruits de chaîne, les propriétaires absents, les notaires, les banques... une maison que personne n'aime, dont personne ne veut... à part moi, peut-être... Oh ! et puis ça suffit comme ça, ce que je veux, pour l'instant, c'est MANGER.

La nourriture, au Lamb & Flag, était bonne et abondante, de la solide nourriture pour fermiers plutôt que des menus français sophistiqués pour touristes : de la soupe épaisse et savoureuse, du jarret de porc aux pommes, du Stilton, ou un pudding aux prunes avec de la crème anglaise pour ceux qui préféreraient, mais ce n'était pas le cas de Tuppence.

Après un petit tour à pied en ville, Tuppence retourna à sa voiture et reprit le chemin de Sutton Chancellor avec le sentiment que sa matinée n'avait guère été fructueuse.

Dans le dernier virage, alors que l'église de Sutton Chancellor apparaissait déjà devant elle, Tuppence aperçut le pasteur qui sortait du cimetière, marchant péniblement, une main dans le dos, appliquée sur ses lombaires. Elle s'arrêta à sa hauteur :

— Vous cherchez toujours votre tombe ?

— Oh ! là, là, gémit-il, ma vue est bien mauvaise. Il y a tellement d'inscriptions à moitié effacées. Avec ça que mon dos

me fait souffrir. Et toutes ces pierres qui sont posées à même le sol... Parfois, quand je me penche, j'ai l'impression que je ne me relèverai jamais.

— Vous devriez arrêter, lui conseilla Tuppence. Si vous avez épluché les registres de la paroisse, vous avez fait tout ce qu'il est possible de faire.

— Je sais. Mais le pauvre homme avait l'air si exalté, si convaincu... C'est certainement un travail inutile, mais il n'en est pas moins de mon devoir de le mener à son terme. D'ailleurs, il ne me reste à inspecter que la partie qui va de l'if jusqu'au mur du fond. La plupart des tombes, à cet endroit, sont du XVIII^e siècle, mais je veux achever ma tâche consciencieusement et n'avoir rien à me reprocher. Cela dit, cela attendra bien demain.

— Vous avez raison, approuva Tuppence. À chaque jour suffit sa peine. Vous savez quoi ? ajouta-t-elle. Après avoir pris une tasse de thé avec miss Bligh, j'irai y jeter un coup d'œil à votre place. Vous dites, depuis l'if jusqu'au mur ?

— Oh ! mais je ne peux pas vous demander...

— Ne vous inquiétez pas. Ce sera avec plaisir. C'est très intéressant d'errer dans un cimetière. Les inscriptions vous donnent une espèce de vue d'ensemble des gens qui ont vécu là. Je vous assure, je serai très contente de le faire. Rentrez vous reposer.

— C'est vrai, d'autant qu'il faut absolument que je m'occupe du sermon que je dois faire ce soir. Vous êtes vraiment très aimable. Très, très aimable.

Il lui adressa un grand sourire et rentra dans le presbytère. Tuppence consulta sa montre.

« Autant m'en débarrasser tout de suite », se dit-elle.

Et elle s'en fut stopper devant la maison de miss Bligh. La porte d'entrée était ouverte et miss Bligh traversait justement le hall avec un plat de scones tout frais sortis du four qu'elle portait au salon :

— Ah ! vous voilà, Mrs Beresford. Je suis si contente de vous voir. La bouilloire est sur le feu. Il ne me reste plus qu'à remplir

la théière. J'espère que vous avez fait toutes les courses que vous désiriez, ajouta-t-elle, avec un regard appuyé au sac à provisions manifestement vide qui pendait au bras de Tuppence.

— Ma foi, je n'ai guère eu de chance, répondit Tuppence en s'efforçant d'adopter l'expression qui convenait. Vous savez comment il arrive que ça se passe... vous tombez pile sur le jour où personne n'a la couleur précise ni la chose que vous cherchez. Mais de toute façon, j'ai toujours plaisir à me promener dans un nouvel endroit, même s'il n'est pas très intéressant.

Le sifflement strident de la bouilloire fit bondir miss Bligh en direction de la cuisine. Au passage, elle fit tomber un paquet de lettres qui, sur la table du hall, attendaient d'être postées.

Tuppence les ramassa et, en les remettant en place, remarqua que celle qui se trouvait sur le dessus était adressée à Mrs Yorke, La Roseraie, « Refuge fleuri pour Dames du Troisième Âge », quelque part dans le Cumberland.

« Vraiment, se dit Tuppence, je commence à croire que tout le pays n'est rempli que de maisons de retraite ! Tommy et moi n'allons sans doute pas tarder à nous y retrouver aussi ! »

Quelques jours plus tôt, précisément, un de ces amis qui vous veulent prétendument du bien leur avait écrit pour leur recommander une excellente adresse dans le Devon : couples mariés, fonctionnaires retraités pour la plupart, très bonne cuisine... « et vous pouvez apporter vos meubles et objets personnels ».

Miss Bligh réapparut avec sa théière et les deux dames s'installèrent.

Miss Bligh tint des propos moins mélodramatiques et moins savoureux que ceux de Mrs Copleigh, et se montra plus soucieuse de se procurer des renseignements que d'en fournir.

Tuppence parla vaguement de ses années passées à l'étranger, des problèmes domestiques que pose la vie en Angleterre, de son fils et de sa fille, tous les deux mariés avec des enfants, et dirigea délicatement la conversation sur les

activités de miss Bligh à Sutton Chancellor, lesquelles étaient nombreuses : le Cercle des Femmes, les Guides, les Scouts, l'Union des Femmes du Parti conservateur, les Conférences, l'Art grec, la Fabrication des Confitures, les Arrangements floraux, le Club de Dessin, les Amis de l'Archéologie... sans oublier la santé du pasteur et la nécessité de l'obliger à prendre soin de lui-même, sa distraction proverbiale, les regrettables divergences d'opinion entre les marguilliers...

Tuppence remercia son hôtesse pour son hospitalité, la complimenta pour ses scones et se leva pour partir.

— Vous êtes extraordinairement énergique, miss Bligh, la félicita-t-elle. Je n'arrive même pas à comprendre comment vous parvenez à venir à bout de tout ce que vous entreprenez. Je dois avouer qu'après une journée passée à courir les magasins, je ne rêve que de m'allonger les yeux fermés... Mon lit est d'ailleurs très confortable. Je vous suis très reconnaissante de m'avoir recommandée à Mrs Copleigh...

— Une femme de toute confiance, mais qui parle beaucoup trop...

— Oh ! toutes les histoires qu'elle raconte sur le pays sont très amusantes.

— Les trois quarts du temps, elle ne sait pas de quoi elle parle ! Vous avez l'intention de rester longtemps ?

— Oh ! non. Je rentre demain. Je suis déçue, je n'ai rien trouvé qui me convienne. Je fondais de grands espoirs sur cette pittoresque petite maison près du canal...

— Félicitez-vous de ce qu'elle ne soit pas disponible. Elle est dans un état déplorable... des propriétaires qui ne sont jamais là... c'est une calamité.

— Je n'ai même pas réussi à trouver à qui elle appartient. Peut-être le savez-vous ? Vous avez l'air de tout connaître, ici...

— Je ne me suis jamais beaucoup intéressée à cette maison. Elle change de mains sans arrêt. Impossible de suivre. La moitié est occupée par les Perry, l'autre moitié tombe en ruine.

Tuppence prit de nouveau congé et rentra en voiture chez Mrs Copleigh. La maison était tranquille et apparemment vide.

Tuppence monta dans sa chambre, déposa son sac à provisions, se lava la figure, se poudra le nez et ressortit sur la pointe des pieds. Elle laissa sa voiture où elle était, marcha rapidement jusqu'au coin de la rue et emprunta un chemin à travers champs qui l'amena jusqu'à un échelier qui donnait accès au cimetière.

Elle l'escalada et se retrouva parmi les tombes. L'endroit était paisible, dans le soleil couchant, et, comme elle l'avait promis, elle se mit à examiner les pierres tombales. Aucune autre raison ne l'y poussait. Elle n'espérait pas y découvrir quoi que ce soit. C'était pure gentillesse de sa part. Le vieux pasteur était attendrissant et elle voulait qu'il ait la conscience tout à fait tranquille. Elle avait emporté un bloc et un crayon pour le cas où elle trouverait quelque chose d'intéressant à noter pour lui. Ce qu'il lui fallait tout bonnement chercher, c'était une pierre tombale commémorant la mort d'un enfant de l'âge indiqué. Or, la plupart des tombes, ici, étaient beaucoup plus anciennes.

Pas assez anciennes, cependant, pour présenter un intérêt quelconque ou pour être émouvantes. Une majorité de vieillards avaient été enterrés ici. Pourtant, tout en marchant, Tuppence s'attarda un peu sur Jane Elwood, qui avait quitté cette vie le 6 janvier, à l'âge de 45 ans ; sur William Mari, qui avait quitté cette vie le 5 janvier, profondément regretté ; sur Mary Treves, cinq ans, 14 mars 1835. Ça remontait à beaucoup trop loin. « En ta présence, elle connaît la joie dans sa plénitude. » Heureuse petite Mary Treves.

Tuppence avait maintenant presque atteint le mur du fond. Négligées, les tombes étaient envahies par les mauvaises herbes, personne ne paraissant se soucier d'entretenir ce coin du cimetière. Nombreuses étaient les stèles écroulées qui gisaient à présent sur le sol. Le mur, endommagé, s'effondrait. Il était même démoli par endroits.

Comme il se trouvait derrière l'église, on ne pouvait pas le voir de la route et les enfants devaient en profiter pour lui faire subir, ainsi qu'à cette partie du cimetière, toutes les avanies possibles. Tuppence se pencha sur une plaque de pierre renversée dont les lettres, effacées, étaient illisibles. Mais en

s'arc-boutant pour la soulever de côté, elle aperçut des mots maladroitement burinés dans la pierre et en partie déjà mangés par les lichens.

En suivant leur tracé du doigt, elle réussit à déchiffrer un mot par-ci, par-là :

Quiconque... entraînera... d'un seul de ces petits...

Qu'on lui attache... au cou... une grosse meule...

Et au-dessous, manifestement gravé par un amateur :

Ici repose Lily Waters.

Tuppence respira profondément... et prit soudain conscience d'une ombre derrière elle. Mais avant qu'elle n'ait pu tourner la tête, quelque chose vint la frapper à la nuque et, submergée par la douleur, elle sombra dans l'inconscience avant de s'écrouler, face en avant, sur la pierre tombale.

Troisième partie
UNE ÉPOUSE DISPARAÎT

10

Un colloque... et ce qui s'ensuivit

Eh bien, Beresford, dit le général de division sir Josiah Penn – médaillé militaire, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel et commandeur de celui du Bain –, qui s'exprimait avec tout le poids convenant au flot de titres qui suivait son nom. Eh bien, que pensez-vous de tout ce bla-bla-bla ?

Tommy déduisit de cette question que le vieux Josh, comme on l'appelait irrévérencieusement derrière son dos, n'était pas impressionné par le résultat de la série d'entretiens auxquels ils avaient pris part.

— Piano, piano, pianissimo, ronchonna sir Josiah, poursuivant son idée. Et beaucoup de bruit pour rien. Si par hasard quelqu'un trouve quoi que ce soit de sensé à dire, on s'empresse aussitôt de pousser les hauts cris. Je ne sais vraiment pas pourquoi nous venons assister à ces machins-là. Ou plutôt si. Moi, je le sais. Je sais pourquoi. Parce que je n'ai rien de mieux à faire. Si je ne me rendais pas à ces bouffonneries, il faudrait que je reste chez moi. Et vous savez ce qui m'attend, là-bas ? On me maltraite, Beresford. Je suis maltraité par ma gouvernante, maltraité par mon jardinier. C'est un vieil Écossais qui ne me permet même pas de toucher à mes propres pêches. Voilà pourquoi je viens ici faire l'important et me raconter à moi-même que je remplis une fonction de premier plan puisque j'assure la sécurité de ce pays ! De bien grands mots !

« Mais vous ? Vous êtes encore quasiment un gamin. Pourquoi venez-vous perdre ici votre temps ? Personne ne vous écoutera, même si vous dites quelque chose qui mérite d'être entendu. »

Tommy secoua la tête, amusé à l'idée qu'en dépit de son âge, qu'il considérait comme avancé, il pouvait passer pour un gamin aux yeux de sir Josiah Penn. Le général devait avoir largement plus de quatre-vingts ans, était à moitié sourd et bronchiteux, mais c'était tout sauf un imbécile.

— Si vous n'étiez pas là, monsieur, il ne se ferait absolument rien, répliqua Tommy.

— J'aime à la croire, dit le général. Je suis un bouledogue édenté, mais je peux encore aboyer. Comment va Mrs Tommy ? Il y a bien longtemps que je ne l'ai vue.

Tommy répondit que Tuppence était en forme et encore active.

— Elle l'a toujours été. Elle me faisait penser parfois à une libellule. Sans cesse courant après une idée de son cru et apparemment absurde jusqu'au moment où on s'apercevait qu'elle n'était pas absurde du tout. Un vrai plaisir ! remarqua le général, approbateur. Je déteste ces femmes sérieuses et sur le retour qu'on rencontre aujourd'hui, qui luttent toutes pour une Cause avec un C majuscule. Quant aux jeunes filles...

Il secoua la tête :

— Elles ne sont plus ce qu'elles étaient de mon temps. Belles comme le jour ! Ah ! leurs robes de mousseline ! Et les chapeaux cloches qu'elles portaient à l'époque... Vous vous en souvenez ? Non, vous étiez sans doute encore au jardin d'enfants. Il fallait regarder sous le bord du chapeau pour apercevoir un petit bout de leur minois. Aguichant, non ? Et elles le savaient ! Je me rappelle... attendez... quelqu'un de votre famille... une tante, non ? Ada. Ada Fanshawe...

— Tante Ada ?

— Le plus joli brin de fille que j'aie jamais vu.

Tommy cacha comme il put sa surprise. Que sa tante ait pu jamais être considérée comme jolie — et comme un brin de fille, qui plus est —, voilà qui dépassait l'imagination.

Le vieux Josh continuait, tout excité :

— Oui, un vrai petit saxe. Et gaie avec ça ! Enjouée ! Provocante à souhait. Ah ! je me rappelle la dernière fois que

nous nous sommes rencontrés. J'étais un lieutenant en partance pour l'Inde. Nous avons pique-niqué au clair de lune, sur la plage... Nous nous sommes promenés, et puis nous nous sommes assis sur un rocher pour contempler la mer...

Tommy regardait avec une certaine stupeur le double menton de sir Josiah Penn, son crâne chauve, ses sourcils broussailleux et son énorme bedaine. Et il pensait à tante Ada, à sa moustache naissante, à son sourire maussade, à ses cheveux gris fer, à son regard malveillant. Le Temps, songea-t-il. Ce que le Temps fait de vous ! Il essaya de se représenter le jeune lieutenant et la jolie fille au clair de lune. En vain.

— C'était follement romanesque, soupira sir Josiah Penn avec des trémolos. Ah ! oui, c'était follement romanesque. J'aurais voulu la demander en mariage, ce soir-là, mais un lieutenant ne pouvait pas se marier. Pas avec la solde dont on nous gratifiait. Il aurait fallu attendre cinq ans avant de pouvoir convoler. Impossible de demander à une fille de patienter aussi longtemps. Enfin ! Vous savez comment ça se passe. Je suis parti pour l'Inde et je ne suis revenu en permission que beaucoup plus tard. Nous nous sommes écrits au début, et puis la correspondance s'est relâchée. Comme c'est presque toujours le cas. Je ne l'ai jamais revue. Et pourtant, vous savez, je ne l'ai jamais tout à fait oubliée. J'ai souvent pensé à elle. J'ai même failli lui envoyer un mot des années plus tard. J'avais entendu dire qu'elle vivait dans les environs de l'endroit où je séjournais alors. Je pensais lui demander l'autorisation de venir la voir. Et puis je me suis dit : « Ne fais pas l'imbécile. Elle a probablement beaucoup changé depuis. »

« J'ai entendu quelqu'un parler d'elle quelques années après. Il disait que c'était la femme la plus laide qu'il ait jamais vue. J'ai eu de la peine à le croire, mais maintenant je me dis que j'ai peut-être eu de la chance de ne pas la revoir. Qu'est-elle devenue ? Elle vit toujours ? »

— Non. En fait, elle est morte il y a deux ou trois semaines, répondit Tommy.

— Vraiment ? Vraiment ? Oui, elle devait bien avoir... soixante-quinze ans ? Soixante-seize ? Un petit peu plus, même.

— Elle en avait quatre-vingts, précisa Tommy.

— Imaginez-vous ça ! La brune et joyeuse Ada ! Où est-elle morte ? Elle vivait dans une maison de retraite ou avec quelqu'un auprès d'elle ? Elle ne s'est jamais mariée, n'est-ce pas ?

— *Non, déclara Tommy, elle ne s'est jamais mariée. Elle était dans une maison pour vieilles dames. Très agréable, je dois l'avouer. La Crête ensoleillée.*

— *Oui, j'en ai entendu parler. La Crête ensoleillée. Une amie de ma sœur y a vécu, je crois. Une certaine Mrs... comment diable s'appelait-elle ?... Mrs Carstairs ? Vous ne l'avez pas rencontrée ?*

— Non. On ne rencontrait jamais personne. Chacun se bornait à rendre visite à sa propre parente.

— J'imagine que ce n'est pas de tout repos. Je veux dire, on ne sait jamais de quoi leur parler.

— Tante Ada était particulièrement difficile, remarqua Tommy. C'était une espèce de mégère, vous savez.

— Ça ne m'étonne pas, répliqua le général en pouffant. Quand elle était jeune, c'était parfois une vraie petite diablesse.

Il soupira :

— Sale histoire, la vieillesse. Une amie de ma sœur se faisait des idées folles. Elle se figurait qu'elle avait tué quelqu'un.

— Seigneur ! Et c'était vrai ?

— Bah ! je ne pense pas. Personne en tout cas n'avait l'air de le croire. Mais j'imagine, dit le général en réfléchissant, j'imagine que ce ne serait pas absolument impossible. Si vous racontez ça partout en riant, personne n'y attachera d'importance, n'est-ce pas ? Ça passera pour un propos badin.

— Et qui prétendait-elle avoir tué ?

— Du diable si je le sais. Son mari, peut-être ? Je ne sais ni qui il était ni de quoi il avait l'air. Quand nous l'avons rencontrée, elle était déjà veuve. Bon, ajouta-t-il en soupirant, désolé pour Ada. Je n'ai rien vu dans les journaux, sinon j'aurais

envoyé des fleurs ou Dieu sait quoi. Un bouquet de roses en bouton, par exemple. C'est ce que les jeunes filles portaient sur leur robe du soir. Un bouquet de boutons de roses sur l'épaule. C'était charmant. Je me rappelle la couleur de la robe du soir d'Ada, une espèce de mauve hortensia... Bleu-mauve, avec des boutons de roses roses. Elle m'en a donné un, une fois. Ils n'étaient pas naturels, bien sûr. Artificiels. Je l'ai gardé longtemps... des années. Je sais bien, dit-il en interceptant le coup d'œil de Tommy, je sais bien que cela vous fait rire. Mais sachez-le, mon garçon, quand on se fait vraiment vieux et gâteux comme moi, on redevient sentimental. Bon, je ferais bien de filer et de retourner assister au dernier acte de ce spectacle ridicule. Mes amitiés à Mrs T.

Dans le train, le lendemain, se remémorant en souriant cette conversation, Tommy essaya de nouveau de se représenter sa redoutable tante et l'impétueux général de division dans leur âge tendre.

« Il faut que je raconte ça à Tuppence. Ça va la faire tordre... se dit Tommy. Je me demande ce qu'elle a fait en mon absence. »

*

* *

Le fidèle Albert lui ouvrit la porte avec un large sourire de bienvenue :

— Heureux de vous voir de retour, monsieur.

— Heureux d'être de retour, répliqua Tommy en lui abandonnant sa valise. Où est Mrs Beresford ?

— Pas encore rentrée, monsieur.

— Tu veux dire qu'elle est partie ?

— Depuis trois ou quatre jours. Mais elle sera là pour le dîner. Elle a téléphoné hier.

— Partie pour où ?

— Je n'en sais rien, monsieur. Elle a pris la voiture, mais elle a pris aussi tout un tas de guides de chemin de fer. Elle peut se trouver comme qui dirait n'importe où.

— Comme qui dirait, en effet, répéta Tommy avec conviction. À l'extrême nord de l'Écosse comme au fin fond des Cornouailles. Et elle a probablement raté la correspondance à Pétaouchnock au retour. Dieu bénisse les chemins de fer anglais. Elle a appelé hier, c'est ça ? A-t-elle dit d'où elle appelait ?

— Elle n'a rien dit.

— Quelle heure était-il ?

— C'était le matin. Avant le déjeuner. Elle a juste dit que tout allait bien. Elle ne savait pas au juste à quelle heure elle serait là, mais elle pensait être de retour bien avant le dîner et m'a demandé un poulet. Cela vous convient, monsieur ?

— Oui, répondit Tommy en regardant sa montre, mais il va falloir qu'elle se dépêche, maintenant.

— Je vais faire attendre le poulet, dit Albert.

— C'est ça, répliqua Tommy en souriant. Retiens-le par la queue. Comment ça va, Albert ? Tout le monde va bien chez toi ?

— Nous avons eu une alerte à la rougeole. Mais ce n'était rien. D'après le médecin, ce n'est qu'une éruption due à une allergie aux fraises.

— Bon, dit Tommy.

Il monta en sifflotant, alla se laver et se raser dans la salle de bains, et passa de là dans la chambre à coucher. Il y régnait ce curieux air déserté que prennent les chambres à coucher quand leurs occupants sont absents. Elle paraissait froide, peu accueillante. Tout y était scrupuleusement net et propre. Tommy éprouva le sentiment qu'aurait pu avoir un chien fidèle. C'était comme si, se disait-il en regardant autour de lui, Tuppence n'avait jamais existé. Pas trace de poudre, pas de livre ouvert et abandonné, retourné.

— Monsieur...

Albert venait d'apparaître sur le seuil.

- Eh bien ?
- Je me fais du souci pour le poulet.
- Au diable le poulet ! répliqua Tommy. Il a l'air de t'obnubiler, ce poulet !
- C'est que je l'ai mis en pensant que, elle et vous, vous ne seriez pas plus tard que 8 heures. Je veux dire, pas plus tard que 8 heures à passer à table.
- C'est ce que j'aurais pensé aussi, dit Tommy en regardant sa montre. Seigneur Dieu, il est 9 heures moins 25 ?
- Oui, monsieur. Et le poulet...
- Oh ! très bien, sors-le du four et nous allons le manger, toi et moi. Ça lui apprendra, à Tuppence. Rentrée bien avant le dîner, vraiment !
- Bien sûr, il y a des gens qui dînent très tard, remarqua Albert. J'ai été en Espagne, une fois, et, croyez-moi, vous ne pouvez pas obtenir un repas avant 10 heures. 10 heures du soir. Je vous demande un peu ! Des barbares !
- Très bien, répondit Tommy distraitement. Au fait, tu n'as aucune idée de l'endroit où elle a pu aller ?
- Vous voulez dire, la patronne ? Je n'en sais rien, monsieur. M'est avis qu'elle se promène au petit bonheur. Sa première idée, c'était d'aller partout en train, d'après ce que j'ai compris. Elle regardait tout le temps les indicateurs, les horaires et tout ça.
- Ma foi, à chacun ses amusements, répliqua Tommy. Il semble que le sien soit le voyage en chemin de fer. N'empêche, je me demande où elle est. Dans la salle d'attente pour dames de Pétaouchnock, sans doute.
- Elle savait que vous deviez rentrer aujourd'hui, n'est-ce pas, monsieur ? Elle va arriver. Pour sûr.
- Tommy sentit qu'il lui était offert allégeance. Albert et lui étaient liés par la même désapprobation d'une Tuppence qui, à cause de son flirt avec les chemins de fer britanniques, ne rentrerait pas à la maison à temps pour fêter comme il convient le retour d'un mari.

Albert se retira pour aller arracher le poulet à l'horrible sort d'une crémation prochaine dans le four.

Tommy était sur le point de le suivre quand son regard tomba sur la cheminée. Il se dirigea lentement vers elle et contempla le tableau suspendu au mur. Bizarre, cette certitude qu'avait Tuppence d'avoir déjà vu cette maison. Pour sa part, il était certain de ne pas la connaître. Quoi qu'il en soit, c'était une maison comme tant d'autres. Il devait y en avoir des milliers du même genre.

N'arrivant pas à la voir clairement, même sur la pointe des pieds, il décrocha le tableau et le mit sous la lampe. Une jolie maison, bien tranquille. Et le tableau était signé. Le nom commençait par un B, mais le reste était difficile à lire. Bosworth... Bouchier... Avec une loupe, peut-être réussirait-il à le déchiffrer. Du hall, un joyeux carillon de cloche de vache retentit. Albert avait été enchanté par cette cloche de vache suisse que Tommy et Tuppence avaient rapportée de Grindelwald. Il en jouait en virtuose. Le dîner était servi. Tommy se rendit dans la salle à manger. Étrange, quand même, que Tuppence ne soit pas encore là. À supposer qu'elle ait été victime d'une crevaision, ce qui paraissait probable, elle aurait pu au moins téléphoner pour expliquer son retard.

« Elle sait pourtant que je dois me faire du souci », se dit Tommy. Non, bien sûr, qu'il s'en fit vraiment beaucoup. Avec Tuppence, tout allait toujours comme sur des roulettes. Mais Albert vint contredire cet état d'esprit.

— J'espère qu'elle n'a pas eu d'accident, remarqua-t-il, hochant tristement la tête tout en présentant à Tommy un plat de chou.

— Retire ça de ma vue. Je déteste le chou, tu le sais bien, protesta Tommy. Pourquoi aurait-elle eu un accident ? Il n'est encore que 9 heures et demie.

— La route, aujourd'hui, c'est du meurtre, expliqua Albert. Tout le monde peut avoir un accident.

Le téléphone sonna.

— C'est elle, dit Albert.

Il déposa en hâte son plat de chou sur le buffet et sortit en courant. Tommy se leva et le suivit, abandonnant son poulet. Il allait dire : « Je vais le prendre », mais Albert parlait déjà.

— Oui, monsieur ? Oui, Mr Beresford est ici. Je vous le passe. C'est un certain Dr Murray pour vous, ajouta-t-il en se tournant vers Tommy.

Dr Murray ? Tommy réfléchit un instant. Le nom lui était familier mais il avait oublié de qui il s'agissait. Tuppence avait peut-être eu un accident... Aussitôt, avec un soupir de soulagement, il se souvint que le Dr Murray était celui qui soignait les vieilles dames de La Crête ensoleillée. Il s'agissait sans doute de quelque chose en rapport avec l'enterrement de tante Ada. En digne fils de son époque, Tommy supposa qu'il avait dû omettre de signer un formulaire ou quelque chose d'approchant.

— Allô ! Beresford à l'appareil.

— Ah ! je suis content de vous entendre. Vous vous souvenez de moi, j'espère ? J'ai soigné votre tante, miss Fanshawe.

— Oui, bien sûr. Que puis-je pour vous ?

— En fait, j'aimerais que nous ayons un petit entretien. Pourrions-nous convenir d'un rendez-vous en ville, un de ces jours ?

— Bien sûr. Sans problème. Mais... euh... s'agit-il d'un sujet que vous ne souhaitez pas aborder au téléphone ?

— Je préférerais, en effet, ne pas le faire. Rien ne presse, réellement, mais je voudrais bavarder un peu avec vous.

— Rien de cassé ? demanda Tommy, sans comprendre pourquoi il posait cette question.

Pourquoi y aurait-il eu quelque chose de cassé ?

— *Pas vraiment. Je suis peut-être en train de faire une montagne d'un trou de souris. Très probablement même. Mais il s'est passé de drôles de choses à La Crête ensoleillée.*

— Sans rapport avec Mrs Lancaster ? s'enquit Tommy.

— Mrs Lancaster ? répéta le médecin, surpris. Oh ! non. Elle est partie il y a quelque temps déjà. Avant la mort de votre tante, d'ailleurs. Non, il s'agit de tout autre chose.

— Je viens juste de rentrer de voyage. Je peux vous appeler demain matin pour que nous fixions un rendez-vous ?

— Parfait. Je vais vous donner mon numéro de téléphone. Je serai à mon cabinet jusqu'à 10 heures.

— Des nouvelles alarmantes ? demanda Albert quand Tommy revint dans la salle à manger.

— Pour l'amour du ciel, Albert, cesse de jouer les oiseaux de mauvais augure, lui intima Tommy, irrité. Non, bien sûr que non.

— Je pensais que peut-être, la patronne...

— Elle va très bien, riposta Tommy. Elle va toujours très bien. Elle est sans doute lancée sur une piste quelconque, tu la connais. Inutile de s'inquiéter. Débarrasse-moi ce poulet. Maintenant que tu l'as gardé au chaud dans le four, il est devenu immangeable. Apporte-moi un café et après ça j'irai me coucher.

— Nous aurons sans doute une lettre demain. Elle aura été retardée, vous savez ce que c'est, la poste. Ou alors un télégramme, ou alors elle va téléphoner.

Mais le lendemain, il n'y eut ni lettre, ni coup de téléphone, ni télégramme.

Albert ouvrit la bouche de nombreuses fois mais, après un coup d'œil à Tommy, la referma chaque fois aussitôt, jugeant avec juste raison que de sinistres prophéties de sa part ne seraient pas les bienvenues.

Tommy finit par avoir pitié de lui. Il avala une dernière bouchée de son toast à la confiture, le fit descendre avec une gorgée de café et déclara :

— *O. K., Albert. Je vais le dire le premier. Où est elle ? Que lui est-il arrivé ? Et qu'allons-nous faire ?*

— Nous adresser à la police, monsieur ?

— Je ne crois pas. Vois-tu...

Tommy s'interrompit.

— Si elle a eu un accident...

— Elle a son permis de conduire sur elle et un tas de papiers d'identité. Les hôpitaux se mettent toujours très rapidement en

rapport avec les familles. Je ne veux rien précipiter. Elle... elle pourrait ne pas le souhaiter. Tu n'as pas idée... tu n'as absolument aucune idée de l'endroit où elle a pu aller ? Elle n'a rien dit ? Un nom quelconque ?

Albert secoua la tête.

— Comment était-elle ? Contente ? Excitée ? Malheureuse ? Inquiète ?

Albert répondit sans hésiter :

— Elle buvait du petit lait. Elle rayonnait de joie.

— Comme le chien de meute sur la piste, suggéra Tommy.

— Exactement, monsieur. Vous savez comment elle est...

— Quand elle part en chasse, oui, je sais... Maintenant, je me demande...

Tommy s'arrêta pour réfléchir.

Il s'était passé quelque chose et, comme il venait de le dire à Albert, Tuppence s'était précipitée comme un chien de chasse sur sa piste. Avant-hier, elle avait téléphoné pour annoncer qu'elle rentrait. Alors, pourquoi n'était-elle pas rentrée ? En ce moment, se dit Tommy, elle est peut-être quelque part en train de débiter de tels mensonges qu'elle en a oublié tout le reste !

Si elle était vraiment sur une piste, elle n'aimerait pas du tout que Tommy coure pleurer dans le giron de la police et y braire que sa femme avait disparu. Il l'entendait d'ici : « Comment as-tu pu être assez stupide pour faire une chose pareille ! Je suis assez grande pour m'occuper de moi-même. Tu devrais le savoir, depuis le temps ! » (Mais était-elle vraiment capable de s'occuper d'elle-même ?)

Impossible de savoir jusqu'où l'imagination de Tuppence pouvait l'entraîner.

Dans la gueule du loup ? Mais jusqu'à présent, rien n'indiquait que cette affaire présentât le moindre danger, sinon, comme déjà dit, dans l'imagination de Tuppence.

S'il se rendait à la police pour annoncer que sa femme n'était pas rentrée comme elle l'avait prévu, le policier, plein de tact, le regarderait en souriant intérieurement et, toujours avec tact, lui demanderait quels étaient les amis qu'elle fréquentait !

— *Je vais la retrouver moi-même, déclara Tommy. Elle doit bien être quelque part. Mais où ? Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest ? Je n'en ai aucune idée, et quelle tête de linotte elle fait de n'en avoir rien dit quand elle a téléphoné !*

— Elle a peut-être été enlevée par un gang, suggéra Albert.

— Oh ! Pas d'enfantillages, Albert, tu as dépassé l'âge depuis longtemps !

— Qu'est-ce que vous allez faire, monsieur ?

— *Je vais aller à Londres, répondit Tommy en regardant la pendule. Je vais d'abord déjeuner au club avec le Dr Murray qui m'a appelé hier soir et qui a quelque chose à me dire à propos des affaires de ma défunte tante, et je tirerai peut-être de lui une indication utile. Après tout, cette histoire a commencé à La Crête ensoleillée. Je vais aussi emporter avec moi le tableau qui se trouve au-dessus de la cheminée...*

— Vous voulez dire que vous allez le porter à Scotland Yard ?

— Non. Je vais le porter à Bond Street.

11

Bond Street et le Dr Murray

Tommy sauta hors du taxi, paya le chauffeur et rentra la tête dans la voiture pour en sortir un paquet mal ficelé, de toute évidence un tableau. Le serrant tant bien que mal sous son bras, il s'engouffra dans la New Athenian, une des galeries les plus anciennes et les plus réputées de Londres.

Tommy n'était pas grand amateur d'art, et il n'avait choisi la New Athenian que parce qu'un de ses amis y officiait.

« Y officier » était vraiment la formule qui convenait car les expressions pleines de sympathique intérêt des employés, les propos chuchotés et les sourires extatiques étaient tout à fait ecclésiastiques.

Un jeune homme blond s'avança vers Tommy et, quand il le reconnut, son visage s'éclaira :

— Hello, Tommy. Ça fait des siècles que je ne t'ai vu. Qu'est-ce que tu as sous le bras ? Ne me dis pas que, l'âge venant, tu t'es mis à peindre ? Un tas de gens le font et le résultat, en général, est calamiteux.

— La création artistique n'a jamais été mon fort, répondit Tommy, bien que, je dois le reconnaître, j'aie été très attiré l'autre jour par un petit livre qui expliquait en termes très simples comment un enfant de cinq ans pouvait apprendre à faire de l'aquarelle.

— Que Dieu nous vienne en aide si jamais tu devais t'y mettre ! Le Mathusalem du pinceau !

— Pour te dire la vérité, Robert, je veux seulement faire appel à ta science. Je voudrais que tu me donnes ton opinion là-dessus.

Le dénommé Robert prit le tableau des mains de Tommy et le sortit adroitement de son papier, avec l'habileté de celui qui

est habitué à faire et défaire toutes espèces d'emballage d'œuvres d'art. Il posa le tableau sur une chaise, le regarda de près, puis s'éloigna de cinq ou six pas :

— Eh bien, quoi ? Que veux-tu savoir ? Tu veux le vendre, c'est ça ?

— Non, non, je ne veux pas le vendre. Je veux savoir ce que c'est. Pour commencer, je veux savoir qui est le peintre.

— En fait, si tu voulais le vendre, ce serait tout à fait possible aujourd'hui. Il y a dix ans, ce n'aurait pas été le cas, mais Boscowan est redevenu à la mode.

— Boscowan ? répéta Tommy. C'est comme ça qu'il s'appelle ? J'avais vu qu'il était signé d'un nom commençant par un B, mais je n'avais pas pu en lire plus.

— Oh ! c'est Boscowan, sans l'ombre d'un doute. Il était très en vogue il y a vingt-cinq ans. Il se vendait bien, avait de nombreuses expositions. Un très bon peintre, techniquement. Et puis, comme toujours, la roue a tourné, il est passé de mode, personne ne le recherchait plus. Mais depuis quelque temps, on parle de nouveau de lui. Lui, Stitchwort et Fondella, ils remontent tous les trois.

— Boscowan, répéta Tommy.

— B-o-s-c-o-w-a-n, épela obligeamment Robert.

— Il peint toujours ?

— Non, il est mort il y a quelques années. Assez vieux déjà. Soixante-cinq ans à peu près. Un peintre très prolifique. Ses toiles se promènent un peu partout. En fait, nous pensons organiser une exposition dans quatre ou cinq mois. Cela devrait bien marcher. Pourquoi t'intéresses-tu à lui ?

— Ce serait trop long à expliquer, répondit Tommy. Un de ces jours, je t'inviterai à déjeuner et je te raconterai tout depuis le début. C'est une histoire très compliquée et complètement idiote. Tout ce que je veux, c'est en savoir le plus possible sur Boscowan et te demander si, par hasard, tu saurais où se trouve la maison qui est représentée ici.

— Je ne peux pas répondre de but en blanc à ta dernière question. C'est le genre de sujet qu'il peignait couramment, tu

comprends. Le plus souvent une maisonnette dans un coin de campagne isolé, une ferme parfois, parfois juste une vache ou deux. Et parfois encore une charrette, mais alors dans le lointain. De paisibles paysages ruraux. Rien d'ébauché ni de rapidement dessiné. La surface a l'air presque émaillée. C'est une technique particulière qui plaisait beaucoup. Il prenait bon nombre de ses sujets en France, surtout en Normandie. Des églises, en particulier. J'ai un tableau de lui ici. Attends une minute, je vais aller te le chercher.

Il alla lancer un ordre du haut de l'escalier qui plongeait vers le sous-sol et ne tarda pas à revenir avec une petite toile qu'il posa sur une autre chaise :

— Voilà. Une église de Normandie.

— Oui, je vois, dit Tommy. C'est le même genre. Ma femme dit que personne ne vivait dans cette maison, celle que j'ai apportée. Je comprends maintenant ce qu'elle entendait par là. J'ai l'impression que personne n'assiste, ou n'assistera jamais à un service dans cette église.

— Oui, ta femme a peut-être mis le doigt sur la vertu première de ces toiles. Des lieux calmes, paisibles, sans présence humaine. Il peignait très rarement des gens, en effet. Exceptionnellement un personnage ou deux dans le paysage, c'est tout. Il me semble que c'est ce qui, en un sens, est à l'origine de leur charme. Une espèce de sentiment d'isolement. Comme si, en supprimant les êtres humains, le peintre rendait le paysage à ce qu'il a de meilleur, à la paix des lieux. Maintenant que j'y pense, c'est peut-être la raison pour laquelle on a repris goût à son œuvre. Il y a trop de monde aujourd'hui, trop de voitures, trop de bruit, trop d'agitation. La paix, la paix sans mélange. La Nature souveraine.

— Oui, ça ne m'étonnerait pas. Quelle sorte d'homme était-ce ?

— Je ne l'ai pas connu personnellement. Je n'étais pas encore là. Très content de lui-même, d'après ce qu'on dit. Surestimait sa peinture, probablement. Se donnait des airs. Mais gentil, sympathique. Très porté sur les jolies filles.

— Et où se trouve ce coin de campagne-ci, tu n'en as aucune idée ? En Angleterre, non ?

— À mon avis, oui. Tu veux que je cherche ?

— Tu pourrais ?

— Le mieux serait de demander à sa femme, ou plutôt à sa veuve. Il avait épousé Emma Wing, le sculpteur. Très connue. Pas très prolifique, mais son œuvre est assez puissante. Va lui poser la question. Elle vit à Hampstead. Je peux te donner son adresse. Nous avons été en correspondance ces derniers temps à propos de l'exposition de son mari. Nous avons aussi quelques-unes de ses plus petites sculptures. Je vais te chercher cette adresse.

Il alla ouvrir un registre sur son bureau et griffonna quelques mots sur un bristol.

— Tiens, voilà. J'ignore de quel sombre et profond mystère il s'agit, mais tu as toujours été l'homme du mystère, non ? C'est un bon exemple de l'œuvre de Boscowan que tu as là. Nous serions heureux de pouvoir l'exposer. Je t'enverrai un mot pour te rappeler la date du vernissage.

— Tu ne connaîtrais pas, par hasard, une certaine Mrs Lancaster ?

— *Ma foi, a priori, non. C'est une artiste ?*

— Non, je ne pense pas. Simplement une vieille dame qui a vécu ces dernières années dans une maison de retraite. Si j'en parle, c'est parce que ce tableau lui appartenait et qu'elle en a fait cadeau à une tante à moi.

— Vraiment, ce nom ne me dit rien. Va plutôt voir Mrs Boscowan.

— Comment est-elle ?

— Elle était largement plus jeune que lui, il me semble. Un vrai personnage. Oui, un vrai personnage, répéta-t-il en hochant la tête. Tu t'en apercevras vite.

Il prit le tableau, se pencha sur la rambarde de l'escalier et le tendit à quelqu'un, en bas, avec ordre de le remballer.

— C'est épatant d'avoir autant d'esclaves à sa disposition, qui obéissent au doigt et à l'œil, commenta Tommy.

Il regarda autour de lui, remarqua pour la première fois les toiles qui l'entouraient et en désigna une avec dégoût :

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

— Paul Jaggerowski. Intéressant jeune Slave. Travaille sous l'influence de la drogue. Ça ne te plaît pas ?

Tommy examina le grand filet à provisions dont les mailles semblaient s'être empêtrées dans les clôtures d'un pré vert métallique peuplé de vaches distordues :

— Franchement, non.

— Philistin, va ! sourit Robert. Viens, allons manger un morceau.

— Je ne peux pas. J'ai rendez-vous à mon club avec un toubib.

— Tu n'es pas malade ?

— Je suis en parfaite santé. Ma tension est parfaite, au point de désespérer le corps médical au grand complet.

— Alors, pourquoi veux-tu voir l'un de ses membres ?

— Bah ! répliqua gaiement Tommy, tout bonnement à propos d'un cadavre. Merci pour tout. Au revoir !

*

* *

Tommy accueillit le Dr Murray non sans une certaine curiosité. Celui-ci venait sans doute le voir à propos d'une formalité quelconque à accomplir en rapport avec le décès de tante Ada, mais pourquoi diable avait-il refusé de lui en parler au téléphone ?

— Excusez-moi, je suis un peu en retard, lui dit le Dr Murray en lui serrant la main, mais le trafic est épouvantable et je ne savais pas exactement où j'allais. Je ne connais pas très bien ce coin de Londres.

— Désolé de vous avoir fait faire tout ce chemin, répondit Tommy. J'aurais pu vous rencontrer dans un endroit qui vous aurait mieux convenu.

— Vous disposez d'un peu de temps, maintenant ?

— À présent, oui. J'ai été absent toute la semaine dernière.

— Oui, c'est ce qu'on m'avait dit quand je vous ai appelé.

Tommy lui offrit un fauteuil, lui proposa à boire, disposa des cigarettes et des allumettes à côté de lui. Une fois les deux hommes confortablement installés, le Dr Murray entama la conversation :

— *J'ai dû éveiller votre curiosité, mais à la vérité, nous avons des ennuis à La Crête ensoleillée. Il s'agit d'un problème incompréhensible, sans rapport avec vous, en un sens. Rien ne m'autorise à vous embêter avec ça, sinon l'espoir que vous aurez peut-être connaissance d'un détail quelconque susceptible de m'aider.*

— Bien sûr, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Cela concerne ma tante, miss Fanshawe ?

— Pas directement, non. Mais elle fait quand même partie de l'histoire. Je peux aborder le sujet avec vous en toute confiance, n'est-ce pas, Mr Beresford ?

— Oui, bien entendu.

— En fait, nous parlions de vous l'autre jour avec un ami commun. Il m'a raconté un certain nombre d'anecdotes. Si j'ai bien compris, durant la dernière guerre, vous avez été affecté à des missions assez délicates.

— Oh ! rien d'aussi sérieux que cela, répliqua Tommy de son ton détaché habituel.

— Naturellement, je comprends très bien que vous préféreriez passer cela sous silence.

— Je ne crois pas qu'aujourd'hui cela porte le moins du monde à conséquence. Il y a bien longtemps que la guerre est finie. Ma femme et moi étions jeunes, à l'époque.

— N'importe, ce que je veux vous dire n'a rien à voir avec ça, mais cela me permet de penser que je peux être franc avec vous, que je peux vous faire confiance, que vous ne répéterez pas mes propos, quand bien même tout cela finirait par se savoir.

— *Des ennuis à La Crête ensoleillée, disiez-vous ?*

— Oui. Il n'y a pas longtemps, une de nos patientes, Mrs Moody, est morte. Je ne sais pas si vous l'avez connue ou si votre tante lui a jamais parlé.

— Mrs Moody ? répéta Tommy en réfléchissant. Non, je ne crois pas. En tout cas, pas que je m'en souviene.

— Ce n'était pas l'une de nos plus vieilles pensionnaires. Elle n'avait pas encore atteint soixante-dix ans et ne souffrait d'aucune maladie sérieuse. Elle n'avait tout simplement pas de parents proches et personne pour l'aider dans son ménage. Elle appartenait à la catégorie de celles que j'appelle des trémousseuses. Des femmes qui, en vieillissant, ressemblent de plus en plus à des poules. Elles gloussent. Elles battent des ailes. Elles oublient tout. Elles se plongent elles-mêmes dans les pires difficultés, à la suite de quoi le souci les ronge. Un rien les agite. Mais elles sont à peu près normales. Elles ne sont pas, à proprement parler, mentalement dérangées.

— Elles gloussent, un point c'est tout, proposa Tommy.

— Exactement. Mrs Moody gloussait. Les infirmières l'aimaient bien, et pourtant elle les rendait quasi folles. Elle avait l'habitude d'oublier qu'elle avait déjà déjeuné et faisait un scandale parce qu'on ne lui avait soi-disant pas servi son repas.

— Ah ! s'écria Tommy, Mrs Cacao !

— Pardon ?

— C'est le nom que nous lui avons donné, ma femme et moi. Un jour que nous passions dans le couloir, elle était en train de hurler parce qu'elle prétendait ne pas avoir eu son cacao. Une petite bonne femme un peu toquée mais pas laide du tout. Cela nous avait fait rire tous les deux et nous avons pris le pli de l'appeler Mrs Cacao. Alors, comme ça, elle est morte ?

— *Je n'ai pas été extraordinairement surpris par sa mort, reprit le Dr Murray. Prévoir avec exactitude quand interviendra la mort d'une vieille femme, c'est impossible. Certaines, sérieusement malades, dont on pense, après les avoir examinées, qu'elles ne passeront pas l'année, repiquent quelquefois au vif pour dix ans encore. Leur volonté de s'accrocher à la vie leur permet de surmonter toutes leurs*

misères physiques. Et puis il y en a d'autres qui paraissent en assez bonne santé pour faire de vieux os. Elles attrapent une bronchite, n'arrivent pas ensuite à récupérer et meurent avec une aisance déconcertante. Donc, comme je le disais, avec mon expérience de médecin de maison de retraite, je ne suis pas étonné quand se produit une mort plutôt inattendue. Dans le cas de Mrs Moody, cependant, c'était un peu différent. Elle était morte dans son sommeil sans aucun signe de maladie, et rien n'expliquait son décès. Je vous citerai une réplique qui m'a toujours intrigué dans le Macbeth de Shakespeare. Je n'ai jamais cessé de me demander à quoi songeait Macbeth quand, parlant de sa femme, il dit : « Elle aurait dû mourir plus tard. »

— Oui, je me rappelle m'être demandé aussi ce que Shakespeare avait en tête, confirma Tommy. Je ne me souviens plus dans quelle mise en scène ni qui jouait Macbeth, mais dans cette interprétation que j'ai vue, Macbeth s'efforçait de faire comprendre au médecin qu'il y aurait intérêt à écarter lady Macbeth de son chemin. Le médecin avait apparemment saisi l'allusion. Et c'est alors, se sentant en sécurité maintenant que sa femme était morte, maintenant que ses actions inconsidérées et son esprit défaillant ne représentaient plus une menace pour lui, que Macbeth exprimait son chagrin et l'affection sincère qu'il lui portait. « Elle aurait dû mourir plus tard. »

— Exactement, dit le Dr Murray. Or, c'est ce que j'ai ressenti lors du décès de Mrs Moody. Elle aurait dû mourir plus tard. Pas il y a trois semaines, sans cause apparente...

Tommy ne répondit pas. Il regardait simplement le médecin d'un air interrogateur.

— *Nous autres médecins, nous avons certains problèmes. Si la mort d'un patient nous intrigue, nous n'avons qu'un seul moyen de connaître la vérité : l'examen post mortem. Le hic, c'est que les autopsies ne sont guère appréciées par les parents du défunt, alors si un médecin en réclame une et qu'il en ressorte – comme cela peut fort bien arriver – qu'il s'agit d'une cause naturelle ou d'une maladie dont les symptômes ne sont*

pas forcément apparents, eh bien la carrière du médecin peut se trouver sérieusement affectée par cette regrettable erreur de diagnostic...

— J'imagine que cela a dû être difficile.

— Les parents en question sont de lointains cousins. J'ai pris sur moi d'obtenir leur consentement sous prétexte qu'il fallait éclaircir la cause du décès dans l'intérêt de la médecine. Quand un patient meurt pendant son sommeil, il est bon d'en faire profiter la science médicale. Je leur ai emballé ça du mieux que j'ai pu, le plus simplement possible. Par bonheur, ils n'y ont pas vu l'ombre d'un inconvénient. Cela m'a beaucoup soulagé. Si l'autopsie ne révélait rien d'anormal, je pourrais délivrer un certificat de décès sans scrupule de conscience. Tout le monde peut mourir, pour une raison quelconque, de ce que le vulgaire appelle une crise cardiaque. En fait, pour son âge, le cœur de Mrs Moddy était en excellent état. Elle souffrait d'arthrose, de rhumatismes et de troubles occasionnels de la vésicule biliaire, mais rien de tout cela ne pouvait expliquer une mort de ce genre.

Le Dr Murray s'interrompit. Tommy ouvrit la bouche, puis s'empressa de la refermer. Le médecin hocha la tête :

— Oui, Mr Beresford. Vous voyez où je veux en venir. La mort avait été causée par une surdose de morphine.

— Seigneur Dieu ! laissa échapper Tommy, les yeux écarquillés.

— *Oui. Cela paraît incroyable, mais les analyses sont formelles. La question qui se pose est donc la suivante : comment cette morphine lui a-t-elle été administrée ? Elle n'en usait pas. Elle n'avait aucune maladie douloureuse le justifiant. Les possibilités sont au nombre de trois. Elle peut en avoir pris accidentellement. Peu vraisemblable. Elle peut avoir pris accidentellement, par exemple, le médicament d'une autre patiente. Peu vraisemblable également. Nous ne confions pas aux patientes des réserves de morphine et nous n'acceptons pas les droguées qui pourraient en avoir en leur possession. Il pourrait s'agir d'un suicide, mais j'ai du mal à y croire. Bien*

qu'elle soit du genre à se tracasser à tout propos, Mrs Moody était d'un naturel heureux et n'a jamais songé, j'en suis sûr, à en finir avec la vie. La troisième possibilité, c'est que cette surdose fatale lui ait été volontairement administrée. Mais par qui, et pourquoi ? Bien entendu, miss Packard, en sa qualité d'infirmière en chef diplômée, est autorisée à détenir des réserves de morphine et d'autres stupéfiants, qu'elle garde sous clef dans un placard. Certains cas de sciatique ou d'arthrite rhumatismale sont capables de causer des douleurs si intolérables qu'on peut être amené à en prescrire. Nous avons espéré découvrir qu'on avait administré par erreur, en une circonstance particulière, une quantité dangereuse de morphine à Mrs Moody, ou qu'elle en avait pris elle-même avec l'idée que cela pourrait guérir une indigestion ou une insomnie. Mais nous n'avons rien trouvé de pareil. Obéissant à une proposition de miss Packard, que j'avais approuvée, nous avons ensuite soigneusement examiné les archives relatant les décès survenus à La Crête ensoleillée dans les deux dernières années. Je suis heureux de pouvoir dire qu'il n'y en a pas eu beaucoup. Sept en tout, je crois, ce qui est peu pour une population de cette tranche d'âge. Deux cas de bronchite – des morts parfaitement claires –, deux cas de grippe, elle tue souvent pendant les mois d'hiver étant donné le peu de résistance que lui offrent les vieilles femmes. Et trois autres.

Il s'interrompt et reprit :

— Les trois autres morts, Mr Beresford, ne me satisfont pas, deux d'entre elles surtout. Elles étaient parfaitement possibles, elles n'étaient pas étonnantes, mais j'irai jusqu'à dire qu'elles étaient peu vraisemblables. Plus j'y réfléchis, plus elles me paraissent suspectes. Nous devons envisager la possibilité – aussi extraordinaire que cela puisse paraître – qu'il y ait à La Crête ensoleillée, pour des raisons de déséquilibre mental probablement, une meurtrière. Une meurtrière absolument insoupçonnable.

Un silence suivit. Puis Tommy soupira :

— Je ne doute pas un instant de ce que vous me dites mais, franchement, cela paraît incroyable. Ces choses-là... non, ça n'arrive jamais.

— Oh ! si, répliqua sombrement le Dr Murray, ça arrive bel et bien. Ce ne sont pas les cas pathologiques qui manquent. Prenons par exemple le cas de cette cuisinière qui avait travaillé dans différentes maisons. Une femme aimable, agréable, dévouée à ses patrons, bonne cuisinière, enchantée de sa place. Et pourtant, tôt ou tard, des morts survenaient. C'était généralement un plat de sandwiches. Parfois de la nourriture préparée pour un pique-nique, à laquelle, sans raison apparente, on avait ajouté un peu d'arsenic. Deux ou trois sandwiches empoisonnés parmi les autres. De toute évidence, seul le hasard décidait de qui les mangerait. Aucune animosité personnelle. Parfois même, il ne se passait rien. La même femme travaillait trois ou quatre mois dans une place sans que se produisît ni tragédie, ni maladie. Rien. Puis elle quittait cette place pour une autre et, trois semaines plus tard, deux membres de la famille mouraient après avoir mangé du bacon à leur petit déjeuner. Comme ces décès se produisaient dans des régions différentes d'Angleterre et à intervalles irréguliers, la police a mis un certain temps à retrouver sa trace. Elle changeait bien évidemment de nom à chaque fois. Et il existe tellement de femmes d'âge mûr, agréables, compétentes et sachant faire le cuisine qu'il a été bien difficile d'épingler celle-là en particulier.

— Et pourquoi faisait-elle ça ?

— Je crois que personne ne l'a jamais su. On a échafaudé de nombreuses théories, surtout les psychologues, bien entendu. C'était une femme très pieuse et il est possible que, sous l'empire d'une espèce de folie religieuse, elle se soit crue chargée de débarrasser le monde de certaines personnes envers lesquelles elle n'éprouvait aucune animosité personnelle.

« Et puis il y a eu Jeanne Gebron, cette Française qu'on a surnommée l'Ange de Miséricorde. Elle était si bouleversée quand les enfants de ses voisins tombaient malades qu'elle se précipitait pour les soigner. Elle restait clouée à leur chevet. Là

aussi, il a fallu quelque temps avant qu'on ne découvre que les enfants dont elle s'occupait ne guérissaient jamais. Au contraire, ils mouraient tous. Et pourquoi ? Il est vrai que, lorsqu'elle était jeune, son propre enfant était mort. Elle en avait été accablée de douleur. C'était peut-être là le fondement de sa carrière criminelle. Si son enfant à elle était mort, alors les enfants des autres devaient mourir aussi. Ou encore, comme certains l'ont supposé, il est possible que son propre enfant ait été l'une de ses victimes. »

— J'en ai des frissons dans le dos, dit Tommy.

— J'ai choisi exprès les exemples les plus mélodramatiques, reprit le médecin. Mais cela peut être beaucoup plus simple. Rappelez-vous Armstrong. Quiconque l'offensait ou l'insultait – voire même s'il lui semblait que quelqu'un l'avait insulté –, ce quelqu'un était aussitôt invité à prendre le thé accompagné de petits sandwiches à l'arsenic. Une espèce d'hypertrophie de l'amour-propre. Mais ses premiers crimes avaient été simplement dictés par l'intérêt. Histoire d'hériter la forte somme. Et pour se débarrasser de son épouse afin de pouvoir se remarier.

« Et puis il y a eu Warriner, cette infirmière qui dirigeait un foyer de vieilles personnes. Celles-ci lui léguaient tous leurs biens contre l'assurance d'une vieillesse confortable jusqu'à ce que survienne leur mort. Et la mort ne tardait jamais à survenir. Là aussi, c'était de la morphine qu'elle leur administrait. Une très brave femme, mais sans scrupules. Je crois qu'elle se considérait comme une bienfaitrice.

— À supposer que vous ayez raison à propos de ces décès, vous avez une idée de qui il pourrait s'agir ?

— Non. Il n'y a aucun indice d'aucune sorte. Si l'on part du point de vue que, selon toute vraisemblance, la meurtrière est une malade mentale, ces maladies-là ont des manifestations souvent très difficiles à reconnaître. Disons que c'est quelqu'un qui déteste les vieillards, qui a été blessée, ou dont la vie a été gâchée, du moins le croit-elle, par une personne âgée. Ou alors, une altruiste d'un nouveau genre, qui estime miséricordieux

d'exterminer quiconque a dépassé la soixantaine. Dans ce cas, cela pourrait être n'importe qui. Une patiente ? Un membre du personnel, infirmière ou domestique ?

« J'en ai parlé en long et en large avec Millicent Packard, qui dirige la maison. C'est une femme très compétente et perspicace, qui a l'œil aussi bien sur ses hôtes que sur son personnel. Elle affirme qu'elle n'a ni soupçon ni indice, et je suis sûr qu'elle dit la vérité. »

— Mais pourquoi vous adresser à moi ? Que puis-je faire ?

— *Votre tante, miss Fanshawe, a vécu là quelques années et c'était, bien qu'elle ait souvent prétendu le contraire, une femme particulièrement intelligente. Elle avait des façons bien à elle de s'amuser en se donnant des airs séniles, alors qu'elle avait – et comment ! – toute sa tête. Ce que j'aimerais c'est que, vous et votre femme également, vous essayiez de réfléchir, de vous rappeler si miss Fanshawe a jamais dit ou laissé entendre quelque chose qui pourrait nous mettre sur la voie. Un incident qu'elle aurait remarqué, une confidence que quelqu'un lui aurait faite, un détail qu'elle-même aurait trouvé bizarre. Les vieilles dames sont très observatrices, et une personne aussi perspicace que miss Fanshawe devait avoir une connaissance surprenante de ce qui se passait à La Crête ensoleillée. Ces vieilles dames n'ont rien à faire, comprenez-vous, alors elles ont tout le temps de regarder autour d'elles et d'en tirer des conclusions... des conclusions hâtives parfois, qui peuvent à première vue sembler fantasmagoriques mais qui, quelquefois, se révèlent parfaitement exactes.*

Tommy secoua la tête :

— Je comprends ce que vous voulez dire, mais je ne me souviens de rien de ce genre.

— Votre femme est absente, je crois. Vous pensez qu'elle pourrait se rappeler quelque chose qui ne vous aurait pas frappé ?

— Je le lui demanderai, mais j'en doute.

Il hésita, puis se décida :

— Écoutez, ma femme avait bien un sujet d'inquiétude à propos d'une de ces vieilles dames, une certaine Mrs Lancaster.

— Mrs Lancaster ? Oui ?

— Ma femme s'est mis en tête qu'elle avait été bien soudainement enlevée par une de ses parentes. En fait, Mrs Lancaster avait fait cadeau à ma tante d'un tableau que ma femme estimait devoir lui rendre. Elle a donc cherché à se mettre en rapport avec elle...

— Ma foi, c'est tout à son honneur...

— Seulement elle n'est arrivée à rien. Elle a obtenu l'adresse de l'hôtel où elles étaient censées descendre – elle et sa parente –, mais personne de ce nom n'y avait jamais réservé de chambre.

— Tiens ! C'est assez bizarre.

— *Oui. C'est ce que Tuppence a pensé aussi. Elles n'avaient laissé aucune autre adresse à La Crête ensoleillée. En fait, nous avons fait plusieurs tentatives pour entrer en contact avec Mrs Lancaster ou, à défaut, avec Mrs... Johnson – c'est comme ça, je crois, que s'appelle la parente en question –, mais sans succès. Toutes les factures étaient payées et tous les arrangements faits par un notaire avec lequel nous nous sommes mis en rapport, mais il ne nous a donné que l'adresse d'une banque. Et les banques ne fournissent aucun renseignement, ajouta Tommy.*

— C'est vrai, si le client leur en a donné l'ordre.

— Ma femme a écrit à Mrs Lancaster aux bons soins de la banque, ainsi qu'à Mrs Johnson, mais elle n'a jamais reçu de réponse.

— Ce n'est pas très normal. Cela dit, les gens ne répondent pas toujours aux lettres. Et puis elles sont peut-être parties pour l'étranger.

— Exactement. Cela ne m'a pas inquiété. Mais ma femme, si. Elle est convaincue qu'il est arrivé quelque chose à Mrs Lancaster. En fait, elle a dit qu'elle allait continuer à enquêter pendant mon absence. Je ne sais pas très bien ce qu'elle avait l'intention de faire, peut-être d'aller en personne à l'hôtel, ou à

la banque, ou d'aller voir le notaire. En tout cas, elle voulait obtenir plus de renseignements.

Le Dr Murray le regardait avec une légère expression d'ennui poli.

— Que pense-t-elle au juste ?

— Elle pense que Mrs Lancaster court un danger, et même qu'il lui est peut-être arrivé quelque chose.

Le médecin haussa les sourcils :

— Oh ! Vraiment, j'ai du mal à croire que...

— *Cela peut vous paraître tout à fait idiot, déclara Tommy, mais voyez-vous, ma femme a téléphoné pour dire qu'elle serait de retour hier soir... et... elle n'est pas rentrée.*

— Avait-elle dit de manière certaine qu'elle avait bien l'intention de le faire ?

— Oui. Comme elle savait que je devais revenir de cette réunion d'affaires, elle a appelé notre employé, à la maison, pour lui dire qu'elle serait là pour le dîner.

— Et c'est très inhabituel de sa part ? demanda Murray qui regardait maintenant Tommy avec un certain intérêt.

— *Oui, répondit Tommy. C'est très inhabituel. Si Tuppence avait été retardée ou si elle avait changé d'idée, elle aurait retéléphoné ou envoyé un télégramme.*

— Et vous êtes inquiet ?

— Oui, je suis inquiet, avoua Tommy.

— Hum ! Vous avez averti la police ?

— Non. Qu'est-ce que la police pourrait bien faire ? Ce n'est pas comme si j'avais des raisons de croire qu'elle a des ennuis, ou qu'elle est en danger, ou je ne sais quoi de ce genre. Parce que si elle avait eu un accident, si elle était à l'hôpital ou quoi que ce soit de ce genre, on me l'aurait aussitôt fait savoir, non ?

— Oui... sans doute... si elle a des papiers d'identité sur elle.

— Elle a son permis de conduire. Probablement aussi des lettres et une poignée d'autres documents.

Le Dr Murray fronça les sourcils.

Tommy poursuivit précipitamment :

— *Et maintenant vous vous amenez... vous arrivez avec toute cette histoire, à La Crête ensoleillée, de gens qui meurent alors qu'ils ne devraient pas mourir. Supposons que cette brave vieille ait eu vent de quelque chose... qu'elle ait soupçonné quelque chose... et qu'elle se soit mise à en parler... Il fallait la faire taire par tous les moyens, alors on l'a embarquée en vitesse et emmenée quelque part où on ne pourrait pas retrouver sa trace. Je ne peux pas m'empêcher de penser que toutes ces histoires sont liées...*

— C'est étrange... c'est certainement très étrange... Qu'est-ce que vous comptez faire maintenant ?

— Une petite enquête de mon côté... D'abord chez le notaire... Il est peut-être blanc comme neige, mais je tiens à le voir... et à me forger ma propre opinion.

12

Tommy retrouve un vieil ami

Depuis le trottoir d'en face, Tommy jeta un coup d'œil sur les locaux de M^Mrs Partingdale, Harris, Lockeridge & Partingdale.

Ils avaient un air de parfaite respectabilité. La plaque de cuivre était usée mais soigneusement polie. Il traversa la rue et, une fois passées les portes battantes, fut accueilli par le bruit assourdi de machines à écrire lancées à grande vitesse.

Il se dirigea vers un guichet ouvert qui portait la mention « Renseignements ».

Derrière, dans une petite pièce, trois femmes tapaient à la machine tandis que deux clerks recopiaient des documents.

Une légère odeur de moisi flottait dans l'air, typique de l'atmosphère propre aux papiers officiels.

Une blonde fadasse d'environ trente-cinq ans, à l'expression sévère et portant pince-nez, abandonna sa machine pour venir au guichet :

— Vous désirez ?

— Je voudrais voir Mr Eccles.

L'expression de sévérité de la dame s'intensifia :

— Vous avez rendez-vous ?

— Non. Mais je ne suis de passage à Londres que pour la journée.

— Mr Eccles est très occupé ce matin. Un autre responsable de l'étude, peut-être...

— C'est Mr Eccles que je veux voir. Nous avons déjà échangé une correspondance.

— Ah ! je vois. Voulez-vous me donner votre nom ?

Tommy lui donna ses nom et adresse, et la blonde se retira pour conférer avec le téléphone qui se trouvait sur son bureau. Après un murmure de conversation, elle revint :

— Le clerc va vous conduire dans la salle d'attente. Mr Eccles va vous recevoir dans une dizaine de minutes.

On fit entrer Tommy dans une pièce où se trouvaient une bibliothèque pleine de vieux et très sérieux livres de droit ainsi qu'une table ronde couverte de journaux financiers divers. Tommy s'installa et repassa dans sa tête les méthodes d'approche qu'il avait mises au point. De quoi pouvait bien avoir l'air Mr Eccles ? Quand, après avoir été enfin introduit, il le vit quitter son bureau pour le recevoir, il décida sur-le-champ, sans aucune raison précise, qu'il ne lui plaisait pas. Mais pourquoi ? Ce Mr Eccles n'avait rien de particulièrement détestable. Entre quarante et cinquante ans, les cheveux gris se raréfiant sur les tempes, il avait un long visage triste et fermé, des yeux perçants et, par moments, de façon tout à fait inattendue, un sourire agréable qui tranchait sur son attitude mélancolique :

— Mr Beresford ?

— Oui. C'est une affaire insignifiante qui m'amène, mais qui inquiète ma femme. Elle vous a écrit, je crois, ou elle vous a téléphoné, pour vous demander l'adresse de Mrs Lancaster.

— Mrs Lancaster, répéta Mr Eccles avec une parfaite expression de joueur de poker.

Ce n'était même pas une question. Il laissa le nom flotter en l'air.

« Un homme prudent, se dit Tommy, mais après tout, la prudence est une seconde nature chez les hommes de loi. Cela dit, quand il s'agit de celui qui défend vos intérêts, vous ne lui en faites pas grief. »

Il poursuivit :

— *Elle vivait encore tout récemment à La Crête ensoleillée, un excellent établissement pour vieilles dames. En fait, ma propre tante y a vécu aussi très heureuse.*

— Ah ! oui, bien sûr, bien sûr. Je m'en souviens maintenant. Mrs Lancaster. Elle n'y est plus, je crois. C'est bien ça ?

— Oui, répondit Tommy.

— Je ne me rappelle plus au juste... commença Mr Eccles en tendant la main vers le téléphone. Il faut que je me rafraîchisse la mémoire...

— Je peux vous expliquer très simplement la situation, intervint Tommy. Ma femme voudrait connaître l'adresse de Mrs Lancaster parce qu'elle se trouve par hasard en possession d'un objet qui lui a appartenu. Un tableau, pour tout dire. Mrs Lancaster en avait fait cadeau à ma tante, miss Fanshawe. Celle-ci étant morte récemment, ses quelques affaires nous sont revenues, y compris ce tableau. Il plaît beaucoup à ma femme mais elle se sent coupable de le garder. Si Mrs Lancaster y attachait un prix quelconque, elle serait prête à le lui rendre.

— Ah ! je vois, dit Mr Eccles. C'est certainement très délicat de la part de votre épouse.

— On ne sait jamais, poursuivit Tommy avec un aimable sourire, les sentiments que les vieilles personnes nourrissent envers leurs biens. Comme ce tableau plaisait beaucoup à ma tante, elle a peut-être été très contente de le lui offrir, mais ma tante étant morte très peu de temps après, il peut lui sembler injuste qu'il tombe maintenant entre les mains de parfaits étrangers. Il n'a pas de titre. Il représente une maison dans la campagne. Et, qui sait, cette maison est peut-être liée d'une façon quelconque à la famille de Mrs Lancaster.

— Certes, certes, répondit Mr Eccles. Mais je ne pense pas...

On frappa à la porte. Un clerc entra avec à la main une feuille de papier qu'il posa devant Mr Eccles. Celui-ci y jeta un coup d'œil :

— *Ah ! oui, ah ! oui, je m'en souviens maintenant. Oui, Mrs... Beresford, dit-il après avoir regardé la carte de visite de Tommy qui se trouvait sur son bureau. Mrs Beresford m'a téléphoné à ce sujet. Je lui ai conseillé d'entrer en rapport avec la succursale de Hammersmith de la Southern Counties Bank. C'est la seule adresse que je possède moi-même. La banque fait suivre les lettres libellées au nom de Mrs Richard Johnson. Mrs Richard Johnson est une nièce, je crois, ou une lointaine cousine de Mrs Lancaster, et c'est elle qui a pris toutes les*

dispositions avec moi pour l'entrée de Mrs Lancaster à La Crête ensoleillée. Elle m'avait demandé de me renseigner sur cet établissement dont elle avait entendu parler par un ami. Je peux vous assurer que c'est ce que nous avons fait, scrupuleusement. L'établissement jouissait d'une excellente réputation et je crois que la parente de Mrs Johnson, Mrs Lancaster, y a passé plusieurs années très heureuses.

— Elle en est partie plutôt brusquement, remarqua Tommy.

— Oui, oui, je sais. Il semble que Mrs Johnson soit rentrée récemment du Kenya – comme beaucoup d'autres, d'ailleurs –, et qu'elle se sente maintenant capable de prendre sa vieille parente en charge. J'ignore où se trouve à présent cette Mrs Johnson. Elle m'a écrit pour me remercier et régler nos comptes, mais elle ne savait pas encore où elle allait s'installer avec son mari et elle m'a donné l'adresse de la banque pour le cas où j'aurais besoin de la joindre. Je crains fort, Mr Beresford, de ne pas en savoir plus.

Son attitude était aimable mais ferme. Elle ne trahissait ni embarras ni trouble d'aucune sorte. Et le ton était catégorique. Puis Mr Eccles se détendit et ajouta moins sèchement, de façon lénifiante :

— Je ne me ferais pas de souci à votre place, Mr Beresford. Ou plutôt à la place de Mrs Beresford. Mrs Lancaster est une vieille femme, sa mémoire est défaillante. Elle a probablement tout oublié de ce tableau. Elle doit avoir dans les soixante-quinze ou soixante-seize ans. À cet âge, on n'a plus toutes ses facultés.

— Vous la connaissez personnellement ?

— Non, je ne l'ai jamais vue.

— Mais vous connaissez Mrs Johnson ?

— Elle est venue quelquefois me consulter à propos de certaines dispositions à prendre. Elle m'a paru tout à fait compétente, aimable et efficace. Désolé de ne pouvoir vous aider, Mr Beresford, ajouta-t-il en se levant.

C'était un congé, poli mais sans équivoque.

Tommy se retrouva dans Bloomsbury Street, à la recherche d'un taxi. Le paquet qu'il portait, s'il n'était pas lourd, était d'un format encombrant. Il jeta un coup d'œil au bâtiment qu'il venait de quitter. Il était respectable à souhait, établi de longue date. Rien qui cloche, rien à reprocher à MMrs Partingdale, Harris, Lockeridge & Partingdale, rien à reprocher à Mr Eccles, pas le moindre signe d'inquiétude ou de gêne, pas la moindre fausse note. Dans un roman, songea tristement Tommy, le nom de Lancaster ou de Johnson aurait aussitôt provoqué un sursaut coupable ou un regard en dessous. Quelque chose aurait montré que le nom avait fait mouche, que tout n'était pas normal. Mais les choses n'avaient pas l'air de se passer de la même façon dans la vie réelle. L'attitude de Mr Eccles avait été simplement celle d'un homme trop poli pour manifester son déplaisir d'avoir à perdre son temps pour répondre à un questionnaire comme celui de Tommy.

« N'empêche, se dit Tommy, je n'aime pas Mr Eccles, » Il lui rappelait vaguement d'autres personnes qui, pour tout un tas de raisons variées, lui avaient autrefois déplu. La plupart du temps, ces intuitions – car ce n'étaient que des intuitions – s'étaient révélées justes, En réalité, c'était peut-être beaucoup plus simple. Si vous avez fréquenté beaucoup de monde, les gens que vous rencontrez vous inspirent aussitôt certains sentiments, exactement comme, dans un objet et avant toute expertise, un marchand d'antiquités flaire immédiatement le faux. Quelque chose ne va pas. De même pour un tableau. De même, sans doute, pour un billet de banque, si bien contrefait soit-il, que l'on présente à un caissier professionnel.

« Il n'y a rien à redire, songeait Tommy. Rien à redire à son attitude, rien à redire à ses paroles, et il n'empêche que... »

Il adressa des gestes frénétiques à un chauffeur de taxi, qui lui renvoya un regard froid, accéléra et poursuivit son chemin.

— Salopard ! marmonna Tommy.

Il regarda à droite et à gauche, en quête d'un chauffeur plus obligeant. Les gens allaient et venaient, nombreux, les uns se dépêchant, les autres flânant. Un homme s'était arrêté devant

une plaque de cuivre, sur le trottoir d'en face. Après l'avoir étudiée avec attention, il se retourna. Tommy ouvrit un peu plus grand les yeux. Il connaissait ce visage. L'homme marcha jusqu'au bout de la rue, s'arrêta, fit demi-tour et revint sur ses pas. Quelqu'un sortit de la maison qui se trouvait derrière Tommy et, à ce moment-là, l'homme qui se trouvait sur le trottoir d'en face accéléra un peu l'allure pour marcher du même pas que celui qui venait d'apparaître. Celui-ci se dit Tommy en le voyant s'éloigner de dos, était certainement Mr Eccles. Au même moment, un taxi en maraude passa, tentateur. Tommy leva la main et monta dans la voiture qui s'était arrêtée à sa hauteur :

— Vous allez où ?

Tommy hésita un instant, un œil sur son paquet. Il allait lui donner une adresse quand il changea d'avis et dit :

— 14, Lyon Street.

Un quart d'heure plus tard il était arrivé à destination. Après avoir payé le taxi, il sonna et demanda Mr Ivor Smith. On l'introduisit dans une pièce du premier étage où l'homme qui était assis face à la fenêtre se retourna et s'exclama, avec une légère surprise :

— Salut, Tommy, ravi de vous voir. Ça fait des siècles... Qu'est-ce que vous faites ici ? Juste un petit tour pour serrer la main de vos vieux amis ?

— Pas seulement, Ivor.

— Vous rentrez de la réunion annuelle ?

— Oui.

— Toujours les mêmes bavardages, je suppose. Aucune décision concrète n'a été prise, rien d'utile n'a été dit.

— Exactement. Une pure perte de temps.

— Passé surtout à écouter ce vieux Bogie Waddock parler à tort et à travers, j'imagine. Assommant. De pire en pire chaque année.

— Enfin...

Tommy s'assit dans le fauteuil qu'on lui proposait et accepta une cigarette.

— Je me demande si, par hasard, vous auriez quelque chose sur un certain Eccles, notaire de l'étude Partingdale, Harris, Lockeridge & Partingdale.

— Tiens, tiens, tiens ! fit Ivor Smith.

Il haussa les sourcils, des sourcils très bien conçus pour se hausser. Leur extrémité, près du nez, se levait, tandis qu'à l'extrémité opposée sa joue descendait dans des proportions considérables, ce qui, à la moindre petite provocation, lui donnait l'air d'un homme qui vient de recevoir un choc terrible. Alors qu'en réalité, c'était là chez lui une expression parfaitement banale.

— Si je comprends bien, vous vous êtes heurté à Eccles quelque part, c'est ça ?

— Oui, acquiesça Tommy. Et mon problème, c'est que je ne sais rien de lui.

— Or, vous voulez savoir quelque chose ?

— Oui.

— Hum ! Et qu'est-ce qui vous a fait penser à me le demander ?

— J'ai aperçu Anderson. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps, mais je l'ai reconnu au premier coup d'œil. Il filait quelqu'un. Qui que ce fût, c'était quelqu'un qui était sorti de la maison dont je venais de sortir moi-même. Il s'y trouve deux études d'hommes de loi et un bureau d'experts comptables. Évidemment, ça pouvait être n'importe qui de n'importe lequel de ces bureaux. Mais j'ai cru reconnaître Eccles dans la rue. Alors je me suis demandé si, par hasard, ce n'était pas lui qui retenait l'attention d'Anderson.

— Hum ! fit encore Ivor Smith. Ma foi, Tommy, vous avez toujours eu du nez.

— *Qui est Eccles ?*

— Vous ne le savez pas ? Vous n'en avez aucune idée ?

— Pas la moindre, répondit Tommy. Pour faire court, je suis allé lui demander des renseignements à propos d'une certaine Mrs Lancaster, une vieille dame qui vient de quitter sa maison de retraite. Il se trouve que Mr Eccles est le notaire chargé de

ses affaires. Charge dont il semble s'être acquitté au mieux, avec diligence. Je voulais obtenir de lui l'adresse actuelle de Mrs Lancaster. Il prétend ne pas la connaître. C'est possible... mais j'en doute. Il est ma seule piste.

— Parce que vous voulez la retrouver ?

— Oui.

— Je ne crois pas pouvoir vous être d'un grand secours. Eccles est un notaire sérieux et respectable, qui gagne beaucoup d'argent, qui a beaucoup de très respectables clients, qui travaille pour la petite noblesse terrienne, les professions libérales, les soldats et les marins à la retraite, les généraux, les amiraux, tous ces gens-là. C'est le summum de la respectabilité. D'après ce que vous me dites, il a agi strictement dans les limites de ses activités d'homme de loi.

— Ce qui n'empêche pas que... vous vous intéressiez à lui, remarqua Tommy.

— Nous nous intéressons en effet beaucoup à Mr James Eccles, répondit Ivor Smith en soupirant. Voilà au moins six ans que nous nous intéressons à lui. Et nous n'avons guère progressé.

— Passionnant, dit Tommy. Mais je vous le demande encore une fois : qui est exactement Mr Eccles ?

— Vous voulez dire, de quoi le soupçonnons-nous ? Eh bien, pour vous le résumer en une phrase, nous le soupçonnons d'être le cerveau criminel ou plutôt crapuleux le mieux organisé de ce pays.

— Crapuleux ? répéta Tommy, surpris.

— Oh ! oui. Ni barbouze. Ni espionnage. Ni contre-espionnage. Non, pures activités de gangstérisme. Autant que nous ayons pu en juger, il n'a personnellement jamais de sa vie commis un acte répréhensible. Il n'a jamais rien volé, jamais fabriqué de faux, jamais détourné de fonds, nous n'avons absolument rien contre lui. Mais dès que nous avons affaire à une vaste entreprise de brigandage à l'organisation parfaite, nous trouvons toujours, à l'arrière-plan, Mr Eccles menant une vie sans reproche.

— Six ans, répéta Tommy, songeur.

— Peut-être même plus. Il nous a fallu un certain temps pour comprendre. Hold-up de banques, vols dans les bijouteries, dans les divers endroits où l'argent abonde, tous adoptent le même canevas. Impossible de s'empêcher de penser qu'ils ont été mis au point par le même cerveau. Les gens qui exécutent et mènent à bien ces opérations n'ont jamais conçu quoi que ce soit. Ils se contentent d'aller où on leur dit d'aller, de faire ce qu'on leur dit de faire, ils n'ont pas besoin de réfléchir. Quelqu'un d'autre a réfléchi pour eux.

— Et qu'est-ce qui vous a fait mettre le doigt sur Eccles ?

Ivor Smith secoua la tête :

— Ce serait trop long à expliquer. Cet homme-là a beaucoup de relations, beaucoup d'amis. Il joue au golf avec certains, d'autres prennent soin de sa voiture, des agents de change agissent en son nom. Il a des parts dans des entreprises qui font des affaires parfaitement légales. Si le processus nous est devenu assez clair, en revanche son rôle l'est beaucoup moins, mis à part le fait qu'il est remarquablement absent en certaines occasions. Qu'il se produise un important hold-up de banque, soigneusement prémédité (sans aucun souci d'économie, croyez-le bien) avec fuite organisée et ainsi de suite, où se trouve Mr Eccles à ce moment-là ? À Monte-Carlo ou à Zurich, ou encore en train de pêcher le saumon en Norvège. Vous pouvez être sûr que Mr Eccles ne se trouve jamais à moins de quinze cents kilomètres de l'endroit où s'est perpétré quelque crime majeur.

— Et pourtant vous le soupçonnez.

— Oh ! oui. J'en suis même sûr, quant à moi. Mais je ne sais pas si nous arriverons jamais à lui mettre la main au collet. Celui qui creuse un tunnel sous le plancher de la banque, celui qui assomme le veilleur de nuit, le caissier, complice depuis le début, le directeur de banque qui a fourni les renseignements, aucun d'eux n'a sans doute jamais vu Eccles ni même entendu parler de lui. La chaîne qui mène à lui est très longue, et nul ne

paraît connaître autre chose que le chaînon qui lui est immédiatement supérieur.

— Le schéma classique de la cellule, c'est ça ?

— Plus ou moins, oui, mais avec quelques traits originaux. Un de ces jours, la chance nous sourira. Quelqu'un, censé ne rien savoir, saura quelque chose. Quelque chose d'idiot peut-être, de banal, mais qui, étrangement, sera enfin une preuve.

— Il est marié ? Il a une famille ?

— Non. Il n'en a jamais pris le risque. Il vit seul avec une gouvernante, un jardinier et un valet. Ses réceptions sont des plus charmantes et je suis prêt à parier que toutes les personnes qui mettent les pieds chez lui sont au-dessus de tout soupçon.

— Et personne ne s'enrichit ?

— *Vous avez mis le doigt dessus, Thomas. Quelqu'un devrait s'enrichir. On devrait voir quelqu'un s'enrichir. Mais tout cela est très intelligemment combiné. De gros gains aux courses, des investissements en titres et en parts, toutes choses parfaitement normales qui se trouvent par hasard rapporter gros, toutes sortes de transactions apparemment honnêtes. Beaucoup d'argent entassé à l'étranger, dans différents pays et différents endroits. C'est une grande, une énorme machine à fabriquer de l'argent, mais de l'argent toujours en mouvement, qui va de place en place.*

— Eh bien, bonne chance, dit Tommy. J'espère que vous attraperez votre homme.

— Je pense que oui, un jour. Si seulement on pouvait l'arracher à ses habitudes, il y aurait un espoir.

— L'arracher ? De quelle manière ?

— Par le danger, répondit Ivor. En lui donnant à croire qu'il est en danger. Que quelqu'un est sur sa trace. En le mettant mal à l'aise. Un homme mal à l'aise peut faire une bêtise. Commettre une erreur. C'est comme ça qu'ils se font avoir, en général. Prenez le plus intelligent des hommes, qui organise tout brillamment et ne fait pas un pas de travers. Qu'un grain de sable vienne gripper les rouages, et il va à la faute. Alors,

j'espère. Maintenant, à vous. Vous possédez peut-être un renseignement susceptible de nous être utile.

— Rien de ce que je sais n'a à voir avec le crime organisé, je le crains. C'est de la petite bière.

— Voyons toujours.

Tommy lui raconta son histoire sans se confondre en excuses pour ce qu'elle avait de banal. Ivor n'était pas homme à mépriser la banalité. Et d'ailleurs, il alla droit au point qui avait conduit Tommy jusqu'à lui :

— Et vous dites que votre femme a disparu ?

— Oui, et ça ne lui ressemble pas.

— Ça me paraît sérieux, dites-moi.

— C'est ce qui me semble aussi.

— Je m'en doute. Je ne l'ai rencontrée qu'une fois. Mais c'est quelqu'un.

— Si elle a levé un lièvre, elle est comme le chien de chasse sur sa piste, marmonna Tommy.

— Vous ne vous êtes pas adressé à la police ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Eh bien, d'abord parce que je ne peux pas croire qu'il lui soit arrivé un pépin. Tuppence s'en sort toujours. Elle échappe à tous les pièges qui se présentent. Elle n'a peut-être pas eu le temps de communiquer.

— Mmm. Je n'aime pas beaucoup ça. Vous dites qu'elle cherchait une maison ? Cela n'est peut-être pas sans intérêt, parce que, parmi les différentes pistes que nous suivons, et qui incidemment ne nous ont menés nulle part, il y a une sorte de réseau d'agences immobilières.

— D'agences immobilières ? répéta Tommy, surpris.

— Oui. De gentilles petites agences, sans envergure, dans des villes de province, dont aucune très éloignée de Londres. L'étude de Mr Eccles travaille avec et pour de telles agences. Il est parfois le notaire de l'acheteur, parfois celui du vendeur, et il emploie un certain nombre d'entre elles au nom de ses clients.

Nous nous demandons quelquefois pourquoi. Aucune de ces transactions ne nous paraît très profitable, comprenez-vous.

— Et vous pensez que cela peut signifier quelque chose, ou mener quelque part ?

— Eh bien, si vous vous rappelez le grand braquage de la London Southern Bank il y a quelques années, il a été question alors d'une maison à la campagne, une maison isolée. C'était le rendez-vous des voleurs. C'était là, où on ne devait guère les remarquer, qu'ils mettaient à l'abri le fruit de leurs pillages. Mais les voisins ont commencé à colporter des histoires, à se demander qui étaient ces gens qui allaient et venaient à des heures inhabituelles. Qui arrivaient au milieu de la nuit et repartaient de même, dans des véhicules différents. À la campagne, on est curieux de ses voisins. La police fit une descente sur les lieux, retrouva une partie du butin et arrêta trois hommes, dont l'un fut reconnu et identifié.

— Et alors, ça ne vous a pas conduit quelque part ?

— Pas vraiment. Les hommes n'ont pas ouvert la bouche. Ils ont été bien défendus, bien représentés, ils ont écopé de longues années de prison et, un an et demi après, ils étaient tous rendus à la liberté. Très intelligemment délivrés.

— Il me semble avoir lu des articles à ce sujet. Un homme avait même disparu du tribunal où il avait été amené entre deux gardiens.

— *C'est ça. Une évasion parfaitement combinée et qui avait sans doute coûté une fortune... Quoi qu'il en soit, le responsable des butins a dû comprendre qu'il avait commis une faute en gardant la même maison trop longtemps, au point d'intriguer la population locale. Quelqu'un a sans doute pensé qu'il valait mieux se procurer quelques résidences, mettons une trentaine dans différents endroits. Arrivaient dans l'une une mère et sa fille, une veuve, ou encore un militaire à la retraite et son épouse. Tous gens aimables et tranquilles. Ils faisaient quelques réparations dans la maison, appelaient un ouvrier du pays pour réviser la plomberie et peut-être quelqu'un de Londres pour refaire la décoration, puis, au bout d'un an ou un*

an et demi, pour une raison quelconque, se voyaient obligés de vendre la maison et de partir pour l'étranger. Une combinaison de ce genre. Le tout parfaitement normal et sympathique. Durant leur séjour, la maison avait sans doute servi à des fins très inhabituelles ! Mais personne n'en avait rien soupçonné. Des amis leur rendaient visite, mais pas très souvent, à l'occasion. Un jour, par exemple, ils donnaient une espèce de soirée anniversaire pour un couple d'âge moyen, ou d'âge mûr. Ou une réception pour célébrer la majorité d'un enfant. À cette occasion, un grand nombre de voitures vont et viennent. Disons qu'il y a eu cinq grands hold-up pendant les six derniers mois et qu'à chaque fois le butin est passé par, ou a été entreposé non pas dans l'une de ces maisons, mais dans cinq différentes d'entre elles, dans cinq parties du pays. Pour l'instant, ce n'est qu'une supposition, mon cher Tommy, mais nous y travaillons. Supposons que le tableau que votre vieille dame a abandonné en d'autres mains représente une de ces maisons-là. Supposons que cette maison soit celle que votre femme a reconnue et qu'elle se soit lancée dans une enquête. Et supposons que quelqu'un ne veuille pas qu'on enquête sur cette maison en particulier... Cela se tient, vous savez.

— C'est un peu tiré par les cheveux.

— Bah ! oui, je vous l'accorde. Mais nous vivons des périodes troublées où rien n'est impossible. En ce bas monde qui est le nôtre, c'est fou le nombre de choses incroyables qui peuvent se produire.

*

* *

Passablement éreinté, Tommy sortit de son quatrième taxi de la journée et jeta un regard appréciateur autour de lui. Le taxi l'avait déposé devant un petit cul-de-sac modestement blotti dans l'ombre d'une saillie de Hampstead Heath. Lequel cul-de-sac avait des allures de lotissement pour artistes. Chaque bâtisse semblait s'ingénier à se montrer différente de sa voisine.

Celle qui l'intéressait se composait d'un grand atelier dans lequel on apercevait des projecteurs et, y attendant – quasiment comme une fluxion sur une joue –, un groupe de trois pièces et un escalier extérieur peint d'un vert éclatant. Tommy poussa la petite grille, alla jusqu'au bout de l'allée et, ne voyant pas de sonnette, se servit du heurtoir. Ne recevant pas de réponse et après avoir attendu un moment, il frappa de nouveau, plus fort cette fois.

La porte s'ouvrit si brusquement qu'il faillit tomber à la renverse. Au premier coup d'œil, Tommy eut l'impression que la femme qui venait d'apparaître était la plus laide qu'il ait jamais vue. Elle avait un visage large et plat comme une crêpe, deux yeux énormes de couleurs différentes, l'un vert et l'autre marron, un front haut surmonté d'une épaisse chevelure hirsute, touffue comme un roncier. Elle portait une blouse pourpre parsemée de taches de glaise, mais Tommy remarqua que sa main, qui tenait la porte ouverte, était d'une rare beauté.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle d'une voix assez sensuelle. Je suis occupée.

— Mrs Boscowan ?

— Oui. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je m'appelle Beresford. Pourrais-je vous parler un instant ?

— Je me le demande. Est-ce vraiment nécessaire ? Et de quoi ? D'un tableau ?

Elle avait l'œil sur le paquet qu'il tenait sous le bras.

— Oui. Cela a à voir avec un tableau de votre mari.

— Vous voulez le vendre ? J'en ai tout un tas, de ses tableaux. Je ne veux pas en acheter d'autres. Allez voir une galerie. Ils commencent à s'y intéresser. Vous n'avez pourtant pas l'air de quelqu'un qui a besoin de vendre ses tableaux.

— Oh ! non, je ne veux rien vendre.

Tommy ne savait comment s'adresser à cette femme. Ses yeux, bien que dépareillés, étaient après tout fort beaux et fixaient maintenant, par-dessus son épaule, quelque chose dans le lointain.

— Je vous en prie, dit Tommy, laissez-moi entrer. C'est tellement difficile à expliquer.

— Si vous êtes peintre, je ne veux pas vous parler, répliqua Mrs Boscowan. J'ai toujours trouvé les peintres assommants.

— Je ne suis pas peintre.

— Ma foi, c'est vrai que vous n'en avez pas l'air, convint-elle en le regardant de bas en haut. Vous avez plutôt l'allure d'un fonctionnaire, déclara-t-elle, désapprobatrice.

— Puis-je entrer, Mrs Boscowan ?

— Je n'en suis pas sûre. Attendez.

Elle referma la porte plutôt brusquement. Tommy attendit. Au bout de quelques minutes, la porte se rouvrit.

— Très bien, capitula-t-elle. Vous pouvez entrer.

Elle lui fit grimper un étroit escalier et l'introduisit dans le grand atelier. Une silhouette sculptée se dressait dans un coin ainsi que divers instruments, des marteaux et des ciseaux. Il y avait aussi une tête en terre glaise. On aurait dit que l'endroit venait d'être sauvagement dévasté par une bande de hooligans.

— On ne sait jamais où s'asseoir, ici, remarqua Mrs Boscowan.

Elle débarrassa un tabouret de bois de tout ce qui l'encombra et le poussa vers lui :

— Voilà. Asseyez-vous là et parlez-moi.

— C'est très gentil à vous de m'avoir laissé entrer.

— C'est vrai, mais vous avez l'air si inquiet. Vous êtes inquiet, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est exact.

— C'est bien ce qu'il m'a semblé. Et qu'est-ce qui vous inquiète ?

— Ma femme, déclara Tommy, surpris lui-même par sa réponse.

— Ah ! inquiet à propos de votre femme ? Ma foi, rien de plus banal. Les hommes s'en font toujours à propos de leur femme. De quoi s'agit-il ? Elle est partie avec un autre, ou elle vous fait marcher ?

— Non, non. Rien de pareil.

— Elle est mourante ? Le cancer ?

— Non. C'est juste que je ne sais pas où elle est.

— Et vous pensez que moi, je peux le savoir ? Dans ce cas, vous feriez bien de me donner son nom et des détails sur elle si vous croyez que je peux la retrouver. Mais je ne suis pas sûre d'être prête à le faire, vous savez. Je vous préviens.

— Dieu soit loué, il est moins difficile de parler avec vous que je ne le craignais, respira enfin Tommy.

— Qu'est-ce que ce tableau a à voir avec ça ? Car c'est un tableau, n'est-ce pas, à en juger par le format ?

Tommy défit le paquet :

— C'est un tableau signé de votre mari. J'aimerais que vous me disiez tout ce que vous pouvez à son propos.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir au juste ?

— Quand il a été peint, et où.

Pour la première fois, une lueur d'intérêt passa dans le regard de Mrs Boscowan :

— Ça n'est pas bien difficile. Je peux vous dire tout ce que vous voulez à son sujet. Il a été peint il y a à peu près quinze ans... non, bien avant, je crois. C'est un de ses premiers. Il y a vingt ans, je dirais.

— Vous savez où ? Je veux dire : vous connaissez l'endroit ?

— Oh ! oui, je m'en souviens très bien. C'est un beau tableau. Il m'a toujours plu. Il représente le petit pont en dos d'âne et la maison qui se trouvent près de Sutton Chancellor. À une douzaine de kilomètres de Market Basing. La maison elle-même doit être à trois kilomètres de Sutton Chancellor. Joli coin. Très retiré.

Elle s'approcha du tableau pour le regarder de plus près :

— C'est drôle. Oui, c'est très bizarre. Je me demande...

Mais Tommy ne lui prêtait pas attention.

— Vous connaissez le nom de cette maison ? demanda-t-il.

— *Je ne m'en souviens pas vraiment. Elle a été rebaptisée je ne sais combien de fois. Je ne sais pas ce qui s'est passé là-bas, mais deux ou trois événements tragiques y sont survenus, je crois, si bien que les propriétaires suivants lui ont donné un*

autre nom. Elle s'est appelée un temps Canal House, puis Canal Side. Une autre fois Bridge House, puis Meadowside ou encore Riverside.

— Qui l'habitait ? Ou qui l'habite aujourd'hui ? Vous en avez une idée ?

— Personne de ma connaissance. La première fois que je l'ai vue, elle était occupée par un couple. Ils y venaient pour le week-end. Pas mariés, je crois. La fille était danseuse. Ou actrice, peut-être. Non, danseuse. Danseuse de ballet. Assez belle, mais stupide. Innocente, presque simple d'esprit. Je me rappelle que William avait un faible pour elle.

— Il a fait son portrait ?

— Non. Le portrait ne l'intéressait pas beaucoup. Il a prétendu vouloir la dessiner, mais cela n'a pas été plus loin. Il a toujours gâtifié chaque fois qu'il a été question de jolies filles.

— Ce sont eux qui étaient là quand votre mari a peint la maison ?

— Oui, je crois. En tout cas une partie du temps. Ils ne venaient que le week-end. Et puis ils se sont séparés. Ils se sont disputés, ou bien il l'a quittée, ou c'est elle qui l'a quitté. Je n'y étais pas à ce moment-là, je travaillais à Coventry, à un groupe de personnages. Après ça, il me semble qu'il est venu une gouvernante et une enfant. J'ignore qui était l'enfant et d'où elle venait, mais je suppose que la gouvernante était chargée de veiller sur elle. Puis quelque chose est arrivé à l'enfant. Ou la gouvernante l'a emmenée ailleurs, ou alors elle est morte. Pourquoi voulez-vous des renseignements sur des gens qui ont vécu là il y a vingt ans ? Cela me paraît loufoque.

— Je veux savoir tout ce qu'il est possible de savoir sur cette maison, répondit Tommy. Voyez-vous, ma femme est partie à sa recherche. Elle prétendait l'avoir vue d'un train.

— C'est exact, confirma Mrs Boscowan, la voie ferrée passe juste de l'autre côté du pont. On doit la voir très bien de là. Mais pourquoi votre femme veut-elle retrouver cette maison ?

Tommy lui fit un résumé succinct de la situation. Elle lui jeta un regard dubitatif :

— Vous êtes sûr que vous ne sortez pas d'un quelconque asile d'aliénés ? Libéré sur parole, ou Dieu sait comment on appelle ça ?

— Je reconnais que cela doit y ressembler, dit Tommy, mais en réalité, c'est très simple. Ma femme a dû tenter divers trajets en train pour retrouver cette maison. Je pense qu'elle y est parvenue. Je pense qu'elle est allée à... quelque chose Chancellor.

— Sutton Chancellor, oui. Un vrai trou. Évidemment, l'endroit a pu se développer depuis, ou devenir une de ces nouvelles cités-dortoirs.

— Il a pu devenir n'importe quoi, lui accorda Tommy. Ma femme a téléphoné pour dire qu'elle rentrait, mais elle ne l'a pas fait. Je veux découvrir ce qui lui est arrivé. Je pense qu'elle a dû commencer à enquêter sur cette maison et que peut-être... qu'elle s'est peut-être trouvée confrontée à un danger.

— Qu'est-ce que cette maison peut bien avoir de dangereux ?

— Je n'en sais rien, répondit Tommy. Nous n'en savions d'ailleurs rien ni l'un ni l'autre. Pour ma part, je refusais de croire à un danger, mais ma femme y croyait, elle.

— Perception extrasensorielle ?

— C'est possible. Elle est un peu comme ça. Elle a des espèces de pressentiments. Vous n'avez jamais entendu parler d'une Mrs Lancaster, il y a vingt ans ou maintenant, n'importe quand ?

— Mrs Lancaster ? Non, je ne crois pas. C'est un nom qu'on devrait se rappeler. Qui est Mrs Lancaster ?

— C'est la femme à qui appartenait ce tableau. Elle l'a offert en signe d'amitié à une tante à moi. Après quoi, elle a soudainement quitté la maison de retraite où elle vivait. Emmenée par des parents. J'ai essayé de retrouver sa trace, mais ce n'est pas facile.

— Lequel de vous deux a le plus d'imagination, vous ou votre femme ? Vous m'avez l'air assez doué, vous aussi. Vous êtes dans tous vos états, si je peux me permettre.

— Ça, vous pouvez le dire, répliqua Tommy. Dans tous mes états, et pour rien, voilà ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Vous devez d'ailleurs avoir raison.

— Non, riposta Mrs Boscowan d'une voix légèrement changée. Pas absolument pour rien.

Tommy lui adressa un regard interrogateur.

— Il y a quelque chose de bizarre dans ce tableau, reprit-elle. De très bizarre. Je me le rappelle très bien, je vous l'ai dit. Je me rappelle la plupart des tableaux de William, bien qu'il en ait peint beaucoup.

— Vous vous rappelez à qui il a été vendu, s'il a été vendu ?

— Non, ça, je ne m'en souviens pas. Mais je crois bien qu'il a été vendu. Il en est parti un grand nombre lors d'une de ses expositions. Des œuvres datant de trois ou quatre ans avant celle-ci et de deux ou trois ans après. Elles ont presque toutes été vendues. Mais je ne me rappelle pas à qui. C'est trop me demander.

— Je vous suis très reconnaissant pour tout ce que vous m'avez dit.

— Mais vous ne m'avez pas demandé pourquoi j'ai trouvé qu'il y avait quelque chose de bizarre dans ce tableau. Dans celui que vous avez apporté.

— Vous voulez dire qu'il n'est pas de votre mari ? Qu'il a été peint par quelqu'un d'autre ?

— Oh ! non. C'est bien lui qui l'a peint. « La Maison près du Canal », je crois que c'est ainsi qu'il figure au catalogue. Mais il n'est pas comme il était. Voyez-vous, il y a un détail qui ne va pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Mrs Boscowan indiqua d'un doigt maculé de glaise un endroit juste sous le pont :

— Là, vous voyez cette barque, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Tommy, intrigué.

— *Eh bien cette barque n'y était pas la dernière fois que je l'ai vu. William n'a jamais peint cette barque. Le jour de*

l'exposition, aucune barque d'aucune sorte ne figurait sur ce tableau.

— Vous voulez dire que quelqu'un d'autre que votre mari aurait rajouté cette barque après coup ?

— Oui. Bizarre, n'est-ce pas ? Je me demande pourquoi. J'ai d'abord été surprise de voir cette barque là où à l'origine il n'y avait rien, et ensuite j'ai constaté qu'elle ne pouvait pas avoir été peinte par William. Quel que soit le moment, ce n'est pas lui qui l'y a mise. C'est quelqu'un d'autre. Mais qui ? Et pourquoi ? ajouta-t-elle après un coup d'œil à Tommy.

Tommy n'avait aucune solution à lui offrir. Il la regarda. C'était le genre de femme que sa tante Ada aurait jugé un peu toquée, mais Tommy la voyait tout autrement. Elle était illogique et avait une façon brutale de changer de sujet. Quand elle prononçait une phrase, ce qu'elle y disait paraissait avoir peu de rapport avec ce qu'elle avait décrété dans la précédente. Mais c'était quelqu'un, de l'avis de Tommy, qui pouvait en savoir beaucoup plus qu'elle n'était disposée à en dire. Avait-elle aimé son mari ? En avait-elle été jalouse ? Le méprisait-elle ? Rien, ni dans ses manières ni dans ses paroles, ne le laissait deviner. Mais Tommy avait le sentiment que cette petite barque, peinte sous le pont, l'avait mise mal à l'aise. Ça ne lui avait pas plu. Il se demanda tout à coup si ce qu'elle lui avait dit était exact. Pouvait-elle vraiment se rappeler, après tant d'années, si Boscowan avait oui ou non peint une barque à cet endroit-là ? C'était vraiment un détail insignifiant. Si encore elle avait pour la dernière fois vu ce tableau un an auparavant, mais il semblait y avoir beaucoup plus longtemps que ça. Et pourtant cela l'avait mise mal à l'aise... Il la regarda de nouveau et s'aperçut qu'elle avait également les yeux rivés sur lui. Des yeux étranges, qui le fixaient non pas avec défi, mais avec une expression songeuse. Très, très songeuse.

— Qu'allez-vous faire, au point où vous en êtes ? demanda-t-elle.

Répondre à ça, au moins, n'était pas difficile. Tommy savait très bien ce qu'il allait faire :

— Je vais rentrer à la maison ce soir, pour le cas où on aurait des nouvelles de ma femme. Sinon, j'irai demain là-bas, à Sutton Chancellor. Avec l'espoir de l'y trouver.

— Cela dépendra, dit Mrs Boscowan.

— Cela dépendra de quoi ? rétorqua vivement Tommy.

Mrs Boscowan fronça les sourcils puis murmura, comme pour elle-même :

— Je me demande où elle est...

— Où est qui ?

Mrs Boscowan avait détourné les yeux. Ils revinrent se poser sur lui.

— Oh ! je voulais dire votre femme. J'espère qu'elle va bien, ajouta-t-elle.

— Pourquoi n'irait-elle pas bien ? Dites-moi, Mrs Boscowan, est-ce qu'il y a quelque chose d'anormal là-bas, à Sutton Chancellor ?

— Là-bas ? À Sutton Chancellor ? Non, je ne pense pas, déclara-t-elle après avoir réfléchi. Pas là-bas.

— Par là-bas, j'entendais la maison, précisa Tommy. La maison près du canal. Pas le village de Sutton Chancellor.

— Oh ! la maison... C'était une belle maison, en fait. Conçue pour des amants.

— Et est-ce que des amants y ont vécu ?

— Quelquefois. Pas assez souvent, en vérité. Une maison conçue pour des amants ne devrait être habitée que par des amants.

— Et non pas détournée par quelqu'un à d'autres fins.

— Vous avez l'esprit vif, remarqua Mrs Boscowan. Vous avez compris ce que je voulais dire, n'est-ce pas ? Une maison faite pour une chose, on ne devrait pas l'employer à autre chose. Elle ne sera pas contente.

— Vous savez qui l'a habitée ces dernières années ?

Elle secoua la tête :

— Non, non. J'ignore tout de cette maison. Elle n'avait aucune valeur particulière à mes yeux.

— Mais vous pensez à quelque chose... non, à quelqu'un ?

— Oui, reconnut Mrs Boscowan. Vous avez raison. Je pensais à... à quelqu'un.

— Pouvez-vous me dire quelque chose à son sujet ?

— Il n'y a rien à en dire, en vérité, répondit Mrs Boscowan. Il arrive parfois, vous savez, qu'on se demande ce qu'est devenu Untel. Ce qui lui est arrivé, ou comment il a... évolué. On a un peu le sentiment... Voulez-vous un hareng fumé ? demanda-t-elle soudain, tout à trac.

— Un hareng fumé ? répéta Tommy, stupéfait.

— Il se trouve que j'en ai deux ou trois ici. Vous avez peut-être besoin de manger un morceau avant de prendre votre train. C'est à la gare de Waterloo. Pour Sutton Chancellor, j'entends. Je me rappelle qu'il fallait changer à Market Basing. C'est toujours le cas, j'imagine.

C'était un congé. Il se le tint pour dit.

13

Les indices d'Albert

Tuppence cligna des paupières. Elle voyait plutôt trouble. Elle essaya de soulever la tête mais, transpercée par une douleur aiguë, la laissa aussitôt retomber sur l'oreiller. Elle referma les yeux, puis les rouvrit...

Avec le sentiment d'avoir accompli un exploit, elle reconnut ce qui l'entourait. « Je suis dans une salle d'hôpital », se dit-elle. Satisfaite des progrès de son cerveau, elle entreprit de se livrer à des déductions plus intelligentes encore. Elle était dans une salle d'hôpital et elle avait mal à la tête. Pourquoi s'y trouvait-elle et pourquoi souffrait-elle, de cela elle n'était pas tout à fait sûre. « Un accident ? »

Des infirmières allaient et venaient. Rien de plus naturel. Tuppence ferma les yeux et essaya prudemment de réfléchir. La vague vision d'un vieillard en habit sacerdotal lui passa par la tête. « Papa ? se demanda-t-elle, sceptique. Est-ce qu'il s'agit de papa ? » Sans doute. Elle n'arrivait pas vraiment à s'en souvenir.

« Mais qu'est-ce que je ferais, malade, dans un hôpital ? se dit-elle. Non, je dois être infirmière ici, mais alors je devrais être en uniforme. En uniforme de volontaire du Secours aux Blessés. Oh, Seigneur ! »

Une infirmière se matérialisa à son chevet.

— Nous nous sentons mieux, maintenant, mon chou ? l'interrogea celle-ci sur un ton de fausse gaieté. Ça fait plaisir, non ?

Tuppence n'était pas du tout convaincue de ressentir du plaisir. L'infirmière évoqua la possibilité d'une bonne tasse de thé.

« On dirait que je suis une patiente », songea Tuppence, mécontente d'elle-même. Elle ne bougeait pas, essayant de rappeler à elle des mots et des idées éparses.

— Des soldats, décréta Tuppence. Volontaire du Secours aux Blessés. C'est ça, bien sûr. Je suis une V. S. B.

L'infirmière lui apporta du thé dans une espèce de tasse à bec et l'aïda à le boire. La douleur se raviva.

— Une V. S. B., voilà ce que je suis, articula-t-elle tout haut.

L'infirmière la regarda sans comprendre.

— J'ai mal à la tête, constata Tuppence.

— Ça ira mieux bientôt, répondit l'infirmière.

Elle remporta la tasse et, au passage, fit son rapport à la surveillante :

— Le numéro 14 est réveillé. Je crois qu'elle est un peu dérangée.

— Elle a dit quelque chose ?

— Elle a dit qu'elle était une V. I. P.

La surveillante eut un reniflement de mépris pour bien montrer le peu de cas qu'elle faisait des personnes du commun qui voulaient se faire passer pour des V. I. P.

— Nous verrons ça, trancha-t-elle. Dépêchez-vous, vous n'allez pas rester toute la journée plantée là avec cette tasse à la main.

Tuppence s'était à moitié assoupie. Elle en était encore au stade où les idées passaient fugitivement dans son cerveau en ordre très dispersé.

Quelqu'un aurait dû être là, quelqu'un qu'elle connaissait très bien. Cet hôpital avait quelque chose d'étrange. Ce n'était pas celui qu'elle se rappelait. Ce n'était pas celui dans lequel elle avait travaillé. « Tous des soldats, c'était, se dit Tuppence. Dans le service de chirurgie, j'étais en charge des travées A et B. » Elle souleva les paupières et regarda de nouveau autour d'elle. Elle décida qu'elle n'avait jamais vu cet hôpital et qu'il n'avait rien à voir avec la chirurgie, militaire ou pas.

« Je me demande où celui-ci peut bien se trouver, se dit Tuppence. Dans quelle ville ? » Elle essaya de se rappeler des

noms de villes. Les seuls qui lui vinrent à l'esprit furent Londres et Southampton.

Cette fois, ce fut la surveillante qui apparut à son chevet :

— Nous nous sentons un petit peu mieux, j'espère ?

— Ça va très bien, répondit Tuppence. Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Vous vous êtes cogné la tête. J'imagine que c'est assez douloureux, non ?

— Ça fait très mal, reconnut Tuppence. Où suis-je ?

— À l'Hôpital Royal de Market Basing.

Tuppence réfléchit. Ce nom ne lui disait rien du tout.

— Un vieux prêtre, dit-elle.

— Pardon ?

— Non, rien. Je...

— Jusqu'à présent, nous n'avons pas pu inscrire votre nom sur votre fiche, déplora la surveillante.

Son stylo bille à la main, elle regardait Tuppence d'un air interrogateur.

— Mon nom ?

— Oui. Pour l'enregistrement...

Tuppence réfléchit en silence. Son nom. Comment s'appelait-elle ? « C'est stupide, songea-t-elle. Il semble que je l'aie oublié. Et pourtant, je dois bien en avoir un. » Soudain, elle éprouva un léger sentiment de soulagement. La vision du vieux clergyman lui traversa brusquement l'esprit et elle déclara avec décision :

— Bien sûr. Prudence.

— P-r-u-d-e-n-c-e ?

— C'est ça.

— C'est votre prénom. Et votre nom de famille ?

— Cowley. C-o-w-l-e-y.

— Voilà une bonne chose de réglée, dit la surveillante en s'éloignant de l'air de quelqu'un que l'état de ses registres ne viendra plus tourmenter.

Tuppence se sentit assez fière d'elle-même. Prudence Cowley. Prudence Cowley, V. S. B., dont le père était clergyman au presbytère de je ne sais quoi, et on était en pleine

guerre et... « C'est drôle, se dit Tuppence, on dirait que je vois tout de travers. Que tout ça date d'il y a très longtemps... S'agissait-il de votre malheureuse enfant ? C'était elle qui venait de dire ça ou était-ce quelqu'un d'autre qui le lui avait dit ? »

La surveillante était de retour :

— Votre adresse, miss... miss Cowley, ou ne serait-ce pas plutôt Mrs Cowley ? Vous avez demandé quelque chose à propos d'une enfant ?

— S'agissait-il de votre malheureuse enfant ? Est-ce que quelqu'un m'a dit ça ou est-ce moi qui l'ai dit à quelqu'un ?

— À votre place, je dormirais un peu, mon petit, lui conseilla la surveillante.

Et elle s'en retourna consigner à l'endroit requis le renseignement obtenu.

— Elle a l'air d'avoir repris ses esprits, docteur, signala-t-elle, et elle dit s'appeler Prudence Cowley. Mais elle ne se rappelle pas son adresse. Et elle a dit quelque chose à propos d'une enfant.

— Bah ! fit le médecin de l'air impavide qui lui était coutumier. Accordons-lui encore vingt-quatre heures. Elle se remet très gentiment de sa commotion.

*

* *

Tommy, qui farfouillait dans la serrure, n'eut pas le temps de se servir de sa clef : Albert ouvrait déjà la porte.

— Eh bien, elle est rentrée ? demanda Tommy.

Albert secoua lentement la tête.

— Comment ! Pas un mot, pas de coup de téléphone, pas de lettre... pas de télégramme ?

— Rien du tout, monsieur. Absolument rien. Et rien de qui que ce soit. Ils se cachent mais ils la tiennent. Voilà mon avis. Ils la tiennent.

— Que diable veux-tu dire par « Ils la tiennent » ? s'énerva Tommy. Tu as de ces lectures ! Qui donc la tiendrait ?

— Ma foi, vous le savez bien. Le gang.

— Quel gang ?

— Un de ces gangs qui manient le couteau à cran d'arrêt. Ou un gang international.

— Arrête de dire des inepties. Tu sais ce que je pense ?

Albert le regarda d'un air interrogateur.

— Je pense que c'est extrêmement désinvolte de sa part de nous laisser sans nouvelles, gronda Tommy.

— Oh ! je comprends votre point de vue, convint Albert. On peut aussi envisager les choses sous cet angle-là... si ça peut vous soulager, ajouta-t-il. Je vois que vous êtes revenu avec le tableau, remarqua-t-il.

— Oui, je suis revenu avec ce maudit tableau. Pour ce qu'il m'a rapporté.

— Il ne vous a rien appris ?

— *Ce n'est pas tout à fait exact. Il m'a effectivement appris quelque chose. Seulement savoir si ce qu'il m'a appris va me servir à quoi que ce soit, c'est une autre paire de manches. Le Dr Murray n'a pas téléphoné, par hasard ? Ou miss Packard, de La Crête ensoleillée ? Rien de pareil ?*

— Personne n'a téléphoné, à part l'épicier pour nous dire qu'il a reçu de très belles aubergines. Il sait que la patronne les adore. Il la prévient toujours. Mais je lui ai signalé qu'elle n'était pas dans les parages pour l'instant. J'ai un poulet pour votre dîner, ajouta-t-il.

— C'est quand même un monde que tu ne sois pas capable d'imaginer autre chose que du poulet ! fulmina peu obligeamment Tommy.

— *Cette fois, c'est ce qu'ils appellent un poussin, fit observer Albert. Maigrichon, ajouta-t-il.*

— Ça ira, acquiesça Tommy.

Le téléphone sonna. En un quart de seconde, Tommy avait sauté de son siège et saisi le combiné :

— Allô !... Allô !...

— Mr Beresford ? Acceptez-vous un appel personnel de Invergashly ? demanda une voix étouffée, au loin.

— Oui.

— Ne quittez pas.

Tommy attendit. Son excitation était retombée. Il attendit longtemps. Puis il entendit une voix qu'il connaissait bien, vive et nette. La voix de sa fille :

— Allô, c'est toi, p'pa ?

— Deborah !

— Oui. Pourquoi est-ce que tu sembles hors d'haleine ? Tu as couru ?

« Les filles, pensa Tommy, il faut toujours qu'elles vous critiquent ! »

— Je deviens un peu poussif avec l'âge, répondit-il. Comment vas-tu, Deborah ?

— Oh ! très bien. Écoute, papa, j'ai lu un truc dans les journaux. Tu l'as peut-être lu aussi. À propos de quelqu'un qui a eu un accident et qui est à l'hôpital.

— Ah bon ? Je n'ai rien vu de tel. Ou si je l'ai vu, je n'y ai pas fait attention. Pourquoi ?

— Eh bien, ça... ça n'a pas l'air trop grave. Je crois qu'il s'agit d'un accident de voiture ou d'un truc dans ce goût-là. On dit que la femme, quelle qu'elle soit – une femme âgée – a donné le nom de Prudence Cowley, mais qu'on n'a pas pu trouver son adresse.

— Prudence Cowley ? Tu veux dire...

— Eh bien, oui. Je me demandais seulement... C'est le nom de maman, non ? C'est-à-dire, son nom de jeune fille.

— Parfaitement.

— J'oublie toujours ce nom de Prudence. Toi et moi, nous ne pensons jamais à elle sous ce nom-là, et Derek non plus.

— Non, reconnut Tommy. Non. Ce n'est pas le genre de prénom qu'on associe volontiers à ta mère.

— Non, je sais. J'ai seulement trouvé que c'était... plutôt bizarre. Tu ne crois pas que ça pourrait être quelqu'un de la famille ?

- Ce n'est pas impossible. Et cela se passe où ?
- À l'hôpital de Market Basing, il me semble. Si j'ai bien compris, ils voudraient en savoir plus sur son compte. Et je me suis demandé... ma foi, c'est complètement ridicule, il doit y avoir une quantité de Cowley et une quantité de Prudence. Mais j'ai préféré vérifier. M'assurer, tu comprends, que maman était à la maison, en bonne santé et tout.
- Je comprends, dit Tommy. Oui, je comprends.
- Alors, papa, elle est à la maison ?
- Non, répondit Tommy. Elle n'est pas à la maison, j'ignore où elle est et si elle va bien ou non.
- Qu'est-ce que tu veux dire ? Qu'est-ce qu'elle a encore fait ? J'imagine que toi, de ton côté, tu es allé à Londres bavasser avec tes vieux copains à cette imbécile de réunion mystère et boule de gomme ?
- Tu ne te trompes pas, avoua Tommy. Je suis rentré hier soir.
- Et tu as découvert en arrivant que maman s'était absentée... ou bien est-ce que tu savais qu'elle s'absenterait ? Allez, papa, vide ton sac. Tu es inquiet, je le sens. Qu'est-ce que maman fabrique ? Elle joue encore au petit soldat, c'est ça ? À son âge, il serait grand temps qu'elle se calme.
- Elle se faisait du souci à propos d'une histoire en rapport avec la mort de ta grand-tante Ada.
- Quelle sorte d'histoire ?
- Eh bien, une histoire de vieille dame dans une maison de retraite. Celle-là lui avait raconté un tas de salades qui l'avaient troublée, et quand nous sommes allés chercher les affaires de la tante Ada, ta mère a voulu la revoir. Mais la vieille dame n'était plus là, elle était partie brusquement.
- Ça n'a rien d'anormal, non ?
- Des gens de sa famille étaient venus la chercher.
- Cela paraît tout à fait naturel. Qu'est-ce qui, là-dedans, a pu mettre maman dans tous ses états ?
- Elle s'est fourrée dans la tête qu'il était arrivé des bricoles à cette vieille dame.

- Je vois.
- Pour dire les choses crûment, la vieille dame a disparu. De façon tout à fait normale. C'est-à-dire attestée par des notaires, des banques et ainsi de suite. Seulement... nous n'avons pas réussi à savoir où elle est.
- Tu veux dire que maman serait partie à sa recherche ?
- Oui. Et elle n'est pas rentrée alors qu'elle avait annoncé son retour pour il y a deux jours.
- Et tu n'as pas eu de ses nouvelles ?
- Non.
- Je trouve que tu pourrais quand même la surveiller d'un peu plus près, lui reprocha Deborah, sévère.
- Personne n'est capable de la surveiller, répliqua Tommy. Pas même toi, Deborah, puisque tu abordes la question. C'est comme ça qu'elle est partie, pendant la guerre, s'occuper d'un tas de choses qui ne la regardaient pas.
- *C'est différent maintenant. Elle est vieille. Elle devrait rester à la maison et se dorloter un peu. Mais elle s'ennuierait, sans doute. Tout vient de là.*
- Tu as dit, à l'hôpital de Market Basing ?
- Oui. Dans le Melfordshire. C'est à environ une heure, une heure et demie de Londres, par le train.
- C'est ça, dit Tommy. Et à côté de Market Basing, il y a un village du nom de Sutton Chancellor.
- Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ? demanda Deborah.
- Ce serait trop long à t'expliquer. C'est à cause d'un tableau qui représente une maison près d'un canal.
- Je ne comprends rien à ce que tu racontes, tempêta Deborah. De quoi parles-tu ?
- Peu importe, répliqua Tommy. Je vais téléphoner à l'hôpital de Market Basing pour éclaircir quelques points. J'ai l'impression qu'il s'agit bien de ta mère, en effet. Les gens qui ont été victimes de commotions se rappellent souvent ce qui leur est arrivé étant enfant et ne retrouvent que lentement la mémoire du présent. Elle leur a donné son nom de jeune fille. Elle a peut-être eu un accident de voiture, mais en vérité je ne

serais pas étonné d'apprendre qu'elle a reçu un coup sur la tête. Ça lui ressemblerait assez. Elle a toujours eu l'art de se fourrer là où il ne fallait pas. Je te tiendrai au courant.

Quarante minutes plus tard, épuisé, Tommy Beresford raccrochait le combiné et regardait sa montre en poussant un profond soupir. Albert fit son apparition :

— Et votre dîner, monsieur ? Vous n'avez rien mangé et, de mon côté, je suis au regret de vous signaler que j'ai oublié le poulet. Il a été réduit en cendres.

— Je ne veux rien manger, grommela Tommy. Je veux boire. Donne-moi un double whisky.

— Tout de suite, monsieur.

Quelques instants plus tard, il l'apportait là où Tommy s'était écroulé, dans le fauteuil usé mais confortable réservé à cet usage.

— Et maintenant, je suppose que tu veux tout savoir.

— En fait, répliqua Albert d'un ton légèrement contrit, je sais déjà presque tout. Vous voyez, quand j'ai compris qu'il était question de la patronne et de tout ça, j'ai pris la liberté d'écouter avec l'appareil de la chambre à coucher. Vous ne m'en voudrez pas, monsieur, puisque c'était à propos de Madame...

— Je ne t'en veux pas, répondit Tommy. Je te suis même reconnaissant. Si je devais recommencer à tout expliquer...

— Vous avez eu tout le monde, n'est-ce pas ? L'hôpital, le médecin, la surveillante...

— Inutile de revenir là-dessus.

— L'Hôpital Royal de Market Basing... répéta Albert. Elle n'en a jamais soufflé mot. Ce n'est pas une adresse qu'elle avait laissée.

— Elle n'avait pas l'intention de s'y installer ! fit observer Tommy. Si je comprends bien, quelqu'un l'a probablement assommée dans un coin. Puis ce quelqu'un a dû la prendre dans sa voiture et la déposer quelque part, au bord de la route, pour qu'on pense qu'elle avait été renversée par un chauffard, lequel se serait enfui. Réveille-moi à 6 heures et demie demain matin, ajouta-t-il. Je veux partir de bonne heure.

— Désolé pour votre poulet qui a de nouveau brûlé. Je voulais le tenir au chaud, mais je l'ai oublié.

— Au diable les poulets ! répondit Tommy. Ce sont des volatiles stupides qui se précipitent sous les roues des voitures et gloussent sans arrêt. Enterre le cadavre demain matin et offre-lui de belles funérailles.

— Elle n'est pas aux portes de la mort, rien de ce genre, n'est-ce pas, monsieur ?

— Ne lâche pas la bride à tes fantasmes mélodramatiques, lui enjoignit Tommy. Si tu avais bien écouté, tu saurais qu'elle a recouvré ses esprits, qu'elle sait qui elle est — ou qui elle était — et où elle est, et ils m'ont juré de la garder jusqu'à ce que j'arrive. Sous aucun prétexte on ne la laissera partir seule, ni se lancer dans un autre travail de détective à la noix.

Albert toussota :

— À propos de travail de détective...

— Je n'ai pas envie d'en parler, Albert. Oublie ça. Prends plutôt des leçons de comptabilité, ou de jardinage en chambre, ou de ce que tu voudras.

— C'est-à-dire... j'ai pensé... en fait d'indices...

— Eh bien quoi, en fait d'indices ?

— J'y ai pensé.

— De là viennent tous nos ennuis dans la vie. De notre manie de penser.

— Les indices, répéta Albert. Ce tableau, par exemple. C'est un indice, non ?

Tommy remarqua qu'Albert avait raccroché le tableau à sa place, sur le mur.

— Si ce tableau est un indice de quelque chose, c'est un indice de quoi, à votre avis ? demanda-t-il en rougissant de l'inélégance de sa phrase. Je veux dire... qu'est-ce que ça signifie ? Ça doit avoir un sens. Ce que j'ai pensé, si vous me le permettez...

— Vas-y, Albert.

— J'ai pensé au secrétaire.

— Au secrétaire ?

— Oui, celui que les déménageurs ont apporté avec la petite table, les deux fauteuils et le reste. Des meubles de famille, vous aviez dit.

— Ils appartenait à ma tante Ada, confirma Tommy.

— Eh bien, c'est ce que j'ai pensé. C'est le genre d'endroit où on trouve des indices. Dans les vieux secrétaires. Les antiquités.

— C'est possible, reconnut Tommy.

— Ça ne me regarde pas, je sais, et je n'aurais sans doute pas dû, mais pendant votre absence, monsieur, je n'ai pas pu m'en empêcher. Il a fallu que je l'ouvre et que j'y jette un coup d'œil.

— Quoi... un coup d'œil à l'intérieur du secrétaire ?

— Oui. Juste pour voir s'il ne pouvait pas y avoir un indice, là. Vous savez, les secrétaires comme ça, ils ont des tiroirs secrets.

— C'est une idée plaisante, mais je ne vois pas la raison pour laquelle ma tante Ada aurait eu des choses à cacher dans des tiroirs secrets.

— Avec les vieilles dames, on ne sait jamais. Elles adorent mettre des choses de côté. Comme les pies, ou les corneilles, je ne me rappelle plus lesquelles. Il pourrait y avoir un testament secret, ou quelque chose d'écrit à l'encre invisible. Ou un trésor. Ou une formule pour indiquer l'endroit où un trésor est enterré.

— Je suis désolé, Albert, mais j'ai bien peur que tu ne sois déçu. Je suis bien sûr qu'il n'y a rien de ce genre dans ce charmant petit bureau qui a appartenu à mon oncle William. Encore un à qui il ne suffisait pas d'être sourd comme un pot et d'avoir un sale caractère, il a fallu qu'il devienne hargneux avec l'âge.

— Ce que je pense, reprit Albert, c'est que ça ne coûterait rien d'y aller voir, non ? De toute façon, il a besoin d'être nettoyé, ajouta-t-il vertueusement. Vous savez comment les vieilles dames traitent les vieux objets. Elles les nettoient rarement à fond, surtout quand elles ont des rhumatismes et se déplacent difficilement.

Tommy réfléchit un instant. Il se rappelait avoir fait rapidement avec Tuppence le tour de ce qu'il y avait dans les

tiroirs. Ils avaient mis en vrac tout ce qui s'y trouvait dans deux grandes enveloppes et sorti du dernier tiroir quelques écheveaux de laine, deux cardigans, deux étoles de velours noir et trois fines taies d'oreillers qu'ils avaient ajoutés aux affaires à donner. En rentrant à la maison, ils avaient examiné le contenu des enveloppes et n'avaient rien trouvé qui présentât un quelconque intérêt.

— Nous avons passé une soirée à tout regarder, Albert. Il y avait en tout et pour tout quelques vieilles lettres, des recettes de jambon cuit et de conserves de fruits, des tickets de rationnement et autres souvenirs de la guerre. Rien de bien passionnant.

— Oh ! ça, riposta Albert, c'est juste le tout-venant, ce que les gens fourrent dans les tiroirs pour s'en débarrasser. Non, je pense à de vrais secrets. Quand j'étais gosse, vous savez, j'ai travaillé six mois chez un antiquaire... surtout pour l'aider à maquiller les objets, il faut bien l'avouer. Mais c'est comme ça que j'ai appris à connaître les tiroirs secrets. En général, ils sont tous construits de la même façon. Il n'y a que des variantes de trois ou quatre modèles. Vous ne pensez pas, monsieur, que vous devriez y jeter un coup d'œil ? Je veux dire, je n'aurais pas voulu le faire moi-même en votre absence. Ç'aurait été abuser, ajouta-t-il en jetant à Tommy un regard suppliant de bon chien fidèle.

— Allez, viens, Albert, répondit Tommy, cédant à ses prières. Allons-y et abusons.

« Un très joli meuble, songeait Tommy en examinant ce spécimen de l'héritage de tante Ada. En bon état, avec son ancien vernis, un exemple parfait du travail et de l'art d'une époque révolue. »

— Bon, dit-il, vas-y, Albert. Amuse-toi, mais ne l'abîme pas.

— Oh ! il n'y a pas de danger. Je ne vais pas taper dessus, ou y glisser des lames de couteau, rien de pareil. D'abord, je vais ouvrir le panneau avant et le laisser reposer sur ses deux supports... Voilà, c'est ça, vous voyez, le battant se rabat de cette façon, et c'est là-dessus que la vieille dame écrivait. Joli petit

tampon-buvard en nacre qu'avait là votre tante Ada. Il était dans le tiroir de gauche.

Il y a aussi ces deux-là, remarqua Tommy en sortant deux petits tiroirs verticaux, délicats et peu profonds.

— Ceux-là, monsieur, vous pouvez y fourrer des papiers, mais ils n'ont rien de vraiment secret. La plupart du temps, pour trouver l'endroit, il faut ouvrir la niche du milieu et là, tout au fond, il y a en général une petite dépression : on fait glisser le fond et on découvre un espace. Mais il y a aussi d'autres voies d'accès et d'autres endroits. Ce meuble-ci est du genre à avoir un compartiment par-dessous.

— Ce n'est pas non plus très secret, non ? Il suffit de faire glisser un panneau en arrière...

— C'est justement l'astuce. On dirait qu'on a trouvé tout ce qu'il y avait à trouver. Vous repoussez le panneau et vous découvrez un espace vide où vous pouvez mettre un bon nombre de choses que vous ne voulez pas voir tripatouiller sans arrêt. Mais ce n'est pas tout, comme vous diriez. Parce que, voyez-vous, là, devant, il y a un petit bout de bois, comme un rebord. Et vous pouvez le lever, vous comprenez.

— Oui, dit Tommy, oui, je vois. On le lève, et alors ?

— Et alors vous trouvez un espace secret, juste derrière la serrure du milieu.

— Mais il n'y a rien dedans.

— Non, confirma Albert. Vous êtes déçu. Mais si vous glissez la main dans ce trou et que vous la promenez à droite et à gauche, vous sentez deux tiroirs peu épais, un de chaque côté. Au sommet de chacun, un demi-cercle découpé dans le bois vous permet de les agripper et de les tirer doucement vers vous.

Tout en parlant, Albert se contorsionnait le poignet :

— Parfois, ils collent un peu. Attendez... attendez... le voilà !

Il fit sortir le petit tiroir étroit et le posa devant Tommy avec l'expression du chien qui rapporte un os à son maître :

— Attendez une minute, monsieur. Il y a là-dedans une longue enveloppe. Maintenant, nous allons attaquer l'autre côté.

Il changea de main et recommença ses contorsions. Un deuxième tiroir apparut enfin à la lumière, qu'il déposa à côté du premier.

— *Celui-là aussi contient une enveloppe scellée que quelqu'un a cachée ici. Je ne les ai ouvertes ni l'une ni l'autre... je ne ferais jamais une chose pareille, déclara-t-il d'un ton vertueux à l'extrême. Je vous en laisse le soin. Mais ce que je dis c'est que... c'est que c'est peut-être bien des indices...*

Ils vidèrent ensemble les tiroirs poussiéreux de leur contenu. Tommy sortit d'abord une enveloppe scellée, roulée dans le sens de la longueur avec un élastique autour. Dès qu'on le toucha, l'élastique claqua.

— On dirait que ça a de la valeur, remarqua Albert.

Tommy examina l'enveloppe. Elle portait l'inscription : « Confidentiel ».

— Nous y voilà, dit Albert. « Confidentiel ». C'est un indice.

Tommy sortit le contenu de l'enveloppe. Une demi-feuille de papier couverte d'une écriture maigre et pâle. Tommy se mit à la lire, ainsi qu'Albert qui respirait bruyamment, penché par-dessus son épaule :

— *Recette de Mrs MacDonald pour le Saumon à la Crème, qu'elle m'a donnée par faveur spéciale. Prendre 2 livres de saumon, coupé en son milieu, une pinte de bonne crème double, un verre à vin de cognac et un concombre frais...*

Tommy s'arrêta :

— Je regrette, Albert, c'est un indice qui va sans aucun doute nous conduire à de la grande cuisine, mais...

Albert émettait des sons trahissant le dégoût et la déception.

— Ce n'est pas grave, dit Tommy. Nous en avons encore un à essayer.

L'enveloppe suivante avait moins l'air de remonter à la nuit des temps. Deux cachets de cire gris pâle la fermaient, représentant chacun une églantine.

— Très joli, remarqua Tommy, belle preuve d'imagination de la part de tante Ada. Comment préparer une croustade de bœuf, sans doute.

Tommy déchira l'enveloppe et haussa les sourcils. Dix billets de cinq livres soigneusement pliés s'en échappèrent.

— Ce sont de vieux billets, déclara Tommy. Tu sais, de ceux qui circulaient pendant la guerre. Le papier a tenu le coup. Mais ils n'ont probablement plus cours aujourd'hui.

— De l'argent ! s'exclama Albert. Qu'est-ce qu'elle voulait faire de ça ?

— Bah ! c'était une poire pour la soif. Tante Ada a toujours gardé une poire pour la soif. Elle m'avait dit, il y a des années, que toutes les femmes devraient conserver chez elles cinquante livres en billets de cinq livres pour ce qu'elle appelait les cas d'urgence.

— Ils sont peut-être encore valables, suggéra Albert.

— Peut-être ne sont-ils pas tout à fait périmés, en effet. On doit pouvoir les échanger à la banque.

— Il y en a encore une, remarqua Albert. Celle de l'autre tiroir.

L'enveloppe suivante était plus volumineuse. Elle avait l'air de contenir plus de choses et portait trois grands cachets rouges fort impressionnants. De la même écriture hérissée de pointes, il y était écrit : « Après ma mort, cette enveloppe ne devra pas être ouverte mais envoyée à mon notaire, Mr Rockbury, de Rockbury & Tomkins, ou à mon neveu Thomas Beresford. Personne d'autre n'est autorisé à l'ouvrir. »

Elle contenait plusieurs feuilles couvertes d'une mauvaise écriture serrée, parfois même illisible. Tommy lut tout haut, avec quelque difficulté :

Je soussignée Ada Maria Fanshawe consigne ici certains faits qui sont venus à ma connaissance et qui m'ont été rapportés par des personnes résidant dans cette maison de retraite du nom de La Crête ensoleillée. Je ne peux me porter garante d'aucune de ces informations, mais j'ai de bonnes raisons de croire que ces lieux ont été le théâtre d'activités douteuses, peut-être même criminelles. Elisabeth Moody, créature assez stupide mais en qui on peut avoir confiance, m'a

déclaré avoir reconnu ici une criminelle notoire. Il y a peut-être une empoisonneuse à l'œuvre parmi nous. Personnellement, je préfère ne pas me prononcer ; mais je resterai vigilante. Je me propose de noter ici tous les incidents qui viendraient à ma connaissance. Tout cela n'est peut-être que chimère. Mon notaire ou mon neveu, Thomas Beresford, sont priés de mener une enquête sérieuse à ce sujet.

— Et voilà ! triompha Albert. Je vous l'avais bien dit ! C'est un indice, ça, non ?

Quatrième partie
VOICI UNE ÉGLISE
ET VOICI SON CLOCHER,
OUVREZ LES PORTES
ET LAISSEZ LE PEUPLE ENTRER

14

Exercice mental

— Ce que nous devrions faire maintenant, déclara Tuppence, c'est réfléchir.

Après d'heureuses retrouvailles à l'hôpital, Tuppence avait fini par être autorisée à sortir. Le couple était maintenant en train de comparer ses notes dans le salon de la meilleure suite du Lamb Flag, à Market Basing.

— C'est fini de réfléchir toute seule, décréta Tommy. Tu sais ce que t'a dit le médecin avant de te laisser partir : pas de soucis, pas d'efforts intellectuels, très peu d'exercices physiques, se laisser vivre.

— Qu'est-ce que je fais d'autre en ce moment ? rétorqua Tuppence. J'ai les deux pieds en l'air et la tête posée sur des coussins. Quant à ce qui est de réfléchir, ce n'est pas nécessairement un effort intellectuel. Je ne fais pas des mathématiques, je n'étudie pas des problèmes économiques, je ne comptabilise pas les dépenses du ménage. Réfléchir, ça consiste à s'installer confortablement et à garder l'esprit ouvert pour le cas où quelque chose d'intéressant ou d'important viendrait à y passer. De toute façon, est-ce que tu ne préfères pas que je réfléchisse un petit peu, les pieds en l'air et la tête sur des coussins, plutôt que de me lancer de nouveau dans l'action ?

— Je ne veux certainement pas que tu te relances dans l'action, répliqua Tommy. Ça, c'est hors de question. Tu as compris ? Tu vas rester tranquille. D'ailleurs, dans la mesure du possible, je ne te quitterai pas de l'œil parce que je ne te fais pas confiance.

— Très bien, répondit Tuppence. La leçon est finie. Et maintenant, réfléchissons. Réfléchissons ensemble. Oublie ce

que les médecins t'ont dit. Si tu en savais autant que moi sur leur compte...

— *Peu importe les médecins, répondit Tommy. Tu vas faire ce que je dis moi.*

— Parfait. Je t'assure que je n'ai pas la moindre envie de me livrer à des activités physiques en ce moment. Il s'agit seulement de comparer nos notes. Nous avons glané un tas de renseignements. Un fatras digne d'une vente de charité.

— Qu'est-ce que tu entends par « renseignements » ?

— Eh bien, des faits. Toutes sortes de faits. Beaucoup trop de faits, d'ailleurs. Et pas seulement des faits : des on-dit, des suggestions, des légendes, des potins. Toute cette histoire ressemble à un baquet, comme ceux qu'on trouve dans les foires, rempli de petits paquets ficelés cachés dans de la sciure.

— Je n'ai rien contre la sciure.

— *Je ne sais pas si c'est insolence ou modestie de ta part, remarqua Tuppence, mais en tout cas tu es bien d'accord avec moi, non ? Nous avons beaucoup trop de tout. Des choses fausses et des choses vraies, des choses importantes et des choses sans importance, toutes mélangées. Nous ne savons pas par où commencer.*

— Moi, je le sais, répliqua Tommy.

— Parfait. Alors par où ?

— Je commence par le coup que tu as reçu sur la tête.

Tuppence réfléchit un instant :

— Je ne vois pas pourquoi ce serait le point de départ. C'est la dernière chose qui s'est produite, pas la première.

— *Pour moi, c'est la première, déclara Tommy. Je ne suis pas disposé à accepter qu'on donne des coups sur la tête de ma femme. Sans compter que c'est un vrai point de départ. Ce n'est pas imaginaire. C'est un véritable fait qui s'est véritablement produit.*

— Ce n'est pas moi qui te contredirai, répondit Tuppence. C'est véritablement arrivé, et ça m'est arrivé à moi, je ne suis pas près de l'oublier. J'y ai bien pensé... c'est-à-dire depuis que j'ai recouvré la faculté de penser.

- Qui a fait ça, tu en as une idée ?
- Hélas, non. J'étais penchée sur une pierre tombale et... baoum !
- Qui cela peut-il être, à ton avis ?
- Quelqu'un de Sutton Chancellor, j'imagine. Et pourtant, cela paraît invraisemblable. Je n'ai pratiquement parlé à personne.
- Le pasteur ?
- Ça ne peut pas être lui, affirma Tuppence. D'abord parce que c'est un charmant vieillard. Deuxièmement parce qu'il n'en aurait pas eu la force. Et troisièmement parce qu'il a une respiration d'asthmatique. Il n'aurait pas pu s'approcher de moi sans que je l'entende.
- Dans ce cas, si tu exclus le pasteur...
- Pas toi ?
- Si, moi aussi. Comme tu sais, je suis allé lui parler. Il est ici depuis des années et tout le monde le connaît. Un démon incarné peut bien jouer les gentils vicaires, mais pas beaucoup plus d'une semaine, à mon avis. Pas pendant dix ou douze ans.
- Bon, le suspect suivant, dans ce cas, serait miss Bligh. Nellie De-quoi-j'me-mêle. Mais pourquoi diable aurait-elle fait ça ? Elle n'a quand même pas pu penser que j'essayais de voler une pierre tombale !
- Tu as l'impression que ça pourrait être elle ?
- Non, pas vraiment. C'est sûr, c'est quelqu'un d'efficace. Si elle avait décidé de surveiller mes faits et gestes et de me faire le coup du lapin, elle y aurait réussi. Comme le pasteur, elle était là, sur place. Elle était à Sutton Chancellor, à entrer et sortir de chez elle pour faire ci ou ça. Elle aurait pu m'apercevoir dans le cimetière, me suivre par curiosité, sur la pointe des pieds, me voir examiner une tombe, y trouver Dieu sait pourquoi à redire et me frapper avec un de ces vases d'église en métal ou avec n'importe quoi d'autre qui lui serait tombé sous la main. Mais ne me demande pas pourquoi. La raison m'en échappe.
- Au suivant. Mrs Cockerell, c'est bien son nom ?

— Mrs Copleigh, rectifia Tuppence. Non, ça ne peut pas être Mrs Copleigh.

— Pourquoi en es-tu si sûre ? Elle habite Sutton Chancellor, elle aurait pu te voir partir de la maison et sortir derrière toi.

— Oui, oui, mais elle parle trop, répondit Tuppence.

— Je ne vois pas le rapport.

— Si tu l'avais entendue comme moi pendant toute une soirée, lui expliqua Tuppence, tu aurais compris que quelqu'un qui entretient un pareil flot ininterrompu de paroles ne peut pas être en même temps une femme d'action ! Elle n'aurait pas pu s'approcher de moi, où que ce soit, sans donner de la voix, haut et fort.

Tommy examina la question.

— Bon, admit-il. Tu as un jugement sûr pour ce genre de choses. Éliminons Mrs Copleigh. Qui nous reste-t-il ?

— *Amos Perry, déclara Tuppence. L'homme qui vit dans la Maison du Canal. (Je l'appelle la Maison du Canal, parce qu'elle a eu tellement de noms bizarres ! Et c'était le sien, à l'origine.) Le mari de l'aimable sorcière. Il a quelque chose d'étrange. Un bonhomme grand et fort, un rien simple d'esprit, qui pourrait cogner sur la tête de n'importe qui s'il le voulait, et je pense même qu'en certaines circonstances il pourrait le vouloir... encore que je ne voie pas très bien pourquoi il voudrait cogner sur la mienne. C'est un candidat beaucoup plus plausible que miss Bligh, laquelle me paraît être une de ces femmes épuisantes d'efficacité qui dirigent les paroisses et fourrent leur nez partout. Pas du tout le genre à en venir aux mains, sauf sous le coup d'une violente émotion. Tu sais, ajouta-t-elle en frissonnant, la première fois que j'ai vu Amos Perry, il m'a fait peur. J'ai eu soudain l'impression que... eh bien qu'il valait mieux l'avoir pour ami et que je n'aimerais pas le rencontrer le soir au coin d'un bois. Il m'a fait l'effet de quelqu'un qui ne doit pas être souvent violent mais qui pourrait facilement le devenir si quelque chose se mettait en travers de son chemin.*

— Bon, acquiesça Tommy. Amos Perry, numéro un.

— *Maintenant il y a sa femme, la sympathique sorcière, réfléchit Tuppence. Elle s'est montrée très gentille et elle m'a plu... Ça m'ennuierait que ce soit elle... Non, je ne pense pas que c'était elle, mais à mon avis elle est mêlée à des choses... Des choses qui sont en rapport avec la maison. C'est un autre problème encore, Tommy. Nous ne savons pas ce qui est important dans tout ça... Je commence à me demander si tout ne tourne pas autour de cette maison, si cette maison n'est pas le point central de tout. Le tableau... Le tableau doit vouloir dire quelque chose, tu ne crois pas ?*

— *Oui, je le crois aussi.*

— *Je suis venue ici à la recherche de Mrs Lancaster, mais personne ne semblait avoir entendu parler d'elle, alors je me suis demandée si je n'avais pas pris le problème à l'envers... si Mrs Lancaster n'était pas en danger – et je suis sûre qu'elle l'est – pour la simple raison qu'elle était en possession de ce tableau. Elle n'est sans doute jamais venue à Sutton Chancellor, mais on lui a donné, ou elle a acheté, le tableau d'une maison située à cet endroit. Et ce tableau signifie quelque chose, est en quelque sorte une menace pour quelqu'un.*

« *Mrs Cacao – Mrs Moody – a dit à tante Ada qu'elle avait reconnu quelqu'un, à La Crête ensoleillé, qui était compromis dans des activités criminelles. Je pense que ces activités criminelles ont un rapport avec ce tableau et avec la maison près du canal, et qu'un enfant a peut-être été tué là.*

« *Tante Ada a sans doute admiré le tableau de Mrs Lancaster et quand celle-ci le lui a donné, elle en a peut-être parlé, elle a peut-être raconté où elle l'avait eu, qui le lui avait offert, où était la maison...*

« *Mrs Moody a probablement été supprimée parce qu'elle avait reconnu quelqu'un « en rapport avec des activités criminelles ».*

« *Répète-moi ce que t'a dit le Dr Murray, continua Tuppence. Après t'avoir parlé de Mrs Cacao, il t'a donné des exemples de certains types d'assassins bien réels. Ainsi celui d'une femme qui dirigeait une maison de retraite... je me*

rappelle vaguement avoir lu quelque chose à son sujet, mais j'ai oublié son nom. L'idée générale, c'était que ces vieillards lui confiaient toute leur fortune et résidaient là, nourris et dorlotés, jusqu'à leur mort, sans souci d'argent. Et ils vivaient vraiment heureux sauf que, dès l'année suivante, ils mouraient paisiblement dans leur sommeil. On a fini par s'en apercevoir. Elle a été jugée et convaincue de meurtre. Mais elle avait la conscience parfaitement tranquille et elle a soutenu mordicus qu'elle n'avait agi que pour le bien de ses chers petits vieux. »

— Oui, c'est exact, acquiesça Tommy. Mais le nom de cette femme m'échappe aussi, pour le moment.

— Bon, ça n'a aucune importance, reprit Tuppence. Et puis il t'a cité un autre cas, celui d'une femme de ménage, ou d'une cuisinière, ou d'une gouvernante qui se faisait embaucher, ici et là, dans des familles. Parfois, rien ne se produisait, mais, le plus souvent, les gens mouraient comme des mouches. Ça passait pour des intoxications alimentaires. Les symptômes constatés corroboraient le diagnostic. Quelques chanceux en réchappaient.

— En général, elle préparait des sandwiches, précisa Tommy, qu'elle leur emballait quand ils partaient pour un pique-nique. Elle était charmante et très dévouée et, quand elle empoisonnait toute la famille, elle s'arrangeait pour manifester elle-même quelques symptômes identiques. En exagérant probablement leurs effets. À la suite de quoi elle pliait bagage pour aller se faire embaucher ailleurs, dans une tout autre région d'Angleterre. Son manège a duré des années.

— *C'est vrai, oui. Personne, je crois, n'a jamais pu comprendre pourquoi elle faisait ça. Par habitude, comme on se drogue ? Par amusement, pour se distraire ? Elle semblait n'éprouver aucune animosité personnelle contre les gens dont elle avait causé la mort. Une araignée au plafond, peut-être ?*

— Oui, sans doute, encore qu'après d'innombrables analyses, n'importe quel psychanalyste à la gomme aurait certainement fini par trouver que tout cela venait d'un canari qu'elle avait vu il y a des années et des années, lorsqu'elle était enfant, chez ses

parents, lequel canari lui avait causé un choc ou l'avait Dieu sait pourquoi bouleversée. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que ça s'est passé.

« La troisième histoire est encore plus bizarre, poursuit Tommy. C'est celle d'une Française, d'une femme qui avait terriblement souffert de la perte de son mari et de son enfant. Le cœur brisé, elle était devenue un ange de miséricorde. »

— *Je m'en souviens, enchaîna Tuppence. On l'appelait l'Ange de je ne sais quel village... Givon ou quelque chose comme ça. Elle se précipitait chez ses voisins pour les soigner quand ils étaient malades. Elle veillait avec une dévotion particulière sur les enfants. Mais tôt ou tard, après une légère amélioration, leur état empirait et ils mouraient. Elle pleurait pendant des heures, assistait à leurs funérailles, et tout le monde s'accordait pour dire qu'ils ne savaient pas ce qu'ils auraient fait sans elle, sans cet ange qui s'était décarcassé pour tenter de sauver l'être qu'ils aimaient.*

— Pourquoi veux-tu revenir sur toutes ces histoires, Tuppence ?

— Parce que je me demande si le Dr Murray ne les a pas mentionnées intentionnellement.

— Tu veux dire qu'il établissait un parallèle...

— *Je pense qu'il a pris trois cas classiques, bien connus, et qu'il les a plaqués comme un gant sur les habitants de La Crête ensoleillée pour voir si ce gant n'allait pas à l'un d'eux. En un sens, je crois qu'il pourrait aller à tout le monde. À miss Packard pour commencer, cette éminente spécialiste du troisième âge.*

— Décidément, tu as vraiment une dent contre cette femme. Moi, elle m'a toujours plu.

— Il faut dire que les meurtriers emportent souvent la sympathie, remarqua Tuppence avec sagesse. De même que les escrocs, qui ont toujours l'air tellement honnêtes, les assassins ont tous l'air particulièrement bons et tendres. Quoi qu'il en soit, miss Packard est quelqu'un de très efficace et elle a en mains tous les moyens nécessaires pour provoquer une gentille

petite mort naturelle, insoupçonnable. Et seule une personne comme Mrs Cacao pouvait être en mesure de la suspecter. Soit parce que Mrs Cacao était un peu zinzin elle-même et qu'elle comprenait les gens zinzin, soit parce qu'elle l'avait déjà rencontrée avant.

— Je ne crois pas que miss Packard tirerait un quelconque profit de la mort de ses patientes.

— *Tu n'en sais rien, répliqua Tuppence. Il serait beaucoup plus intelligent de sa part de ne pas tirer bénéfice de toutes les morts. Juste d'une ou deux personnes fortunées qui lui laisseraient beaucoup d'argent, parmi d'autres morts tout à fait naturelles et qui ne lui rapporteraient rien. Tu comprends, le Dr Murray aurait pu, je dis bien aurait pu, penser à miss Packard et songer : « Ridicule, je laisse vagabonder mon imagination. » Mais l'idée n'en faisait pas moins son chemin. Dans le second cas, le gant serait allé à une femme de ménage, une cuisinière, ou même une infirmière. Une employée de la maison, femme d'âge mûr et de confiance, mais un peu timbrée de ce côté-là. Portée à nourrir des griefs contre certaines patientes, ou à les détester. Nous ne pouvons pas nous étendre là-dessus parce que nous n'en connaissons assez bien aucune.*

— Et le troisième cas ?

— Le troisième est plus difficile, reconnut Tuppence. Quelqu'un de dévoué. De passionné par son métier.

— Il a peut-être ajouté celui-là pour faire bonne mesure, remarqua Tommy. Mais j'y pense : et cette infirmière irlandaise ?

— La gentille à laquelle nous avons donné l'étoile de fourrure ?

— Oui, la gentille que tante Ada aimait bien. Qui avait l'air si sympathique. Si attachée à toutes, si désolée de leur mort. Elle paraissait bouleversée quand nous lui avons parlé, n'est-ce pas ? Elle avait décidé de partir, mais elle ne nous a pas vraiment dit pourquoi.

— Une névropathe, peut-être. Les infirmières ne sont pas censées sympathiser avec leurs malades. Ça ne leur vaut rien.

On leur apprend à être distantes, efficaces et à inspirer confiance.

— C'est l'infirmière Beresford qui parle, dit Tommy en souriant.

— Mais revenons à notre tableau, reprit Tuppence, et concentrons-nous là-dessus. À mon avis, ce que tu m'as raconté à propos de Mrs Boscowan est très intéressant. Parce qu'elle-même paraît très intéressante.

— *Elle l'est, répondit Tommy. C'est même la personne la plus intéressante que nous ayons rencontrée dans cette affaire. Le genre de personne qui paraît savoir des choses, mais pas pour y avoir réfléchi. Qui paraît savoir des choses que je ne sais pas, et que tu ne sais peut-être pas non plus. Mais qui sait quelque chose.*

— C'est bizarre ce qu'elle a dit à propos de la barque, remarqua Tuppence. Elle n'aurait pas été là à l'origine. Pourquoi penses-tu qu'elle y est maintenant ?

— Alors, là, fit Tommy, je n'en sais fichtre rien.

— Y avait-il un nom inscrit sur cette barque ? Je ne me souviens pas d'en avoir vu, mais je ne l'ai pas examinée de près.

— *Oui, il y en avait un : Waterlily, Nénuphar.*

— Un nom parfait pour une barque... qu'est-ce que ça me rappelle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Et elle était absolument certaine que ce n'était pas son mari qui avait peint cette barque ? Il aurait pu la rajouter par la suite.

— Elle prétend que non. Pour elle, cela ne fait aucun doute.

— *Évidemment, reprit Tuppence, il y a encore une autre possibilité que nous n'avons pas envisagée, à propos de mon coup sur la tête. C'est celle de l'outsider. Quelqu'un m'a peut-être suivie ce jour-là depuis Market Basing pour voir ce que je faisais. À cause de l'enquête à laquelle je m'étais livrée dans toutes ces agences immobilières. Blodget & Burgess et compagnie. Ils ont tous éludé mes questions à propos de la maison, ils ont tous été beaucoup plus évasifs que normal. De*

même que les banques et les notaires, quand nous cherchions à mettre la main sur Mrs Lancaster, avaient éludé nos questions à ce sujet, prétextant que le propriétaire de la maison était à l'étranger et qu'on ne pouvait communiquer avec lui. Le même topo. Alors ils envoient quelqu'un me suivre en voiture, voir ce que je fais et, le cas échéant, m'assommer. Ce qui nous amène, poursuit Tuppence, au cimetière et à la pierre tombale. Pourquoi quelqu'un verrait-il d'un mauvais œil que je me penche sur ces pierres ? De toute façon, elle sont sens dessus dessous. Une bande de garçons, sans doute fatigués de démolir les cabines téléphoniques, ont dû venir chercher là du bon temps en commettant un sacrilège.

— Tu as bien dit qu'il y avait quelques mots grossièrement gravés ?

— *Oui, gravés au burin, je dirais. Par quelqu'un qui s'est découragé parce qu'il n'y parvenait pas. Le nom : Lily Waters et l'âge : sept ans, ça, c'était écrit correctement. Pour ce qui est des autres mots, on lisait quelque chose comme : Quiconque... entraînera... et ensuite : d'un seul de ces petits... « Entraînera leur chute », sans doute. Et puis : Qu'on lui attache... au cou... une grosse meule...*

— Cela me rappelle quelque chose...

— Pas étonnant. C'est biblique. Saint Matthieu. Mais transcrit par quelqu'un qui ne se souvenait plus des termes exacts...

— Très bizarre, tout ça.

— *Et pourquoi ce que je faisais aurait pu déplaire à quelqu'un ? Je me contentais d'aider le pasteur et le pauvre homme qui cherchait son enfant disparu... Nous voilà revenus à cette histoire d'enfant... Mrs Lancaster avait parlé d'une « malheureuse enfant » murée derrière une cheminée, et Mrs Copleigh de nonnes emmurées et de fillettes assassinées, d'une mère qui avait tué un bébé, d'un amant, d'un enfant illégitime, d'un suicide... Un véritable salmigondis de vieilles histoires, racontars, on-dit et légendes mélangés n'importe comment !*

Mais quoi qu'il en soit, Tommy, dans tous ces on-dit et ces légendes, on trouve un véritable fait...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Je veux dire que, dans la Maison du Canal, il est tombé une vieille poupée de la cheminée. Une poupée d'enfant. Elle devait y être depuis très, très longtemps, toute couverte de suie et de plâtras...

— Dommage que nous ne l'ayons pas, remarqua Tommy.

— Mais je l'ai ! s'écria Tuppence d'un ton triomphant.

— Tu l'as emportée ?

— Oui. Elle m'avait beaucoup intriguée et j'ai eu très envie de l'emporter pour l'examiner. Personne n'en avait besoin. Les Perry n'auraient fait que la jeter aussitôt à la poubelle. Elle est ici.

Elle se leva, alla fouiller dans sa valise et en sortit un objet enveloppé dans du papier journal :

— Tiens, Tommy, la voilà. Regarde.

Curieux, Tommy défit le paquet et prit avec précaution la poupée déchirée. Ses bras et ses jambes pendaient mollement et des petits bouts de tissu déteint se détachèrent lorsqu'il la toucha. Le corps semblait fait d'un daim très fin, affaissé par endroits parce que la sciure dont il avait été garni s'en était échappée. Bien que Tommy la manipulât avec beaucoup de douceur, la poupée se désagrégea brusquement et de la grande blessure qui s'ouvrit il sortit, en même temps que de la sciure, des petits cailloux qui s'en allèrent rouler sur le sol. Tommy les ramassa soigneusement.

— Seigneur Dieu, marmonna-t-il. Seigneur Dieu !

— C'est bizarre qu'elle soit pleine de cailloux, remarqua Tuppence. Tu crois que ça vient de la cheminée ? Du plâtre ou de quelque chose qui s'est détaché ?

— *Non, répondit Tommy. Ces cailloux étaient à l'intérieur de la poupée.*

Il les avait tous rassemblés et enfonçait maintenant les doigts dans la carcasse de la poupée. Quelques cailloux en tombèrent

encore. Tommy s'approcha de la fenêtre et les examina à la lumière. Tuppence le regardait sans comprendre.

— C'est une drôle d'idée de bourrer une poupée de cailloux, fit-elle observer.

— Ma foi, il y avait sans doute une bonne raison à ça. Parce que ce ne sont pas exactement des cailloux comme les autres, répliqua Tommy.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Regarde-les. Prends-en quelques-uns dans ta main.

— Ce ne sont rien d'autre que des cailloux, riposta Tuppence. Il y en a des grands et des petits. Qu'est-ce qu'il y a de si excitant là-dedans ?

— *Il y a que je commence à comprendre certaines choses. Ce ne sont pas des cailloux, ma chère enfant. Ce sont des diamants.*

15

Une soirée au presbytère

— Des diamants ! s'étrangla Tuppence.

Son regard alla de Tommy aux cailloux qu'elle tenait encore dans sa main :

— *Ces petits machins poussiéreux, ce sont des diamants ?*

Tommy hocha la tête :

— Ça commence à avoir un sens, vois-tu. Ça se tient. La Maison du Canal. Le tableau. Attends un peu qu'Ivor Smith entende parler de cette poupée. Il n'aura pas assez de compliments à te faire.

— En quel honneur ?

— Pour l'avoir aidé à cueillir une bande de gangsters notoires !

— Toi et ton Ivor Smith ! J'imagine que c'est avec lui que tu étais fourré toute cette semaine, alors que je passais mes derniers jours de convalescence abandonnée dans ce lugubre hôpital, moi qui avais tant besoin de conversations brillantes et d'un peu de distraction !

— Je suis venu pratiquement tous les après-midi, aux heures de visite.

— Tu ne m'as pas raconté grand-chose.

— Ton dragon d'infirmière m'avait prévenu que je ne devais surtout pas t'énerver. Cela dit, Ivor arrive en personne après-demain et une petite soirée conviviale est prévue au presbytère.

— Qui sera là ?

— Mrs Boscowan, un gros propriétaire terrien du pays, ton amie miss Nellie De-quoi-j'me-mêle, le pasteur, bien sûr, toi et moi...

— Et Mr Ivor Smith, qui s'appelle comment, en réalité ?

— Autant que je sache : Ivor Smith.

— Tu es toujours d'un précautionneux... dit Tuppence en éclatant de rire tout à coup.

— Qu'est-ce qui t'amuse comme ça ?

— J'étais en train de penser que j'aurais bien aimé vous voir, Albert et toi, découvrant les tiroirs secrets du meuble de tante Ada.

— Tout le mérite en revient à Albert. J'ai eu droit à un cours en bonne et due forme sur le sujet. Il a acquis cette science dans sa jeunesse, chez un antiquaire.

— *C'est incroyable que tante Ada ait effectivement laissé un document secret, cacheté et tout. Elle ne savait rien, en fait, mais elle était prête à croire que La Crête ensoleillée abritait un individu dangereux. Je me demande si elle savait qu'il s'agissait de miss Packard.*

— Ça, c'est ton idée fixe.

— *Fixe mais excellente, si c'est vraiment une bande de criminels que nous cherchons. Un endroit comme La Crête ensoleillée, respectable et bien tenu, leur serait très précieux. Surtout dirigé par une criminelle de talent. Quelqu'un de hautement qualifié, susceptible de se procurer sans problème les drogues dont elle pourrait avoir besoin. Et capable d'influencer un médecin pour l'amener à accepter n'importe quel décès comme une mort naturelle.*

— Ton petit scénario est au point, mais en vérité, si tu as commencé à soupçonner miss Packard, c'est pour l'unique raison que ses dents ne te plaisaient pas...

— « *C'est pour mieux te manger, mon enfant* », marmonna Tuppence, songeuse. Tu sais quoi, Tommy ? Et si ce tableau – celui qui représente la Maison du Canal – n'avait jamais appartenu à Mrs Lancaster... ?

— Mais nous savons bien qu'il lui a appartenu, répliqua Tommy en ouvrant de grands yeux.

— Non, nous n'en savons rien. Tout ce que nous savons, c'est ce que miss Packard nous a dit. C'est d'elle que nous tenons que Mrs Lancaster en a fait cadeau à tante Ada.

— Mais pourquoi diable...

Tommy s'arrêta net.

— Voilà peut-être pourquoi Mrs Lancaster a été écartée du chemin, pour qu'elle ne puisse pas nous dire qu'elle n'avait pas donné à tante Ada ce tableau qui ne lui appartenait pas.

— Je trouve ça bien tiré par les cheveux.

— *Peut-être. Quoi qu'il en soit, il a bien été peint à Sutton Chancellor, la maison qu'il représente est bien une maison de Sutton Chancellor, dont nous avons toutes les raisons de penser qu'elle sert, ou a servi de cache à une association criminelle, association dont Mr Eccles est censé tirer les ficelles. C'est lui qui a envoyé Mrs Johnson chercher Mrs Lancaster. Je ne crois pas que Mrs Lancaster ait jamais été à Sutton Chancellor ou dans la Maison du Canal, ni qu'elle ait jamais possédé un tableau la représentant, bien qu'à La Crête ensoleillée elle ait sans doute entendu quelqu'un en parler... Mrs Cacao, peut-être ? Alors elle s'est mise à bavarder et il a fallu l'écartier car elle devenait dangereuse. Mais je la retrouverai un jour ! Foi de Tuppence !*

— Voilà qui ferait un beau titre : « Mrs Thomas Beresford à la Conquête de la Vérité ! »

*

* *

— Vous semblez en pleine forme, Mrs Tommy, déclara Ivor Smith.

— Je me sens de nouveau parfaitement bien, reconnut Tuppence. J'ai été stupide de me laisser assommer comme ça.

— Vous mériteriez une médaille, surtout pour cette histoire de poupée. Comment vous vous débrouillez pour tomber sur des filons pareils, je me le demanderai toujours !

— C'est un excellent chien de chasse, expliqua Tommy. Une fois le nez sur une piste, la voilà partie !

— J'espère que vous n'allez pas me tenir à l'écart de votre petite soirée ? s'inquiéta Tuppence.

— Sûrement pas. Vous nous avez aidés à éclaircir un certain nombre de points, et je ne peux pas vous dire combien nous vous en sommes reconnaissants. Notez bien que nous étions sur la piste de cette remarquable association de gangsters, responsable d'un nombre stupéfiant de cambriolages au cours des cinq ou six dernières années. Comme je l'ai dit à Tommy lorsqu'il est venu m'interroger à propos de Mr Eccles, nous soupçonnions depuis longtemps ce très astucieux homme de loi, mais ce n'est pas quelqu'un contre qui il est facile d'accumuler des preuves. Il est bien trop prudent. Il exerce la charge de notaire, charge on ne peut plus authentique avec d'on ne peut plus authentiques clients.

« Comme je l'ai dit aussi à Tommy, cette chaîne de maisons était notre piste principale. D'honnêtes et respectables maisons, occupées par des gens honnêtes et respectables qui y vivaient brièvement, puis s'en allaient. Et maintenant, grâce à vous, Mrs Tommy, à vos recherches sur les cheminées et les oiseaux morts, nous avons presque certainement trouvé l'une de ces maisons. Une maison où avait été cachée une partie du butin. C'est très intelligent, ce système qu'ils ont adopté, de tout changer, bijoux ou autres, en diamants bruts. Ils les mettent sous cloche et, au moment voulu, quand les clameurs à propos du dernier cambriolage se sont tues, ils les envoient à l'étranger par avion ou à bord de bateaux de pêche. »

— Et les Perry ? Sont-ils — j'espère bien que non — impliqués dans l'affaire ?

— On ne peut pas l'affirmer, répondit Mr Smith. Personne ne peut rien affirmer. Mais il me semble que Mrs Perry sait pour le moins quelque chose, ou a su quelque chose à un moment donné.

— Vous voulez dire qu'elle ferait partie de cette bande de gangsters ?

— Pas obligatoirement. Mais il se pourrait qu'ils la tiennent, vous comprenez.

— Qu'ils la tiennent ? Comment ça ?

— *Eh bien, gardez ça pour vous – je sais que vous êtes capable de tenir votre langue –, mais la police locale a toujours soupçonné son mari, Amos Perry, d'être responsable de la vague de meurtres de fillettes qui a eu lieu bien des années auparavant. Il n'a pas toute sa tête. Les autorités médicales pensent qu'il pourrait aisément être sujet à de telles compulsions. La police n'en a jamais eu de preuve directe, mais sa femme s'est peut-être toujours débrouillée pour lui fournir les alibis nécessaires. Dans ces conditions, voyez-vous, des gens sans scrupules pourraient avoir barre sur elle et l'avoir installée dans la maison, sachant qu'elle ne cracherait pas le morceau. Ils pourraient par exemple détenir une preuve convaincante contre son mari. Vous les avez rencontrés tous les deux. Quel effet vous ont-ils fait, Mrs Tommy ?*

— Elle, elle m'a beaucoup plu, répondit Tuppence. Elle m'a fait penser à... eh bien, comme je l'ai déjà dit, j'ai trouvé qu'elle avait l'air d'une sympathique sorcière, adonnée à la magie... mais à la magie blanche, pas à la noire.

— Et lui ?

— Il m'a fait peur. Pas tout le temps. Mais à une ou deux reprises. Il m'a tout à coup paru énorme et terrifiant. Juste pendant une minute. Je n'aurais pas su dire ce qui m'effrayait, mais le fait est que j'étais paniquée. Je devais avoir le sentiment, comme vous l'avez dit, qu'il n'avait pas toute sa tête.

— Il y a un tas de gens comme ça, remarqua Mr Smith, et la plupart du temps ils ne sont pas dangereux pour deux sous. Mais on ne sait jamais, on ne peut jamais en être sûr.

— Qu'allons-nous faire ce soir, au presbytère ?

— Poser quelques questions. Voir quelques personnes. Déterrer quelques-unes des informations qui nous manquent.

— Est-ce que le commandant Waters sera là ? Celui qui a écrit au pasteur à propos de son enfant ?

— Il semble que cette personne n'existe pas ! Des fouilles ont été entreprises, des excavations ont été creusées au cimetière. Il y avait bien un cercueil à l'endroit d'où la vieille pierre tombale a été déplacée : un cercueil d'enfant, doublé de plomb. Mais il

était plein d'objets de valeur – or et bijoux – provenant d'un cambriolage effectué dans les environs de St. Albans. La lettre au pasteur avait pour but de se renseigner sur ce que cette tombe était devenue. La profanation des lieux par les voyous du pays avait tout chamboulé.

*

* *

— Je suis profondément désolé, mon petit, dit le pasteur en allant à la rencontre de Tuppence, mains tendues. Oui, vraiment, mon enfant, j'ai été bouleversé d'apprendre ce qui vous était arrivé, vous qui aviez été si gentille. Alors que vous faisiez ça pour me rendre service. Je me suis senti... oui, vraiment, je me suis senti coupable. Je n'aurais pas dû vous laisser farfouiller parmi ces pierres tombales, bien qu'en réalité il n'y ait eu aucune raison – absolument aucune raison – de penser qu'une bande de hooligans...

— Calmez-vous, pasteur, lui recommanda miss Bligh qui venait d'apparaître. Mrs Beresford sait bien, j'en suis sûre, que vous n'y êtes pour rien. C'était très gentil de sa part, évidemment, de vouloir vous aider, mais c'est fini maintenant et elle est tout à fait remise. N'est-ce pas, Mrs Beresford ?

— Certainement, dit Tuppence, un peu agacée cependant que miss Bligh réponde avec tant d'assurance de son état de santé.

— Venez vous asseoir ici avec un coussin derrière la tête, lui conseilla miss Bligh.

— Je n'ai pas besoin de coussin, répliqua Tuppence.

Refusant le fauteuil que Nellie De-quoi-j-me-mêle lui tendait, elle alla se piquer toute droite, de l'autre côté de la cheminée, sur une chaise particulièrement inconfortable.

Des coups impérieux ébranlèrent la porte d'entrée. Tout le monde sursauta et Mrs Bligh se précipita :

— Ne vous dérangez pas, pasteur. J'y vais.

— Merci. C'est très gentil.

Des voix se firent entendre dans le hall, puis miss Bligh revint, pilotant une imposante femme en robe fourreau de brocart, suivie d'un homme très grand et mince, à l'aspect cadavérique. Tuppence l'examina. Il portait une cape noire sur les épaules et son visage décharné paraissait sorti d'un autre âge. Il avait l'air, estima Tuppence, descendu d'un tableau du Greco.

— Enchanté de vous voir, dit le pasteur. Permettez-moi de vous présenter... Sir Philip Starke... Mr et Mrs Beresford, Mr Ivor Smith. Ah ! Mrs Boscowan. Il y a des années que je ne vous ai vue... Mr et Mrs Beresford.

— J'ai déjà rencontré Mr Beresford, répondit Mrs Boscowan. Comment allez-vous, dit-elle en se tournant vers Tuppence. Ravie de faire votre connaissance. J'ai su que vous aviez eu un accident.

— Oui, mais ça va, maintenant.

Les présentations faites, Tuppence reprit place sur sa chaise, soudain épuisée, ce qui lui arrivait maintenant plus souvent qu'à son tour. Sans doute à cause de la commotion, pensa-t-elle. Assise sans bouger, les yeux mi-clos, elle n'en observait pas moins avec attention toutes les personnes présentes. Elle n'écoutait pas la conversation, elle se contentait de regarder. Elle avait le sentiment que quelques-uns des personnages du drame – drame dans lequel elle avait été involontairement impliquée – étaient réunis ici comme sur une scène de théâtre. Les pièces s'assemblaient, formant un noyau compact. Sir Philip Starke et Mrs Boscowan étaient arrivés comme si deux personnages, invisibles jusqu'alors, avaient soudain révélé leur existence. Ils avaient été là tout le temps, hors du cercle, et avaient maintenant pénétré à l'intérieur. Ils étaient d'une manière ou d'une autre impliqués, concernés. Pourquoi étaient-ils venus ce soir ? Quelqu'un les avait-il convoqués ? Ivor Smith, peut-être ? Leur avait-il ordonné de venir ou gentiment demandé de le faire ? Ou lui étaient-ils aussi étrangers qu'à elle-même ? « Tout a commencé à La Crête ensoleillée, se dit-elle, mais La Crête ensoleillée n'est pas

au cœur du problème. Il est, et a toujours été, ici, à Sutton Chancellor. Les choses se sont passées ici. Pas très récemment, certainement pas. Il y a très longtemps. Des choses qui n'ont rien à voir avec Mrs Lancaster, mais où elle s'est trouvée impliquée malgré elle. Mrs Lancaster... Où peut-elle bien être maintenant ? » Un petit frisson glacial lui courut dans le dos. « Elle est peut-être... songea-t-elle. Elle est peut-être morte. »

Dans ce cas, Tuppence aurait failli à sa mission. Elle était partie en chasse, inquiète pour Mrs Lancaster, persuadée qu'un danger la menaçait, et elle avait décidé de la retrouver, de la protéger.

« Et c'est encore mon intention... si toutefois elle n'est pas déjà morte », se dit Tuppence.

Sutton Chancellor... C'était là que s'était déroulé le prélude à ce qui allait devenir une longue suite d'événements aussi tragiques que lourds de sens. La maison et le canal en faisaient partie. Ils en constituaient peut-être même l'épicentre, à moins que Sutton Chancellor n'en soit lui-même le lieu ? Un endroit où des gens étaient venus, avaient vécu, d'où ils étaient repartis, s'étaient sauvés, s'étaient évanouis, avaient disparu... pour soudain réapparaître. Comme sir Philip Starke.

Sans tourner la tête, Tuppence posa les yeux sur sir Philip Starke. Elle ne savait rien de lui sinon ce que Mrs Copleigh en avait laissé filtrer dans le flot de son monologue sur les habitants du lieu. Un homme sans histoire, cultivé, botaniste, industriel ou, du moins, possédant des parts importantes dans l'industrie. Un homme riche, par conséquent, et qui aimait les enfants. De nouveau les enfants... La maison près du canal, l'oiseau dans la cheminée et une poupée qui tombe de cette cheminée où on l'avait enfouie. Une poupée d'enfant cachant dans son rembourrage une poignée de diamants – fruit du crime. C'était là le quartier général de grandes entreprises criminelles. Mais il s'était perpétré des crimes plus graves que des cambriolages. « Si je devais montrer quelqu'un du doigt, je désignerais sir Philip », avait déclaré Mrs Copleigh.

Sir Philip Starke, un meurtrier ? À travers ses paupières mi-closes, Tuppence l'examinait avec l'arrière-pensée de découvrir si oui ou non il était conforme à l'idée qu'elle se faisait d'un assassin, et d'un assassin d'enfants, qui plus est.

Quel âge pouvait-il avoir ? Au moins soixante-dix ans, peut-être davantage. Un visage ravagé d'ascète. Oui, d'ascète. Un visage indubitablement torturé. Et de grands yeux noirs. Des yeux comme ceux d'un personnage du Greco. Et un corps émacié.

Pourquoi était-il là ce soir ? Tuppence regarda miss Bligh. Celle-ci ne tenait pas en place et se levait sans arrêt de son fauteuil pour rapprocher une table, offrir un coussin, pousser vers quelqu'un un paquet de cigarettes ou une boîte d'allumettes. Agitée, mal à l'aise. Mais dès qu'elle était au repos, elle avait les yeux rivés sur Philip Starke.

« Une adoration de bon chien fidèle, se disait Tuppence. Elle a dû être amoureuse de lui un jour. En un sens, elle l'est peut-être encore. On n'arrête pas d'aimer quelqu'un parce qu'on vieillit. Il n'y a que des gens comme Derek et Deborah pour le penser. Ils ne peuvent pas s'imaginer qu'on puisse être vieux et amoureux. Moi, je crois qu'elle est toujours amoureuse de lui, dévotement, désespérément amoureuse. Quelqu'un n'a-t-il pas dit – Mrs Copleigh ? le pasteur ? – que miss Bligh avait été sa secrétaire autrefois et qu'elle s'occupait toujours un peu de ses affaires ?

« Ma foi, songeait Tuppence, c'est assez normal. Les secrétaires tombent toujours amoureuses de leur patron. Admettons donc que Gertrude Bligh ait été amoureuse de Philip Starke. Est-ce que cela nous avance et nous mène quelque part ? Miss Bligh avait-elle pressenti, derrière le personnage calme et ascétique de Philip Starke, un épouvantable vent de folie ? Il aimait tellement les enfants... »

« Avec les enfants, je trouve qu'il en faisait trop », avait dit Mrs Copleigh.

On n'est pas maître de ses pulsions. Voilà peut-être pourquoi il avait l'air si torturé...

« À moins d'être pathologiste ou psychiatre ou tout ce qu'on voudra en iste ou en atre, on ne sait strictement rien des fous meurtriers, se dit Tuppence. Pourquoi vouloir tuer des enfants ? Qu'est-ce qui peut les pousser à ça ? Le regrettent-ils après ? Sont-ils dégoûtés, horriblement malheureux, terrifiés ? »

Elle remarqua tout à coup que le regard de Philip Starke s'attardait sur elle. Un regard qui semblait vouloir lui délivrer un message.

« Vous pensez à moi, paraissait-il dire. Oui, tout ce que vous pensez est vrai. Je suis un homme hanté. »

Oui, c'était exactement ça : un homme hanté.

Elle détourna les yeux et les posa sur le pasteur. Elle aimait beaucoup le pasteur. C'était un amour. Savait-il quelque chose ? « Pas impossible, songea Tuppence. À moins encore que, protégé qu'il était par son innocence, il n'ait passé au travers d'une affaire démoniaque sans même s'en douter ? »

Mrs Boscowan ? Il était bien difficile de deviner quoi que ce soit sur son compte. Une femme d'âge mûr, une personnalité, comme avait dit Tommy, mais ce n'était pas suffisant...

Comme si Tuppence le lui avait ordonné, Mrs Boscowan se leva soudain.

— Puis-je aller faire un brin de toilette là-haut ? demanda-t-elle.

— Oh ! mais bien sûr, s'écria miss Bligh en sautant sur ses pieds. Je vais la conduire, n'est-ce pas, pasteur ?

— Ne vous dérangez pas, je connais le chemin, répliqua Mrs Boscowan. Mrs Beresford... ?

Tuppence sursauta.

— Venez, je veux vous montrer les lieux, lui dit Mrs Boscowan. Suivez-moi.

Tuppence obéit comme une enfant. Elle ne se le formula pas de cette façon, mais elle eut conscience d'avoir reçu un ordre, et quand Mrs Boscowan donnait des ordres, on obéissait.

Tuppence lui emboîta le pas dans l'escalier.

— La chambre d'ami est tout en haut, expliqua Mrs Boscowan. On la tient toujours prête. Elle a une salle de bains attenante.

Arrivée à destination, elle ouvrit la porte, alluma la lumière et Tuppence entra derrière elle.

— Je suis bien contente que vous soyez là, dit Mrs Boscowan. Je n'osais pas l'espérer. J'étais inquiète pour vous. Votre mari vous a raconté ?

— En effet.

— Oui, j'étais inquiète pour vous, répéta-t-elle en fermant la porte de façon à ce qu'elles puissent parler en paix. Avez-vous remarqué que Sutton Chancellor était un endroit dangereux ?

— En tout cas, dangereux pour moi, repartit Tuppence.

— Oui, je sais. Vous avez eu de la chance que ce ne soit pas pire, mais... oui, je crois que je comprends.

— Vous savez quelque chose, suggéra Tuppence. Vous savez quelque chose à propos de cette histoire, n'est-ce pas ?

— En un sens, oui, répondit Emma Boscowan, et en un sens, non. Il est des événements que l'on pressent, comprenez-vous. Et quand ils se réalisent, on est pris d'inquiétude. Toute cette histoire de gangsters, de vols organisés à grande échelle, c'est tellement extraordinaire... Cela paraît sans rapport aucun avec...

Elle s'interrompit brusquement.

— *Ce que je veux dire, se reprit-elle, c'est qu'au contraire cela n'a rien d'extraordinaire du tout. C'est une de ces choses comme il s'en passe... comme il s'en est toujours passé, en vérité. Mais aujourd'hui, tout est si bien organisé – à la manière de véritables entreprises – que ce n'est pas le côté criminel le plus dangereux, mais l'autre... La difficulté, voyez-vous, c'est de comprendre exactement où est le danger et comment s'en préserver. Soyez prudente, Mrs Beresford, soyez très prudente. Vous êtes de celles qui foncent sur l'obstacle, mais dans le cas présent, je ne vous le conseillerais pas.*

— Quelqu'un a dit à ma vieille tante, répondit Tuppence, ou plutôt à la vieille tante de Tommy, que la maison de retraite où elle est morte abritait une meurtrière.

Emma hocha lentement la tête.

— Il s'est produit deux décès dans cette maison, poursuivit Tuppence, que le médecin n'est pas disposé à accepter.

— C'est ce qui vous a lancée sur la piste ?

— Non, j'avais démarré avant.

— Si vous en avez le temps, dit Emma Boscowan, pourriez-vous me raconter – aussi vite que possible parce que nous pouvons être interrompues d'un moment à l'autre – ce qui s'est passé dans cette maison de retraite qui vous a mis la puce à l'oreille ?

— Oui, je peux le faire très vite, répondit Tuppence qui entreprit aussitôt de lui résumer les événements.

— Je vois, dit Emma Boscowan. Et vous ignorez où se trouve maintenant cette vieille dame, cette Mrs Lancaster ?

— Oui, je l'ignore.

— Vous pensez qu'elle est morte ?

— Je pense que ce n'est pas impossible.

— Parce qu'elle savait quelque chose ?

— Oui. Elle savait quelque chose. À propos d'un meurtre. D'une enfant assassinée, peut-être.

— À mon avis, vous vous trompez à ce sujet, remarqua Mrs Boscowan. L'enfant a sans doute été mêlée à l'histoire et elle aura tout confondu. Votre vieille dame, j'entends. Elle a associé l'enfant à quelque chose d'autre, à une autre espèce de meurtre.

— C'est possible, évidemment. Les vieilles gens ont tendance à tout mélanger. Mais il a bien été question ici d'un assassin de fillettes, non ? Du moins c'est ce que m'a dit ma logeuse.

— Il y a eu plusieurs fillettes tuées dans la région, oui. Mais il y a très longtemps. Je ne sais pas au juste quand. Le pasteur n'en saura rien non plus. Il n'était pas ici, à l'époque. En revanche, miss Bligh y était. Oui, oui, elle y était certainement. Elle devait alors être toute jeune fille.

— Sans doute. Est-ce qu'elle a toujours été amoureuse de sir Philip Starke ? demanda Tuppence.

— Ah ! vous l'avez remarqué ? Je crois que oui. Elle l'idolâtre au-delà de toute expression. Nous l'avons compris tout de suite quand nous sommes arrivés, William et moi.

— Qu'est-ce qui vous avait amenés ici ? Avez-vous vécu dans la Maison du Canal ?

— Non, jamais. William aimait la peindre et il l'a fait plusieurs fois. Qu'est-il arrivé au tableau que votre mari m'a montré ?

— *Il l'a ramené chez nous, répondit Tuppence. Il m'a raconté ce que vous lui avez dit à propos de la barque... que ce n'était pas votre mari qui l'avait peinte... la barque baptisée Waterlily...*

— Non, ce n'est pas lui. La dernière fois que j'ai vu ce tableau, elle n'y était pas. Quelqu'un d'autre en est l'auteur.

— *Et l'a appelée Waterlily. Et un homme qui n'existe pas, le commandant Waters, a écrit au sujet de la tombe d'une enfant, d'une fillette appelée Lilian, mais aucune fillette n'était enterrée là, et le cercueil était rempli du fruit d'un énorme cambriolage. La barque, sur le tableau, devait être un message... un message indiquant où le butin était caché. Tout cela semble bien se rattacher au crime...*

— On dirait, oui. Mais on ne peut pas être sûr de...

Emma Boscowan s'interrompit brusquement.

— Elle vient. Allez dans la salle de bains, dit-elle précipitamment.

— Qui ?

— Nellie De-quoi-j-me-mêle... Vite ! allez-y... et mettez le verrou.

— C'est simplement une agitée, lança Tuppence en disparaissant dans la salle de bains.

— Un petit peu plus que ça, rectifia Mrs Boscowan.

Miss Bligh ouvrit la porte et entra vivement, prête à offrir ses services.

— Ah ! j'espère que vous avez trouvé tout ce qu'il vous fallait ? demanda-t-elle. Il y avait du savon et des serviettes

propres ? C'est Mrs Copleigh qui s'occupe du ménage du pasteur, mais en réalité je suis obligée de tout contrôler.

Mrs Boscowan et miss Bligh redescendirent ensemble. Tuppence les rejoignit au moment où elles entraient dans le salon. En la voyant, sir Philip Starke se leva, lui désigna son propre fauteuil et s'assit à côté d'elle :

— Vous êtes bien installée, Mrs Beresford ?

— Oui, merci. C'est très confortable.

— J'ai été désolé d'apprendre que vous aviez eu un accident, dit-il. C'est bien triste, de nos jours, tous ces accidents qui se produisent...

Malgré des accents lointains d'outre-tombe, sa voix, sans timbre et pourtant curieusement profonde, ne manquait pas d'un certain charme. Tandis qu'il promenait son regard sur elle, Tuppence songeait : « Il est en train de m'examiner comme je l'examine de mon côté. » Elle jeta un coup d'œil à Tommy mais celui-ci bavardait avec Emma Boscowan.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à Sutton Chancellor, Mrs Beresford ?

— Oh ! nous cherchons vaguement une maison à la campagne, répondit Tuppence. Comme mon mari était allé participer à je ne sais quel congrès, j'ai eu envie de venir faire un tour dans la région, histoire de voir ce qu'on pouvait y trouver et à quel prix.

— J'ai entendu dire que vous étiez allée visiter la maison près du canal ?

— Oui, c'est exact. Je l'avais aperçue du train, un jour. Elle est très jolie à voir... de l'extérieur.

— Oui. Cela dit, elle doit avoir besoin de pas mal de réparations, même à l'extérieur. Je pense au toit par exemple. Et elle est moins jolie de l'autre côté, n'est-ce pas ?

— Oui. Ils ont eu une curieuse façon de la diviser.

— Ma foi, les gens n'ont pas tous les mêmes idées, n'est-ce pas ? répliqua Philip Starke.

— Vous n'y avez jamais vécu vous-même ? demanda Tuppence.

— Non, non, jamais. Ma propre maison a brûlé, il y a déjà bien des années. Mais il en reste une partie intacte. Vous avez dû la voir, ou on a dû vous la montrer. Elle est un peu plus haut, sur la colline. Du moins sur ce qu'ils appellent dans le coin une colline. Elle n'a jamais rien eu d'extraordinaire. Mon père l'a fait construire vers 1890. Un magnifique manoir. Avec des boiseries gothiques, des papiers gaufrés et un petit côté château de Balmoral. Il y a quarante ans, les architectes en frémissaient d'horreur, mais ils ont aujourd'hui tendance à admirer de nouveau cette esthétique. Il s'y trouvait tout ce qui convient à la « demeure d'un homme de bien », poursuivit-il d'un ton ironique : une salle de billard, une pièce réservée au petit déjeuner, un boudoir pour les dames, un fumoir pour les hommes, une salle à manger monumentale, une salle de bal, environ quatorze chambres à coucher, et probablement quatorze domestiques pour s'en occuper.

— On dirait qu'elle ne vous a jamais beaucoup plu.

— En effet. Et mon père en a été très déçu. C'était un industriel qui avait très bien réussi et il espérait que je marcherais sur ses traces. Mais tel n'a pas été le cas. Il s'est néanmoins montré très généreux à mon égard. Il m'a attribué un revenu, ou une allocation comme on disait alors, et m'a laissé aller mon propre chemin.

— J'ai entendu dire que vous étiez botaniste.

— Oui, c'était l'un de mes dadas favoris. J'allais chercher des fleurs sauvages, dans les Balkans surtout. Êtes-vous jamais allée chercher des fleurs sauvages dans les Balkans ? C'est pour elles un endroit d'élection.

— Cela paraît très tentant. Et vous êtes revenu vivre ici ensuite ?

— Il y a longtemps que je n'y vis plus. En fait, depuis la mort de ma femme.

— Oh ! fit Tuppence, un peu embarrassée. Oh ! je suis... je suis désolée.

— Cela fait longtemps, maintenant. Elle est morte avant la guerre. En 1938. C'était une très belle femme, ajouta-t-il.

— Vous avez des photos d'elle, ici ?

— Oh ! non. La maison est vide. Tous les meubles, objets et tableaux ont été entreposés dans un garde-meubles. Il ne reste qu'une chambre à coucher, un bureau et un salon pour mes représentants ou pour moi-même quand des problèmes avec la propriété exigent ma présence.

— Elle n'a jamais été vendue ?

— Non. Il a bien été question d'une exploitation des terres. Mais je ne sais pas... Ce n'est pas que j'y sois particulièrement attaché. Mon père avait dans l'idée de créer une espèce de domaine féodal. Je devais lui succéder, puis mes enfants après moi et ainsi de suite. Mais Julia et moi n'avons jamais eu d'enfant, ajouta-t-il après un silence.

— Ah ! fit doucement Tuppence. Je comprends.

— Je n'ai donc aucune raison de venir ici. Et en fait, j'y viens très rarement. Nellie De-quoi-j-me-mêle fait le nécessaire. Elle a été la plus merveilleuse des secrétaires et elle s'occupe aujourd'hui encore de mes affaires.

— Vous n'y venez jamais et pourtant vous ne voulez pas la vendre ?

— J'ai une excellente raison de ne pas le faire, répondit Philip Starke.

Un léger sourire éclaira ses traits austères :

— Après tout, j'ai peut-être quand même hérité un peu du sens des affaires de mon père. La terre, comprenez-vous, est un meilleur investissement que tout ce que je pourrais faire de l'argent si je la vendais. Elle prend de la valeur chaque jour. Dans quelque temps, qui sait, on construira peut-être ici une immense cité-dortoir à la nouvelle mode.

— Et alors vous serez riche ?

— Alors, je serai encore plus riche que maintenant, répondit sir Philip. Je suis déjà très suffisamment riche.

— À quoi passez-vous votre temps ?

— Je voyage, et j'ai des intérêts à Londres. Une galerie d'art, par exemple. Je suis sur le point de devenir marchand de tableaux. Tout cela occupe le temps... en attendant que la main

du destin vienne se poser sur votre épaule pour vous signifier :
« L'heure a sonné du grand Départ ! »

— Ne dites pas ça, frémit Tuppence. Cela... cela me donne le frisson.

— Ne frissonnez pas, Mrs Beresford. Je pense que vous allez avoir une vie très longue et très heureuse.

— Ma foi, je suis très heureuse pour l'instant, reconnut Tuppence. Mais tous les ennuis, toutes les peines, toutes les douleurs des vieux m'attendent. Je vais devenir sourde, aveugle, arthritique, et je ne sais quoi encore.

— Vous en souffrirez sans doute moins que vous ne le craignez. Si je peux me permettre de le formuler sans me montrer indiscret, vous paraissez très heureux ensemble, votre mari et vous.

— Oh ! c'est vrai. La vie n'a sans doute rien à vous offrir de meilleur qu'un heureux mariage, non ?

Elle regretta aussitôt ces paroles qu'elle s'en voulait d'avoir prononcées devant un homme qui avait visiblement souffert de longues années, et souffrait peut-être encore, de la perte d'une épouse aimée.

16

Le lendemain matin

Le lendemain matin, Ivor Smith et Tommy, qui étaient en train de bavarder, s'arrêtèrent tout à coup de parler pour s'intéresser à Tuppence. Celle-ci, les yeux fixés sur le foyer de la cheminée, avait visiblement l'esprit ailleurs.

— Où en sommes-nous ? demanda Tommy.

Avec un soupir, Tuppence refit surface.

— Tout, évidemment, me paraît lié, répondit-elle. Mais la soirée d'hier... quel était son but ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? J'imagine que vous y trouvez un sens, vous, dit-elle en s'adressant à Ivor Smith. Vous avez une idée précise de la situation ?

— Je n'irai pas jusque-là, répliqua Ivor. D'ailleurs, nous ne poursuivons pas tous le même but, n'est-ce pas ?

— Pas tout à fait, reconnut Tuppence.

Ils lui lancèrent tous les deux un coup d'œil interrogateur.

— *D'accord, déclara Tuppence. Je suis une femme qui a une idée fixe. Je veux retrouver Mrs Lancaster. Je veux être sûre qu'il ne lui est rien arrivé.*

— Tu dois d'abord chercher Mrs Johnson, répliqua Tommy. Tu ne trouveras pas Mrs Lancaster avant d'avoir trouvé Mrs Johnson.

— Mrs Johnson, répéta Tuppence. Oui, je me demande... Mais tout ça ne vous intéresse pas, vous, dit-elle à Ivor Smith.

— Oh ! mais si, Mrs Tommy, ça m'intéresse beaucoup.

— Et Mr Eccles, que devient-il là-dedans ?

— Je crois, répondit Ivor Smith en souriant, qu'il ne va pas tarder à récolter les fruits de ses bienfaits. Cela dit, je ne parierais pas vraiment là-dessus. Il efface ses traces avec une incroyable ingéniosité. Au point qu'on jurerait parfois que les

traces en question n'existent pas. C'est un grand organisateur, ajouta-t-il rêveusement. Un grand ordonnateur.

— Hier soir... commença Tuppence, qui reprit en hésitant : Puis-je poser quelques questions ?

— Tu peux les poser, répondit Tommy, mais ne compte pas recevoir des réponses satisfaisantes du vieil Ivor ici présent.

— Sir Philip Starke... qu'est-ce qu'il vient faire dans l'histoire ? Ce n'est pas un gangster très vraisemblable... à moins que ce ne soit le genre qui...

Elle s'interrompit, retenant l'allusion qu'elle allait faire aux folles suppositions de Mrs Copleigh relatives aux meurtres d'enfants.

— Sir Philip Starke est une source précieuse de renseignements, répondit Ivor Smith. C'est le plus gros propriétaire terrien de la région, et d'autres régions d'Angleterre également.

— Du Cumberland ?

Ivor Smith lança à Tuppence un regard perçant :

— Du Cumberland ? Pourquoi mentionnez-vous le Cumberland ? Que savez-vous du Cumberland, Mrs Tommy ?

— Rien du tout. Je ne sais pas pourquoi cela m'est venu à l'esprit, répondit Tuppence, la mine perplexe et les sourcils froncés. Avec aussi une de ces roses anciennes... une rose panachée de rouge et de blanc à côté d'une maison...

Elle secoua la tête.

— Est-ce que la Maison du Canal appartient à sir Philip Starke ? demanda-t-elle encore.

— La terre lui appartient. Il est propriétaire de presque tout le terrain alentour.

— Oui, c'est ce qu'il m'a dit hier soir.

— Grâce à lui, nous en avons appris beaucoup au sujet des locations et des affermages, astucieusement embrouillés dans des dédales légaux.

— Ces agences immobilières que je suis allée voir sur la grand-place de Market Basing, elles sont louches, ou est-ce moi qui l'ai imaginé ?

— Vous n'avez rien imaginé du tout. Nous allons leur rendre une petite visite ce matin et leur poser des questions plutôt embarrassantes.

— Parfait, dit Tuppence.

— Nous avançons gentiment. Nous avons tiré au clair le grand hold-up de la poste de 1965, les cambriolages d'Albury Cross et l'affaire du train postal irlandais. Nous avons même retrouvé une partie du butin. Très astucieuses, les cachettes installées dans leurs diverses maisons. Une nouvelle salle de bains dans l'une, dans l'autre un appartement avec deux chambres de service un peu plus petites qu'elles auraient dû l'être parce qu'on y avait réservé des niches fort commodes. Oh, oui ! nous avons éclairci beaucoup de points jusque-là obscurs.

— *Mais les gens ? demanda Tuppence. Je veux parler de ceux qui ont tout imaginé, ou dirigé, mis à part Mr Eccles, bien entendu. Il devait quand même y avoir d'autres personnes au courant ?*

— *Oh ! oui. Deux hommes, dont l'un dirige une boîte de nuit située, de façon particulièrement opportune, à deux pas de la route nationale M1. Un être fuyant comme une anguille. Et une femme surnommée Killer Kate – Kate la Tueuse –, une de nos criminelles les plus passionnantes... mais ça, c'était il y a longtemps. Une très belle fille, mais dont l'équilibre mental laissait à désirer. Ils l'ont éliminée, elle aurait pu devenir trop dangereuse. Leur entreprise est purement lucrative, axée sur le gain et non sur le meurtre.*

— La Maison du Canal était une de leurs cachettes ?

— *À un moment donné, oui. Sous le nom de Ladymead. Elle a eu une foule de noms différents en son temps.*

— *Juste pour compliquer les choses, j'imagine, répliqua Tuppence. Ladymead. Je me demande si c'est en rapport avec...*

— Avec quoi ?

— Oh ! avec rien vraiment. C'est juste une idée baroque qui m'a passé par la tête, vous savez ce que c'est. Le malheur, c'est

que je n'y comprends plus rien moi-même. Et ce tableau... auquel quelqu'un a rajouté une barque avec un nom...

— *Tiger Lily.*

— *Non, Waterlily. Et sa femme qui affirme que ce n'est pas Boscowan qui l'y a mis.*

— Comment peut-elle en être sûre ?

— Il me paraît évident que quand vous êtes mariée à un peintre, surtout si vous êtes artiste vous-même, vous savez reconnaître son style. Cela dit, je la trouve assez terrifiante.

— Qui ça ? Mrs Boscowan ?

— Oui. C'est une forte personnalité. Une personnalité écrasante, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Sans doute. Oui.

— Elle sait des choses, murmura Tuppence, mais je ne suis pas sûre qu'elle les sache parce qu'elle les sait, si vous comprenez mon charabia.

— Non, je ne le comprends pas, décréta Tommy avec énergie.

— Eh bien, dans un sens, on peut savoir effectivement des choses. Mais dans un autre, on peut en quelque sorte les sentir.

— C'est comme ça que tu procèdes toi-même, il me semble, Tuppence.

— *Vous aurez beau dire, reprit Tuppence, poursuivant son idée, tout a bel et bien l'air de tourner autour de Sutton Chancellor. Autour de Ladymead, de la Maison du Canal ou comme il vous plaira de l'appeler. Et de tous les gens qui ont vécu là, aujourd'hui ou hier. Il a dû s'en passer des choses, ici, dans le temps !*

— Vous pensez à Mrs Copleigh.

— En fait, je crois que Mrs Copleigh ne fait que tout compliquer avec ses histoires. Elle confond tout, j'ai l'impression : les époques et les dates.

— C'est le cas de la plupart des gens, à la campagne, remarqua Tommy.

— Je le sais bien, répliqua Tuppence. Après tout, j'ai été élevée dans un presbytère de campagne. Ils ne parlent pas en se référant à des dates, mais à des événements. Ils ne disent pas :

« c'est arrivé en 1930 », ou « ça s'est passé en 1925 », mais « c'est arrivé après que le vieux moulin a brûlé », ou bien « ça s'est passé après que la foudre a abattu le grand chêne et tué James, le fermier » ou encore « c'est arrivé l'année où nous avons eu cette épidémie de polio ». Alors, évidemment, les événements surviennent dans le désordre, ce qui ne facilite rien. Seuls pointent, ici et là, quelques faits particulièrement saillants, si vous voyez ce que je veux dire. L'ennui, naturellement, ajouta Tuppence de l'air de quelqu'un qui vient de faire une importante découverte, c'est que je vieillis, moi aussi.

— Vous êtes d'une éternelle jeunesse, rétorqua galamment Ivor.

— Ne dites pas de bêtises, riposta Tuppence. Je suis vieille parce que mes souvenirs prennent la même orientation. Je retourne à un stade primitif de la mémoire.

Elle se leva et se mit à tourner dans la pièce :

— Ce que c'est embêtant, ces hôtels-là !

Elle passa dans la chambre à coucher et revint en secouant la tête.

— Pas de bible, ronchonna-t-elle.

— De bible ?

— Dans les anciens hôtels, on trouvait toujours une bible près de son lit. Pour qu'on puisse être sauvé, j'imagine, de jour comme de nuit. Bref, ils n'en ont pas ici.

— Vous voulez une bible ?

— Ma foi, oui. J'ai été élevée comme il faut et je connaissais ma bible par cœur, ainsi qu'il convient à une fille de pasteur. Mais maintenant, voyez-vous, j'ai tendance à oublier. D'autant plus que, dans les églises, on ne vous lit plus les Saintes Écritures comme il était autrefois de rigueur. On vous en donne une nouvelle version, dans une traduction sans doute techniquement exacte et parfaite mais qui ne ressemble en rien à l'ancienne. Pendant que vous irez voir vos agents immobiliers, moi j'irai faire un tour à Sutton Chancellor, ajouta-t-elle.

— Pour quoi faire ? Je te l'interdis, déclara Tommy.

— Ridicule. Je ne vais pas jouer les limiers en maraude. Je vais juste aller consulter la bible à l'église. Si je tombe sur une nouvelle version, j'irai demander sa bible au pasteur, il en a certainement une, non ? J'entends, la vraie bible. La traduction de 1611.

— Pourquoi as-tu besoin de cette traduction-là ?

— Parce que je veux me rafraîchir la mémoire à propos de ces mots qui étaient gribouillés sur la pierre tombale de l'enfant... Ils m'intéressent.

— C'est très bien, mais je ne te fais pas confiance, Tuppence. Une fois hors de ma vue, tu es capable de n'importe quoi.

— Je n'irai plus hanter les cimetières, je t'en donne ma parole. Simplement l'église par une matinée ensoleillée et le bureau du pasteur. C'est tout. Quoi de moins dangereux ?

Tommy la regarda, sceptique, mais finit par céder.

*

* *

Abandonnant sa voiture devant le cimetière, Tuppence regarda attentivement autour d'elle avant de pénétrer dans l'enclos. Elle éprouvait la méfiance de celui qui a déjà souffert dans un endroit névralgique de son individu. Mais, cette fois-ci, il ne semblait pas qu'un assaillant fût en train de la guetter derrière une tombe.

Elle entra dans l'église où une vieille femme, à genoux, polissait des cuivres. Tuppence alla sur la pointe des pieds jusqu'au lutrin et examina le livre qui s'y trouvait. La femme qui nettoyait les cuivres lui lança un regard désapprobateur.

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas l'emporter, lui lança Tuppence pour la rassurer.

Elle referma le livre avec précaution et sortit, toujours sur la pointe des pieds.

Elle aurait bien aimé examiner l'emplacement des récentes excavations dont lui avait parlé Mr Smith, mais elle avait promis de s'en abstenir.

Quiconque offensera... murmura-t-elle. Ça pourrait vouloir dire ça, mais dans ce cas, il faudrait que ce soit quelqu'un qui...

Elle fit en voiture la courte distance qui la séparait du presbytère, et alla sonner à la porte d'entrée. Elle n'entendit rien résonner à l'intérieur. « La sonnette doit être cassée », se dit-elle, en habituée des sonnettes de presbytères. Elle poussa la porte et pénétra dans le hall.

Une grande enveloppe, avec un timbre étranger, se trouvait là, sur une table. Elle émanait d'une société de Missionnaires en Afrique.

« Je suis bien contente de ne pas être missionnaire », estima Tuppence.

Derrière cette pensée biscornue s'en profila une autre, quelque chose qui avait à voir avec une table, quelque part, dans un hall, quelque chose qu'elle aurait dû se rappeler... Des fleurs ? Des feuilles ? Une lettre ? Un paquet ?

Une porte s'ouvrit sur sa gauche et le pasteur apparut.

— Ah ! dit-il, vous me cherchez ? Je... oh ! mais c'est Mrs Beresford, n'est-ce pas ?

— Elle-même, répondit Tuppence. En fait, je suis venue vous demander si vous n'auriez pas, par hasard, une bible ?

— Une bible ? répéta le pasteur, paraissant, de façon tout à fait inattendue, en douter. Une bible ?

— J'aurais pensé que vous deviez en posséder une, déclara Tuppence.

— Bien sûr, bien sûr, dit le pasteur. En fait, je dois même en avoir plusieurs. J'ai un Ancien Testament grec, mais ce n'est pas ce que vous cherchez, je suppose ?

— Non, répliqua énergiquement Tuppence. Je veux la version officielle de 1611.

— Mon Dieu, s'émut le pasteur. Bien sûr, il doit y en avoir plusieurs dans la maison. Oui, plusieurs. Nous ne nous servons plus aujourd'hui de cette version, j'ai le regret de le dire. Nous devons nous conformer aux idées de l'évêque, vous savez, et il est pour la modernisation, à cause des jeunes et de tout ça. C'est désolant, à mon avis. J'ai tellement de livres ici que je suis

obligé d'en enfouir certains derrière les autres. Mais je crois que je pourrai vous trouver ce que vous voulez. Je crois que oui. Sinon, je demanderai à miss Bligh. Elle est là, quelque part, elle cherche des vases pour les enfants qui vont faire des arrangements de fleurs sauvages dans l'église.

Il abandonna Tuppence dans le hall et rentra dans la pièce d'où il était sorti.

Tuppence ne le suivit pas. Elle resta là, sourcils froncés, à réfléchir. Elle leva soudain les yeux quand la porte du fond s'ouvrit. Miss Bligh apparut, tenant dans ses bras un vase de métal très lourd.

Différentes pièces du puzzle se mirent brusquement en place dans l'esprit de Tuppence.

— *Mais bien sûr ! s'exclama-t-elle. Bien sûr !*

— Ah ! qu'y a-t-il pour votre service ? Je... Oh ! mais c'est Mrs Beresford !

— *Oui, répondit Tuppence qui ajouta : Et vous, vous êtes Mrs Johnson, n'est-ce pas ?*

Le vase tomba par terre. Tuppence le ramassa et resta à le soupeser.

— *Voilà une arme bien commode, dit-elle en le reposant. Idéal pour frapper quelqu'un par derrière. C'est bien ce que vous m'avez fait, n'est-ce pas, Mrs Johnson ?*

— Je... je... Qu'est-ce que vous dites ? Je... je... je n'ai jamais...

Mais Tuppence n'avait pas besoin d'insister. Elle avait constaté l'effet de ses paroles. La deuxième fois qu'elle avait prononcé le nom de Johnson, miss Bligh s'était trahie de façon incontestable. Prise de panique, elle tremblait.

— *Il y avait une lettre sur votre table, l'autre jour, dit Tuppence, adressée à une certaine Mrs Yorke, quelque part dans le Cumberland. C'est là que vous l'avez emmenée, n'est-ce pas, Mrs Johnson, quand vous l'avez enlevée de La Crête ensoleillée ? Et c'est là qu'elle se trouve maintenant. Mrs Yorke, ou Mrs Lancaster, vous vous êtes servie des deux noms, comme*

cette rose ancienne du jardin des Perry, la « York et Lancastre », avec son panachage de rouge et de blanc.

Ayant dit, elle pivota sur ses talons et sortit du presbytère, abandonnant miss Bligh dans le hall, appuyée contre la rampe de l'escalier et la suivant des yeux, bouche bée. Tuppence courut jusqu'à la grille, sauta dans sa voiture et s'éloigna. Elle jeta un coup d'œil en arrière sur la porte d'entrée, mais ne vit personne apparaître sur le seuil. Après avoir roulé en direction de Market Basing, Tuppence changea brusquement d'avis et, retournant d'où elle était venue, prit la route de gauche qui menait à la Maison du Canal. Arrivée là, elle abandonna sa voiture et alla regarder à travers la grille, cherchant à voir si l'un des Perry se trouvait dans le jardin, mais celui-ci était désert. Elle entra et gagna l'arrière de la bâtisse. La porte d'entrée était fermée et les fenêtres closes.

La déception de Tuppence était à son comble. Peut-être qu'Alice Perry était allée faire des courses à Market Basing. N'empêche que Tuppence avait très envie de la voir. Elle frappa, d'abord doucement, puis à coups redoublés. Pas de réponse. Elle tourna la poignée. La porte ne s'ouvrit pas. Elle était fermée à clef.

Tuppence balança d'un pied sur l'autre, ne sachant quelle conduite adopter. Il y avait certaines questions qu'elle tenait à poser à Alice Perry. Cette dernière était peut-être à Sutton Chancellor ? Elle allait sans doute rentrer. L'ennui, ici, à la Maison du Canal, c'est qu'il n'y avait jamais âme qui vive dans les environs et que la circulation sur le pont était quasiment nulle. Personne à qui demander où pouvaient bien être les Perry ce matin.

17

Mrs Lancaster

Sourcils froncés, Tuppence réfléchissait encore à la décision à prendre lorsque soudain, à sa stupeur, la porte s'ouvrit en grand. Tuppence recula d'un pas en poussant une exclamation étouffée. La personne qui se découpait dans le chambranle était bien la dernière qu'elle se serait attendue à voir. Sur le seuil, vêtue exactement comme elle l'avait été à La Crête ensoleillée, souriant de la même manière évasive et amicale... c'était Mrs Lancaster en personne.

— Oh ! fit Tuppence.

— Bonjour. Vous vouliez voir Mrs Perry ? s'enquit Mrs Lancaster. C'est jour de marché, vous savez. Une chance que je puisse vous ouvrir. Je n'arrivais pas à trouver la clef. De toute façon, ce doit être un double, vous ne pensez pas ? Mais entrez donc. Vous prendrez bien une tasse de thé, ou ce que vous voudrez ?

Tuppence passa le seuil comme en rêve. Sans quitter ses mines de gracieuse hôtesse, Mrs Lancaster la pilota vers le salon.

— Asseyez-vous, lui dit-elle. Malheureusement, je ne sais pas très bien où sont les tasses et tout le reste. Je ne suis là que depuis deux jours. Maintenant... voyons... Oui, sûrement... Je vous ai déjà rencontrée, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Tuppence. Quand vous étiez à La Crête ensoleillée.

— La Crête ensoleillée... La Crête ensoleillée... Ça me rappelle quelque chose. Oh ! mais bien sûr... Cette chère miss Packard. Oui, un endroit très agréable.

— Vous l'avez quitté plutôt brusquement, non ?

— Les gens sont tellement autoritaires, répondit Mrs Lancaster. Ils vous pressent, ils ne vous laissent jamais le temps de vous organiser, de faire vos valises, jamais le temps de rien. Avec les meilleures intentions du monde, remarquez. Bien sûr, j'aime beaucoup la chère Nellie De-quoi-j'me-mêle, mais c'est une femme très dominatrice. J'ai parfois l'impression, ajouta Mrs Lancaster en se penchant vers Tuppence, oui, j'ai l'impression, vous savez, qu'elle n'est pas tout à fait...

Elle se frappa le front d'un air entendu :

— *Évidemment, cela fait partie des choses qui arrivent. Surtout chez les vieilles filles. Les femmes, vous savez, qui n'ont jamais été mariées. Elles s'adonnent aux bonnes œuvres et tout ce qui s'ensuit, mais il leur vient parfois de drôles de lubies. Les ecclésiastiques en souffrent beaucoup. Ces femmes-là, il leur arrive de se persuader que le pasteur les a demandées en mariage, alors que pareille idée ne lui a jamais traversé l'esprit. Ah ! oui, pauvre Nellie De-quoi-j'me-mêle. Si raisonnable par certains côtés. Elle a été une bénédiction pour la paroisse. Et une secrétaire de tout premier ordre, je crois. N'empêche, elle a quelquefois de ces idées... Comme de m'arracher sans tambour ni trompette à ma chère Crête ensoleillée pour m'emmener au fin fond du Cumberland, dans une maison d'une tristesse... et puis tout à coup, hop ! ici...*

— C'est ici que vous habitez maintenant ?

— Si on peut appeler ça comme ça. Une installation plutôt bizarre. Mais je ne suis arrivée que depuis deux jours.

— *Et avant, vous étiez dans le Cumberland, à La Roseraie, « Refuge fleuri pour Dames du Troisième Âge » ?*

— *Oui, c'était bien ce nom, je crois. Pas aussi joli que La Crête ensoleillée, vous ne trouvez pas ? En fait, je ne m'y suis jamais vraiment installée, si vous voyez ce que je veux dire. Et elle n'était pas du tout aussi bien tenue. Le service laissait à désirer et la qualité du café était très inférieure. Quoi qu'il en soit, je commençais quand même à m'y habituer et j'avais même fait quelques intéressantes connaissances là-bas. L'une d'elles avait été autrefois en rapport avec une de mes tantes,*

aux Indes. C'est bien agréable, vous savez, de se trouver des relations.

— Je n'en doute pas, dit Tuppence.

Mrs Lancaster poursuivit gaiement :

— *Maintenant, voyons, si je me rappelle bien, vous étiez venue à La Crête ensoleillée, mais pas pour y rester, je crois. Pour rendre visite à une pensionnaire.*

— La tante de mon mari, répondit Tuppence, miss Fanshawe.

— Ah ! oui, oui, bien sûr. Je m'en souviens maintenant. Et n'a-t-il pas été question d'une enfant à vous derrière la cheminée ?

— Non, répliqua Tuppence. Il ne s'agissait pas d'une enfant à moi.

— *Mais c'est bien pour ça que vous êtes venue ici, non ? Ils ont eu des ennuis avec une cheminée. Si j'ai bien compris, un oiseau s'y était introduit. L'endroit a besoin de nombreuses réparations. Je ne me sens pas bien du tout ici. Pas du tout, et je le dirai à Nellie De-quoi-j'me-mêle dès que je la verrai.*

— Vous habitez avec Mrs Perry ?

— Ma foi, en un sens oui, et en un sens non. Je peux vous faire confiance et vous livrer un secret ?

— Oh ! oui, répondit Tuppence. Vous pouvez me faire confiance.

— Eh bien, je ne suis pas vraiment ici. Je veux dire, pas dans cette partie de la maison. Celle-ci, c'est celle des Perry, déclara-t-elle en se penchant vers Tuppence. Il y en a une autre, vous savez, là-haut... Venez, suivez-moi.

Tuppence se leva. Elle avait l'impression de se mouvoir en plein délire.

— Je vais d'abord refermer la porte à double tour, c'est plus sûr, dit Mrs Lancaster.

Elle conduisit ensuite Tuppence, par un escalier assez étroit, jusqu'au premier étage, lui fit traverser une chambre à coucher à deux lits visiblement habitée — la chambre des Perry, sans doute — et entrer dans une pièce attenante. Celle-ci n'était meublée que d'une table de toilette et d'une grande armoire en

érable. Rien d'autre. Mrs Lancaster se mit à farfouiller au fond de l'armoire puis, sans aucun effort, la poussa de côté. L'armoire devait, à n'en pas douter, être montée sur roulettes. Derrière elle apparut, assez curieusement, une cheminée surmontée d'un miroir et sur laquelle se trouvaient des petites figurines d'oiseaux en porcelaine.

Devant Tuppence ahurie, Mrs Lancaster saisit l'oiseau du milieu et le tira brusquement vers elle. Visiblement, l'oiseau était fixé au manteau de la cheminée. Tuppence s'assura rapidement, en les touchant, que tous les autres l'étaient également. Mais le geste de Mrs Lancaster avait provoqué un déclic et toute la cheminée pivota sur elle-même.

— Astucieux, n'est-ce pas ? commenta Mrs Lancaster. Cela a été fait il y a longtemps, vous savez, quand ils ont transformé la maison. Cette pièce était appelée le trou du prêtre, mais je ne crois pas qu'elle ait jamais vraiment eu quoi que ce soit à faire avec un prêtre. Venez. C'est là que j'habite, maintenant.

Elle poussa le mur du fond qui s'écarta pour les laisser passer dans une grande pièce agréable, dont les fenêtres donnaient sur le canal et la colline opposée.

— Jolie, n'est-ce pas ? souigna Mrs Lancaster. Et la vue est si belle ! Elle m'a toujours beaucoup plu. J'ai vécu ici quand j'étais petite, vous savez.

— Ah ! je vois.

— Ce n'est pas la maison du bonheur, reprit Mrs Lancaster. Non, on a toujours dit que cette maison ne portait pas chance. Je crois que je ferais bien de refermer. On n'est jamais trop prudent, n'est-ce pas ?

Elle repoussa de la main le mur qu'elle venait d'ouvrir et qui se remit en place avec un nouveau déclic.

— J'imagine que c'est un des changements qu'ils ont apportés à la maison quand ils ont décidé d'en faire une cachette, balbutia Tuppence.

— Ils ont fait de nombreux changements, confirma Mrs Lancaster. Mais asseyez-vous. Voulez-vous une chaise haute à l'ancienne ou un de ces fauteuils modernes où l'on se vautre ?

Moi, je préfère la chaise haute, à cause de mes rhumatismes, comprenez-vous. Vous avez cru qu'il pouvait y avoir le cadavre d'une fillette, ici, ajouta-t-elle. C'est une idée absurde, vous ne pensez pas ?

— Peut-être, en effet.

— *Jouer au gendarme et au voleur, déclara Mrs Lancaster d'un ton indulgent. On est bête quand on est jeune, vous savez. Toutes ces histoires de gangs, de vols du siècle, c'est tellement séduisant à cet âge-là. Être l'égérie, la « môme » d'un gangster, comme on dit, on s'imagine qu'il n'y a rien de plus merveilleux au monde. J'ai pensé ça, moi aussi. Mais croyez-moi, dit-elle en se penchant vers Tuppence et en lui tapotant le genou, croyez-moi, ce n'est pas vrai. Pas du tout. Je l'ai cru un temps, mais il n'y a pas que cela, comprenez-vous. L'émotion que l'on ressent à voler et à s'enfuir avec le butin ne représente qu'une infime partie de l'entreprise. Ce qui compte surtout, c'est le travail d'organisation.*

— Vous voulez dire que Mrs Johnson, ou miss Bligh, ou Nellie De-quoi-j'me-mêle, quel que soit le nom que vous lui donnez...

— Oui, bien sûr, pour moi elle a toujours été Nellie De-quoi-j'me-mêle. Mais pour Dieu sait quelle raison, soi-disant pour faciliter les choses, elle se fait parfois appeler Mrs Johnson. Mais elle n'a jamais été mariée, vous savez. Oh ! non. C'est une authentique vieille fille.

On entendit frapper en bas.

— Mon Dieu ! s'écria Mrs Lancaster, ça doit être les Perry. Je ne les attendais pas si tôt.

On continuait à frapper.

— Nous devrions peut-être les laisser entrer, suggéra Tuppence.

— Non, mon petit, il n'en est pas question. Je ne supporte pas les gens qui fourrent toujours leur nez partout. Nous bavardions si gentiment, non ? Nous allons rester ici sans bouger... Oh ! mon Dieu, voilà maintenant qu'ils appellent sous la fenêtre. Jetez un coup d'œil et dites-moi qui c'est.

Tuppence alla à la fenêtre.

— C'est Mr Perry, dit-elle.

D'en bas, Mr Perry hurla :

— Julia ! Julia !

— En voilà des manières ! Je ne permets pas à des gens comme cet Amos Perry de m'appeler par mon prénom. Non, vraiment. Ne vous en faites pas, ajouta-t-elle, nous pouvons bavarder en paix ici. Je vous raconterai tout sur moi... J'ai eu réellement une vie très intéressante, pleine de péripéties. Parfois, je me dis que je devrais l'écrire. J'étais une fille très libre et j'ai fait partie d'un... ma foi, d'un banal gang de criminels. Je ne vois pas comment l'appeler autrement. Certains d'entre eux étaient des gens très peu recommandables. Mais croyez-moi, il y en avait de tout à fait charmants parmi eux. Très distingués.

— Miss Bligh, par exemple ?

— Non, non. Miss Bligh n'a jamais été en rapport avec le crime. Non, pas Nellie De-quoi-j'me-mêle. Oh ! non, elle est confite en dévotion, vous savez. La religion et tout ça. Mais les chemins qui mènent à la religion sont nombreux. Vous le savez peut-être ?

— Vous voulez dire qu'il y a beaucoup de sectes différentes ? suggéra Tuppence.

— Oui, il en faut pour le commun des mortels. Mais à côté du tout-venant, il y a des gens exceptionnels, qui obéissent à des commandements exceptionnels. Il existe des groupements exceptionnels. Vous comprenez ce que je veux dire, ma chère enfant ?

— Je n'en suis pas sûre, répondit Tuppence. Mais vous ne pensez pas que nous devrions laisser les Perry entrer dans leur propre maison ? Ils commencent à s'énervier...

— Non, nous ne laisserons pas entrer les Perry. Pas avant... pas avant que je vous aie tout raconté. Vous ne devez pas avoir peur, mon petit. C'est tout à fait... tout à fait naturel, tout à fait indolore. On n'éprouve aucune douleur, d'aucune sorte. Comme si on s'endormait. Rien de plus.

Après l'avoir regardée, Tuppence sauta sur ses pieds et courut droit à la porte.

— Vous ne pourrez pas sortir par là, dit Mrs Lancaster. Vous ne savez pas où se trouve le dispositif. Il n'est pas du tout où vous croyez. Il n'y a que moi qui le connaisse. Je connais tous les secrets de cette maison. J'y ai vécu avec les criminels quand j'étais jeune, jusqu'à ce que je me sauve et obtienne mon salut. Un salut particulier, qui m'a été offert en expiation de mon péché... L'enfant, vous comprenez... Je l'ai tuée. J'étais danseuse... Je ne voulais pas d'enfant... Là-bas, sur le mur... c'est mon portrait... en danseuse...

Tuppence suivit son doigt du regard. Sur le mur, une peinture à l'huile représentait une jeune fille, grandeur nature, en tutu de satin blanc, avec comme légende : « Waterlily ».

— « Waterlily » a été un de mes meilleurs rôles. Tout le monde le reconnaît.

Tuppence retourna lentement s'asseoir. Le regard fixé sur Mrs Lancaster, des mots tournaient dans sa tête. Des mots entendus à La Crête ensoleillée. « S'agissait-il de votre malheureuse enfant ? » Elle avait eu peur, alors. Et elle avait peur maintenant. Elle ne savait pas très bien ce qui lui avait fait peur, mais c'était la même frayeur qu'elle ressentait à présent, l'œil fixé sur ce visage plein de bonté et cet aimable sourire.

— Je devais obéir aux ordres que je recevais. Il faut qu'il y ait des agents de destruction. On me payait pour ça. Ils partaient purs de tout péché, comprenez-vous. Les enfants, veux-je dire, partaient purs de tout péché. Ils étaient encore trop jeunes pour avoir déjà péché. Je les envoyais donc dans l'autre monde, comme j'étais payée pour le faire, encore innocents. Ignorant encore le mal. Vous pouvez imaginer le grand honneur que c'était pour moi d'avoir été choisie. De compter parmi les élus. J'ai toujours aimé les enfants. Je n'en avais pas à moi. C'était très cruel, n'est-ce pas ? À tout le moins, cela me paraissait cruel. Mais c'était une juste punition

pour ce que j'avais fait. Vous savez sans doute ce que j'avais fait ?

— Non, répondit Tuppence.

— *Oh ! vous paraissez savoir tant de choses... Je pensais que vous pouviez savoir cela aussi. Il y avait un docteur. Je suis allée le voir. Je n'avais que dix-sept ans et j'avais très peur. Il m'a dit qu'on pouvait me débarrasser de l'enfant, que tout irait bien, que personne n'en saurait rien. Mais voilà, cela n'alla pas bien du tout. J'ai commencé à faire des rêves. Je rêvais que l'enfant était toujours là, qu'elle me demandait pourquoi elle n'était jamais venu à la vie. L'enfant me disait qu'elle désirait des compagnes. C'était une fille, vous savez. Oui, je suis sûre que c'était une fille. Elle venait et elle réclamait d'autres fillettes. Puis j'ai reçu l'ordre. Moi, je ne pouvais plus avoir d'enfant. Quand je m'étais mariée, j'avais espéré en avoir, d'autant que mon mari le désirait passionnément, mais ces enfants-là ne sont jamais venus parce que j'étais maudite. Vous comprenez ça, n'est-ce pas ? Or, il y avait un moyen, un moyen de me racheter. De racheter ce que j'avais fait. Ce que j'avais fait n'était rien d'autre qu'un meurtre, n'est-ce pas, et seuls d'autres meurtres pouvaient racheter un meurtre, parce que ces nouveaux meurtres ne seraient pas réellement des meurtres mais des sacrifices. Des offrandes. Vous comprenez la différence, n'est-ce pas ? Ces fillettes allaient tenir compagnie à la mienne. Des fillettes d'âges différents, mais toujours très jeunes. L'ordre arrivait et alors...*

Elle s'interrompit et, avant de reprendre, se pencha vers Tuppence jusqu'à la toucher :

— Et alors c'était une œuvre tellement merveilleuse à accomplir. Vous le comprenez, n'est-ce pas ? J'étais si heureuse de les délivrer afin qu'elles ne connaissent jamais le péché que j'avais connu, moi. Je ne pouvais le dire à âme qui vive, évidemment, nul ne devait le savoir. Je devais faire en sorte de m'en assurer. Mais certaines personnes, parfois, arrivaient quand même à le savoir, ou à me soupçonner. Alors, bien sûr... ma foi, la mort les attendait, eux aussi, pour que moi je sois

sauvée. C'est ainsi que je l'ai toujours été. Vous comprenez, n'est-ce pas ?

— Non... pas tout à fait.

— *Mais vous savez. C'est pourquoi vous êtes venue ici, non ? Vous saviez. Vous le saviez le jour où vous êtes venue m'interroger à La Crête ensoleillée. Je l'ai lu sur votre visage. Je vous ai demandé « S'agissait-il de votre malheureuse enfant ? » parce que je pensais que vous étiez une mère. Une de celles dont j'ai tué les fillettes. J'espérais que vous reviendriez et que nous boirions un verre de lait ensemble. C'était du lait, d'habitude. Du cacao, parfois. Pour tous ceux qui savaient.*

Elle alla ouvrir un placard dans un coin de la pièce.

— Mrs Moody... balbutia Tuppence, c'en était une ?

— Ah ! vous êtes au courant... Non, ce n'était pas une mère, c'était une costumière de théâtre. Elle m'avait reconnue, alors il a fallu qu'elle disparaisse.

Elle se retourna soudain et, avec un sourire persuasif, se dirigea vers Tuppence, un verre de lait à la main.

— Buvez, lui ordonna-t-elle. Buvez-le d'un trait.

Tuppence resta un instant sans bouger, puis elle bondit sur ses pieds, se rua vers la fenêtre et fracassa un carreau avec une chaise qu'elle avait saisie au passage. Elle sortit la tête et hurla :

— Au secours ! Au secours !

Mrs Lancaster éclata de rire. Elle posa le verre de lait sur une table et se rencogna contre le dossier de sa chaise sans cesser de rire :

— *Que vous êtes bête ! Qui va venir, à votre avis ? Qui pourrait venir ? Il faudrait qu'ils abattent les portes, qu'ils traversent ce mur et, d'ici là... il existe d'autres moyens, vous savez. Pas nécessairement du lait. Le lait, c'est la solution la plus facile. Le lait, le cacao ou même le thé. Pour la petite Mrs Moody, je l'ai mis dans son cacao... elle adorait le cacao.*

— La morphine ? Comment vous la procuriez-vous ?

— Bah ! rien de plus facile. Il y a des années, j'ai vécu avec un homme qui avait un cancer. Le médecin m'en avait confié une réserve pour lui... ainsi que d'autres drogues. Après, j'ai

prétendu que je les avais toutes jetées, mais je les avais gardées, et des sédatifs aussi... Je pensais qu'ils pourraient m'être utiles un jour... et en effet... j'en ai même encore... Personnellement, je ne prends jamais rien de ce genre... je me méfie. Allez, buvez, dit-elle en poussant le verre de lait vers Tuppence. C'est le moyen le plus agréable. L'autre... l'ennui, c'est que je ne sais plus où je l'ai mis.

Elle se leva et se mit à tourner dans la chambre :

— Mais où donc l'ai-je mis ? Où ? J'oublie tout maintenant, je deviens vieille.

Tuppence hurla de nouveau « Au secours ! » mais les rives du canal étaient désertes. Mrs Lancaster tournait toujours dans la chambre.

— J'ai pensé... J'ai certainement pensé... Ah ! mais naturellement... Dans mon sac à ouvrage, avec mon tricot.

Tuppence se retourna. Mrs Lancaster marchait vers elle.

— Quelle idiote vous faites de préférer ça, lui dit-elle.

De la main gauche, elle la saisit par l'épaule et la droite, arrivant par derrière, lui présenta la lame d'un stylet.

Tuppence se débattit.

« Je peux en venir à bout sans difficulté, se disait-elle. Oui, sans difficulté. C'est une vieille femme. Elle n'a plus de forces. Elle ne peut pas... »

Soudain, une vague de terreur la submergea :

« Mais, moi aussi, je suis une vieille femme ! Je ne suis plus aussi forte que je l'imagine. Je ne suis pas aussi forte qu'elle. Mes mains, mes doigts, ma poigne ne sont rien comparés aux siens. Sans doute parce qu'elle est folle. J'ai toujours entendu dire que les fous voient leurs forces décupler... »

La lame étincelante se rapprochait. Tuppence hurla. D'en bas lui parvinrent des cris, des bruits de coups. On frappait comme si on essayait de forcer les portes et les fenêtres.

« Mais ils n'y arriveront jamais, se dit-elle. Ils ne viendront jamais à bout de cette porte truquée... à moins d'en connaître le mécanisme. »

Elle se débattait furieusement. Elle tenait encore Mrs Lancaster à distance, mais celle-ci était plus grande, plus forte. Elle souriait toujours, mais son visage n'avait plus rien de bienveillant. Il exprimait un violent plaisir.

— *Killer Kate, murmura Tuppence.*

— Ah ! vous connaissez mon surnom ? Oui, mais j'ai idéalisé cela. Je suis devenue le tueur envoyé de Dieu. C'est Dieu qui veut que je vous tue. Par conséquent, je suis en droit de le faire. Vous comprenez ça, n'est-ce pas ? Vous comprenez que ça m'en donne le droit ?

Tuppence était coincée maintenant contre un grand fauteuil, sans possibilité de reculer. D'une main, Mrs Lancaster l'y maintenait solidement acculée, de l'autre elle approchait d'elle son stylet.

« Je ne dois pas perdre mon sang-froid, se répétait Tuppence. Je ne dois pas perdre mon sang-froid... »

Mais aussitôt une autre idée s'imposait :

« *Mon Dieu, que faire ?* »

Se battre ne rimait plus à rien.

C'est alors qu'elle fut saisie de la même espèce de frayeur qu'elle avait éprouvée pour la première fois à La Crête ensoleillée :

« *S'agissait-il de votre malheureuse enfant ?* »

Ç'avait été le premier avertissement, mais elle ne l'avait pas compris, elle ne l'avait pas pris comme un avertissement.

Elle regardait la lame approcher mais, curieusement, ce n'était ni l'éclat du métal ni sa menace qui la paralysaient de terreur... c'était le visage épanoui de Mrs Lancaster... c'était ce sourire heureux et satisfait d'une femme qui accomplit, dans les règles et comme faire se doit, la tâche qui lui a été assignée.

« Elle n'a pas l'air folle, pensait Tuppence. C'est bien ça le pire. Sans doute parce qu'elle se considère comme tout à fait saine d'esprit. Un être humain parfaitement normal, parfaitement raisonnable, voilà comment elle se voit. Oh ! Tommy, Tommy, où suis-je encore allée me fourrer cette fois-ci ? »

Tout à coup, un vertige la saisit, ses jambes se dérobèrent sous elle, ses muscles lui refusèrent leur soutien. Quelque part, il y eut un fracas de verre brisé, après quoi ce fut pour elle le grand trou noir.

— Voilà, c'est mieux... vous revenez à vous... Buvez ça, Mrs Beresford.

On lui pressait un verre contre les lèvres. Elle résista de toutes ses forces. Du lait empoisonné... qui avait dit ça ?... quelque chose à propos de « lait empoisonné » ? Elle ne boirait pas le lait empoisonné... Non, ce n'était pas du lait... une autre odeur...

Elle se détendit, ouvrit la bouche, avala...

— Du cognac, murmura-t-elle.

— C'est bien ça ! Allez, buvez... buvez encore un peu...

Tuppence avala encore une gorgée, puis s'adossa à ses coussins. Par la fenêtre, elle aperçut le sommet d'une échelle. Devant la fenêtre, sur le sol, un amas de verre brisé.

— J'ai entendu le carreau se casser...

Elle repoussa le verre de cognac et leva les yeux vers celui qui le tenait.

— Le Greco, articula-t-elle.

— Pardon ?

— Non, rien.

Elle regarda autour d'elle :

— Où est-elle ? Où est Mrs Lancaster ?

— Elle... elle se repose... dans la pièce à côté.

— Je comprends.

En vérité, elle n'était pas très sûre de comprendre. Mais elle le ferait plus tard. Pour l'instant, il lui fallait se contenter d'une idée à la fois.

— Sir Philip Starke, dit-elle, lentement et en hésitant. C'est bien ça ?

— Oui. Pourquoi avez-vous dit « Le Greco » ?

— Cette expression de souffrance...

— Pardon ?

— Ce tableau... à Tolède... ou au Prado... J'y ai pensé il y a longtemps... non, il n'y a pas très longtemps... Hier, ajouta-t-elle après avoir réfléchi. Une soirée. Au presbytère...

— Vous faites de grands progrès, déclara-t-il, encourageant.

Il lui paraissait en quelque sorte naturel d'être là, dans cette chambre pleine de débris de verre, en conversation avec cet homme au visage sombre et torturé...

— *J'ai commis une erreur... à La Crête ensoleillée. Je me suis trompée du tout au tout à son sujet... J'avais eu très peur, alors... Mais cette peur, je l'avais mal interprétée... Je n'avais pas peur d'elle... J'avais peur pour elle... Je pensais qu'un danger la menaçait... Je voulais la protéger... la sauver... Je... Vous comprenez ? Ou cela vous paraît complètement stupide ?*

— Personne ne pourrait vous comprendre mieux que moi... personne au monde.

Tuppence le regarda, sourcils froncés :

— Qui... Qui était-elle ? Je veux dire : Mrs Lancaster... Mrs Yorke... ce ne sont ni l'un ni l'autre son vrai nom, ce sont les noms jumelés d'une rose... Qui était-elle en réalité ?

Pour toute réponse, Philip Starke récita d'un ton dur :

— *Qui était-elle ? Elle ? La vraie, la véritable...*

Qui était-elle... avec la marque de Dieu sur son front ?

« *Avez-vous jamais lu Peer Gynt, Mrs Beresford ?* »

Il alla à la fenêtre et resta là un moment, à regarder au dehors. Puis il se retourna brusquement :

— C'était ma femme, que Dieu me pardonne.

— Votre femme ? Mais... votre femme est morte... La plaque, dans l'église...

— Oui, morte à l'étranger... c'est le bruit que j'ai voulu répandre. Et j'ai fait mettre une plaque commémorative. Les gens répugnent à poser trop de questions à un veuf éploré.

— Certains ont prétendu qu'elle vous avait quitté.

— Cette version-là était également acceptable.

— Vous l'avez fait disparaître quand vous avez découvert... pour les fillettes ?

— Vous êtes au courant ?

— Elle me l'a dit... Cela paraît... incroyable.

— La plupart du temps, elle était tout à fait normale. Personne n'aurait pu le deviner. Mais la police commençait à la soupçonner... J'ai dû agir... Je devais la sauver... la protéger... Est-ce que vous comprenez cela ?... Est-ce qu'au prix d'un effort, vous... parvenez en fin de compte à le comprendre ?

— Oui, répondit Tuppence. Je le comprends très bien.

— Il fut un temps où elle était... tellement adorable... C'est elle, là, poursuivit-il, la voix brisée, en désignant le tableau au mur. Waterlily. C'était une enfant sauvage, impétueuse... elle n'a jamais cessé de l'être. Sa mère était la dernière des Warrender... vieille famille... la consanguinité... Helen Warrender s'est enfuie de chez elle et a cédé aux avances d'un mauvais garçon... du gibier de potence. Sa fille est montée sur les planches... elle a appris la danse... Waterlily a été son meilleur rôle... Et puis elle s'est acoquinée avec une bande de hors-la-loi... comme ça, juste pour le frisson... mais elle était toujours déçue...

« Quand je l'ai épousée, elle en avait fini avec tout ça... elle voulait se ranger... vivre en paix... une vie de famille... avoir des enfants... J'étais riche, j'aurais été en mesure de lui décrocher la lune. Mais nous n'avons pas pu avoir d'enfants. Ce fut une tragédie pour nous deux. Elle se mit à développer un sentiment de culpabilité... Peut-être avait-elle toujours été un peu déséquilibrée... je l'ignore... Mais qu'importent les causes ? Elle était... »

Il eut un geste de détresse :

— Je l'aimais... Je l'ai toujours aimée... Peu m'importait ce qu'elle était... ce qu'elle faisait... Je voulais la sauver... la mettre à l'abri, des autres et d'elle-même... je ne voulais pas qu'elle soit enfermée... prisonnière à vie, livrée au désespoir. Et nous l'avons sauvée... pendant de nombreuses années.

— Nous ?

— *Nellie... ma chère et fidèle Nellie De-quoi-j-me-mêle. Elle s'est toujours montrée merveilleuse... elle a tout organisé, tout arrangé. Des maisons de retraite, confortables, luxueuses. Et aucune tentation... pas d'enfants... Les enfants étaient écartés*

de son chemin... Tout allait bien... ces maisons étaient très éloignées, dans le Cumberland, au pays de Galles... personne ne pouvait l'y reconnaître... du moins c'est ce que nous pensions. C'est Mr Eccles qui nous conseillait... un homme de loi très avisé... ses honoraires étaient élevés mais je lui faisais toute confiance...

— Du chantage ? suggéra Tuppence.

— Je n'ai jamais envisagé cela sous cet angle. C'était un ami, un conseiller...

— *Qui a peint la barque dans le tableau... la barque baptisée Waterlily ?*

— *C'est moi. Ça lui a fait plaisir. Ça lui rappelait son triomphe sur scène. C'était un tableau de Boscowan. Elle aimait sa peinture. Un beau jour, elle a inscrit un nom en noir sous le pont... le nom d'une fillette qu'elle avait... qui était morte... Alors j'ai peint une barque pour le cacher et je l'ai appelée Waterlily...*

La porte s'ouvrit dans le mur et la sympathique sorcière apparut.

Son regard alla de Tuppence à Philip Starke.

— Rétablie ? s'enquit-elle, placide et terre-à-terre.

— Oui, répondit Tuppence.

Visiblement, ce qu'il y avait de bien, avec cette sympathique sorcière, c'est qu'elle n'allait pas en faire un drame.

— Votre mari est en bas, il vous attend dans la voiture. Je lui ai dit que j'allais vous aider à descendre... c'est bien ce que vous voulez ?

— C'est tout à fait ce que je veux, répliqua Tuppence.

— C'est aussi ce que je pensais, commenta la sorcière qui jeta un coup d'œil vers la chambre à coucher. Elle est... elle est là ?

— Oui, répondit Philip Starke.

Mrs Perry entra dans la chambre, revint aussitôt et posa sur Philip Starke un regard interrogateur.

— Elle a offert à Mrs Beresford un verre de lait... murmura Le Greco. Mrs Beresford n'en a pas voulu.

— Et j' imagine qu'alors, elle l'a bu elle-même ?

Il hésita, puis hocha la tête :

— Oui.

— Le Dr Mortimer va venir plus tard, dit Mrs Perry.

Elle voulut aider Tuppence à se lever, mais celle-ci le fit seule sans difficulté.

— Je ne suis pas blessée, dit-elle. C'était juste le choc. Je vais très bien, maintenant.

Elle faisait face à Philip Starke. Ni l'un ni l'autre ne paraissait avoir quoi que ce soit à dire. Mrs Perry attendait près de la porte.

— Il n'y a rien que je puisse faire, n'est-ce pas ? dit enfin Tuppence, mais c'était plus une affirmation qu'une question.

— Si, une chose... C'est Nellie De-quoi-j'me-mêle qui vous a assommée l'autre jour, dans le cimetière.

Tuppence hocha la tête :

— Je l'avais compris.

— Elle a perdu la tête. Elle pensait que vous étiez sur la trace de son... de notre secret. Elle... Je regrette amèrement de l'avoir soumise à pareille tension durant toutes ces années. Je lui ai demandé plus qu'on ne peut exiger d'aucune femme.

— *Elle vous a beaucoup aimé, j'imagine, répondit Tuppence. Mais je ne vais pas poursuivre en justice une certaine Mrs Johnson, si c'est là ce que vous désirez me voir ne pas faire.*

— Merci... Je vous en suis très reconnaissant.

Un nouveau silence suivit. Mrs Perry attendait patiemment. Tuppence regarda autour d'elle. Elle alla à la fenêtre et, par la vitre brisée, posa les yeux sur le paisible canal.

— Je ne reviendrai sans doute jamais ici. Je regarde tout, afin de ne pas en perdre le souvenir.

— Parce que vous voulez vous en souvenir ?

— Mais oui. Quelqu'un m'a affirmé que cette maison avait été détournée de sa vocation. Je comprends maintenant ce que cette personne avait voulu dire.

Il la regarda d'un air interrogateur, mais sans parler.

— Qui vous a envoyé me chercher ici ? demanda Tuppence.

— Emma Boscowan.

— C'est bien ce que je pensais.

Elle alla rejoindre la sympathique sorcière et, passée la porte secrète, elles descendirent toutes les deux.

Une maison conçue pour des amants, avait dit Emma Boscowan à Tuppence. Eh bien, c'était ainsi qu'elle la quittait... abritant deux amants, l'un mort, l'autre vivant et souffrant à jamais...

Elle sortit, fit ses adieux à la sympathique sorcière et monta dans la voiture où Tommy l'attendait.

— Tuppence... fit Tommy d'une voix enrouée.

— Je sais, répondit Tuppence.

— Ne fais plus jamais ça. Plus jamais.

— Je ne le ferai plus.

— C'est ce que tu dis maintenant. Mais tu recommenceras quand même.

— Non. Je suis trop vieille.

Tommy mit le contact et démarra.

— Pauvre Nellie De-quoi-j-me-mêle, murmura Tuppence.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Si follement amoureuse de Philip Starke et faisant tout ça pour lui pendant tant d'années... avec une telle adoration de bon chien fidèle... quel gâchis.

— Absurde ! répliqua Tommy. Je suis sûr qu'elle s'est délectée de chacun de ces instants. Il y a des femmes comme ça.

— Brute sans cœur, lui lança Tuppence.

— *Où veux-tu aller ? Au Lamb & Flag, à Market Basing ?*

— Non, répondit Tuppence. Je veux rentrer chez nous, Tommy. À la maison. Et ne plus jamais en sortir.

— *Amen ! s'exclama Tommy dans un élan de piété. Ainsi soit-il ! Mais en tout cas, si Albert nous accueille avec un poulet calciné, cette fois, je lui tords le cou !*